5e ANNÉE. N° 58. 1er OCTOBRE 1913

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

SOMMAIRE :

FRANÇOIS PORCHÉ : Pire que la mort.
MICHEL ARNAULD : Deux livres sur Proudhon.
ROGER MARTIN DU GARD : Jean Barois (*fragment*).

ALAIN-FOURNIER : Le Grand Meaulnes (IV).

Chronique de Caërdal, par ANDRÉ SUARÈS.
(Shakspeare à Paris)

NOTES par HENRI BACHELIN, FÉLIX BERTAUX, HENRI GHÉON, VALERY LARBAUD, JEAN SCHLUMBERGER, ALBERT THIBAUDET, CAMILLE VETTARD :

LA LITTÉRATURE : *Le Génie de Flaubert*, par Jules de Gaultier. — *La bataille à Scutari d'Albanie*, par Jérôme et Jean Tharaud.

LA POÉSIE : *Heures et Rêves*, par Gérard Mallet.

LE ROMAN : *Charles Blanchard*, par Charles-Louis Philippe. — *Dans les rues*, par J. H. Rosny aîné et *Sépulcres blanchis*, par J. H. Rosny jeune. — *L'Appel des armes*, par Ernest Psichari. — *Vie de Samuel Belet*, par Ramuz.

LETTRES ANGLAISES : *William-Ernest Henley*, par L. Cope Cornford. — La Saison 1913. — *Le Napoléon de Notting-Hill*, par G. K. Chesterton, traduction de Jean Florence. — *Charles Dickens*, par Algernon-Charles Swinburne.

LETTRES ALLEMANDES : *Influence du théâtre français sur le théâtre allemand de 1870 à 1900*, par Paul Fritsch.

DIVERS : *Le Chartisme*, par Edouard Dolléans. — Théâtre du Vieux-Colombier : programme des matinées poétiques.

LES REVUES.

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

35 & 37, RUE MADAME, PARIS

Le numéro : fr. 1.50

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

REVUE MENSUELLE

DE LITTÉRATURE ET DE CRITIQUE.

Directeur : JACQUES COPEAU

Secrétaire : JACQUES RIVIÈRE

Le Secrétaire reçoit le Samedi de 3 h. à 5 h.

Le Directeur des Éditions reçoit le Mercredi de 3 h. à 5 h.

Adresser tout ce qui concerne la rédaction à

M. JACQUES RIVIÈRE

et tout ce qui concerne l'administration à

M. L'ADMINISTRATEUR COMMERCIAL

de la Nouvelle Revue Française

35 & 37, RUE MADAME

Les Manuscrits ne sont pas retournés.

Les auteurs non avisés dans le délai de deux mois de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au Bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

PIRE QUE LA MORT[1]

I

Bégonias serrés, mosaïque écarlate, giroflées mielleuses en touffes qui bourdonnent, chrysanthèmes invraisemblables, et la rose dont le nom suffit, comme on dit : la beauté.

Toutes les fleurs appelées à l'aide, le ban, l'arrière-ban, selon la saison.

Toute l'armée des fleurs immobile, comme une garde qui veille à l'entour d'un palais.

Sous les traits du soleil, sous les lances des pluies, les vides aussitôt comblés.

Après celles-ci, d'autres encore et, après la disparition des dernières, le rempart des verdures et des branches d'hiver.

Une défense de vieux arbres contre la curiosité des passants.

Une barrière enchantée entre la vie et quelque chose qui est pire que la mort.

Un rideau de couleurs vives devant la plus noire des nuits.

[1] D'un livre de poèmes *Le Dessous du Masque*, à paraître prochainement aux éditions de la *Nouvelle Revue Française*.

Une conspiration de parfums, de clartés dans les feuilles et de chants d'oiseaux, pour détourner l'esprit d'une unique pensée.

Toute la grâce du végétal, sa fraîche vue, sa pure haleine, comme la seule consolation qui demeure, comme une suprême pitié du monde au seuil d'un asile interdit.

II

La cour d'honneur à l'italienne, à qui donc fait-elle honneur ?

Elle est carrée, et, rectiligne, se ramasse l'ombre, à midi.

L'ombre, en juillet, d'un bleu épais, tout empâtée d'odeurs trop douces comme une confiserie d'Orient.

O beau bleu de l'ombre chaude, surabondant, chargé de vie, pourquoi ici nous accables-tu ?

Pourquoi faut-il que notre cœur s'écrie : " Eté splendide, épargne-nous ? "

Sous un portique se dressent, dans l'intervalle des piliers, des vases pleins de fleurs encore.

Des fleurs dans un vase, ce sont des fleurs offertes, choisies, élevées au dessus de la terre, comme avec les bras, dans le creux des mains. Mais pour qui cette offrande ?

Dans une paix conventuelle les heures tournent si lentement !

Comme, à la promenade, des nonnes, l'une derrière l'autre, voilées, pareilles et du même pas.

Ou bien, plutôt, des recluses contraintes à quelque obédience, rêvant toujours d'évasion.

Si ce n'est point là un cloître, il n'est cloître en nul couvent qui ait clôture plus forte.

Si ce n'est point une prison, nulle geôle n'a tant de portes ni semblables froissements de clés.

La règle, c'est la bienveillance — rigoureuse, de tous les instants.

Ecoutez le son de la cloche qui tinte pour le repas ! Oh ! sentez tout ce qu'il y a, dans cette claire sonnerie, de sollicitude inflexible !

La cour d'honneur à l'italienne, à qui donc fait-elle honneur ?

A qui la pierre rend hommage les fleurs aussi sont dédiées.

Le malheur... il faut me comprendre, c'est ici le château du plus grand des malheurs.

III

Si vous croisez sous les arbres un serviteur de ce château, il vous saluera d'un bonjour en vérité singulier.

Dans le geste nul faux empressement.

Dans la voix nulle note obséquieuse.

C'est une nuance imperceptible d'un respect qui n'a point égard à la mise du visiteur.

Politesse de l'âme qui, usant du mot banal, le relève, le renforce d'un rapide regard vivant : " Frère, je t'ai reconnu, je te salue, mon frère ! "

Mais, en même temps, ce salut — à moins qu'il ne vous dépasse — vous grandit, vous confère un privilège écrasant.

Comme, sur le passage d'un convoi funèbre, on se découvre, dans les rues, devant la majesté de la mort, que représentez-vous donc de triste et d'éternel devant quoi l'on s'incline ?

IV

Le malheur — il faut me comprendre — c'est le respect de ce malheur qui s'étend jusqu'à vous, jusqu'à moi, qui s'allonge sur moi comme une ombre.

N'est-ce pas ainsi que la mort est présente dans les larmes de ceux qui restent ?

En leur personne vêtue de noir n'est-ce pas la mort qu'on salue, mêlée à la douleur, comme deux images superposées sur la même plaque sensible, et tantôt c'est l'une et tantôt c'est l'autre qui émerge du fond obscur.

Mais ne dirait-on pas que cette mort en deuil, qui regarde sans voir de ses pauvres yeux rouges, est plus proche de nous, plus humaine que la mort véritable, incompréhensible et déjà si distante avec son étrange pâleur, ou légendaire et fantastique avec ses orbites creuses ?

Mais la mort est la mort, on l'appelle par son nom, car elle est commune, publique, affreusement ouverte à tous : elle est le grand hall populaire, et l'on voit de partout les ténèbres du porche où s'engouffrent tous les chemins.

Ce malheur, non : il faut comprendre. Un couloir secret y conduit.

Et moi aussi je pleure un ami disparu, mais avant le tombeau.

Vous qui révèrez dans la mort une pensée éteinte, si faiblement qu'elle ait brillé, dans quel esprit d'humilité devez-vous approcher avec moi d'une mort-vivante qui est le vacillement même de cette flamme sous un souffle inconnu !

V

Le masque pâle, aigu, rasé,
Le balancement d'un funambule,
Je ne sais quel air d'être posé
Comme un oiseau sur une tuile,

Toujours gonflant comme une bulle
Quelque espoir d'avenir tranquille ;
Bons yeux de myope, bruns et doux,
Fourrés de malice par dessous ;
Une lèvre qui s'offre et veut dire :
Cœur d'enfant, cœur étonné ;
    L'autre, moqueuse, qui retire
Ce que la première a donné ;
Tantôt un doigt levé, tranchant,
Fier d'un mot qu'il croit méchant,
Tantôt grave, lisant un livre
Comme un écolier sa leçon ;
Chaque matin, enivré de vivre,
Ravi de siffler sa chanson.

Encore de toi n'ai-je tracé,
Mon ami, qu'un plat portrait
        Au simple trait.
Ce qui fit ton charme a passé
        Entre ces lignes.
Que reste-t-il ? un amas de signes
Eteints, du noir sur du blanc,
        Au lieu du feu
            Tremblant
            Et bleu.

Mais, par delà le sens des mots,
J'aurais voulu que leur cadence

Menât comme ta vie une danse
Supérieure à tous tes maux.

J'aurais voulu, loin de décrire
La finesse de ton sourire,
Que mon vers léger sourît
Du même pli fin que ton esprit.

Mais seul, peut-être, un chant de flûte
Eût pu, déchirant le voile noir
Derrière lequel ton âme lutte,
Tel que tu fus te faire voir.

VI

Il faut comprendre : songez aux passants solitaires que charrient les grandes villes.

Songez à vous-mêmes, à nous tous, ouvriers que nous sommes, quel que soit notre emploi, ouvriers de Paris, quand, à la débauchée, nous aspirons l'air frais de la rue comme un souffle de liberté.

Court répit entre deux batailles, étroit loisir resserré entre la fatigue du jour et les tracas du lendemain.

L'âme qui étouffe se précipite à cette fente, à cet interstice azuré.

Chacun de nos pas sur le pavé humide est une reprise de possession, une conquête nouvelle de la terre, pour une durée brève et précieuse.

Tous les espoirs tournoient avec les lumières.

Le vacarme assourdissant isole le marcheur dans son rêve.

Peu à peu les contours des choses ont perdu leurs arêtes ; rien n'oppose plus aux écarts de la pensée de barrières précises ; une cité fantastique étincelle dans la brume; le monde de l'imagination s'installe, profond et bleuâtre, en même temps que la nuit.

C'est bien alors qu'une cervelle humaine est comme un bol de punch enflammé.

Où courent ces milliers d'ombres sous la pluie qui les fouette ?

Que d'aiguillons divers emploie la nature, combien d'autres, empoisonnés, la civilisation invente, pour exciter à vivre ces malheureux !

Des mirages, des mirages dans les glaces ruisselantes, dans les satins gris de la boue !

Le pauvre est riche et se dit : " Je ferai tant de parts de ma fortune", car il s'accorde aussi le luxe de se montrer généreux !

L'artiste obscur voit son nom qui flamboie ; il méprisait la gloire, il la dédaigne encore, mais cette fois sans amertume, avec un fier sourire, comme un royaume à lui.

Le barbon galant renifle sans risque l'odeur du fruit vert.

Le timide regarde en face, le lâche est un héros.

Que de belles actions en un clin d'œil accomplies ! Que de crimes surtout commis dans le secret des consciences par les plus honnêtes gens !

Tous les gêneurs décapités !

Et vous, bons vieux parents, assis là-bas, dans vos provinces, au coin d'un feu économe, un petit calcul de votre cher fils vous a, dans l'instant, supprimés.

Mais, par dessus nos souhaits mesquins, Paris, c'est ton noble vœu qui monte le plus haut dans le ciel, car ta lueur est autre chose que le reflet d'une ville quelconque dans les nuages errants !

Quel bureau de statistique fera le compte des chimères que, depuis des siècles, à toute heure, tu consommes sans calmer ta faim ?

Loin de te ralentir, le poids du passé te pousse en avant la tête la première : ah ! tu vas tomber ! non, tu te relèves, la course est la loi de ton équilibre, et tes enjambées donnent le vertige.

La route s'allonge, mais derrière toi : tu n'en suis aucune, mais tu traces la tienne de l'avancée de ton front dans l'avenir inconnu.

La clarté de ma lampe autour de ce poème, est-elle un atome de la nébuleuse ? quel sera mon sort dans le tourbillon ? étincelle qui monte ou cendre qui glisse ?

Capitale des enchantements, l'ami dont je parle était dans ton rire une note acide : pourquoi l'as-tu rejeté ?

Nuls yeux plus que les siens ne brillaient de plaisir au spectacle de tes féeries : pourquoi l'as-tu égaré ?

Nul ne sut mieux que cette âme railleuse discerner dans les lignes de tes modes changeantes le dessin éternel, pourquoi l'as-tu puni de t'avoir tant aimée ?

VII

Si la mort germe dans la vie, si la maladie est dans la santé, chacun de nous peut se perdre ainsi, comme on dit, dans les vieux contes, qu'un enfant se perd dans les bois.

D'ordinaire à la fin d'un songe, un choc nous révèle que notre âme atterrit ; nous retrouvons, déçus et pourtant rassurés, les labours plats de l'existence, et notre avare lopin et l'antique charrue : notre progéniture bruyante et le terme à payer.

Car ceux qui ignorent ces réalités ne connaissent point la valeur du rêve : la poésie vraie, qui comprend tout l'homme, part de la prose, s'élève au dessus d'elle, et puis y revient comme l'alouette au sillon.

L'oiseau lui-même tient du cerf-volant : l'instinct, comme un fil invisible, des hauteurs de l'air le rattache à son nid.

L'esprit qui vagabonde tire sur la ficelle ; la raison en bas attend son retour ; la mémoire cachée se prépare dans l'ombre à le ressaisir : " Rappelle-toi ton nom, ton âge, ton histoire, prends ma main, voici ta maison. "

Mais il peut arriver, un soir, qu'on s'aventure trop loin.

On était sorti comme de coutume : " Je reviens tout à l'heure. "

Comme de coutume, sur le trottoir, nos rêveries familières nous avaient aussitôt rejoints.

Comment aurions-nous remarqué le changement de leurs visages, ces paupières baissées qui méditent un mauvais coup ?

Elles nous tenaient au cœur, elles nous étaient si chères, si connues dans tous leurs recoins, dans leurs sautes d'humeur et dans leurs bizarreries !

Nous les aimions, parbleu, autant que nous-mêmes, avec une pudeur jalouse, une délicieuse honte, comme un vice inavoué.

D'autres que nous se seraient moqué d'elles, disant : " C'est absurde ! quelles billevesées ! "

Elles étaient cette intimité qu'on ne partage avec personne, qu'à l'approche de son semblable chacun renferme sous cent clés, les pensées fantasques de la solitude, celles qu'aux minutes les

plus imprudentes, dans le délire même de l'amour, on laisse à peine entendre.

Oui, vraiment, je vous le demande, comment nous serions-nous défiés !

Cependant, voyez la traîtrise, au lieu de nous accompagner à la distance convenable, distraites, amicales, parlant de temps à autre et parfois se taisant, ce soir-là elles nous encadraient comme un prisonnier.

Ainsi le condamné s'avance, livide, entre les valets du bourreau.

Encore le condamné sait-il, dans le dur trajet, que ceux-là qui le soutiennent l'ont renié comme un de leurs frères.

Mais nos rêves ! Ah ! nos idées, c'est entendu qu'elles nous trompent ! nous les trahissons bien nous-mêmes selon le vent !

On forme avec elles de ces faux-ménages où chacun triche à qui mieux mieux.

Végétations de surface, lentilles d'eau sur l'étang.

Et quand, par hasard, quand, par impossible, ce qu'on nomme une idée est une chose à nous, elle change de nature, croyez-moi, et devient un rêve.

Mais nos rêves, nos rêves fidèles, eux, la flore des profondeurs, eux qui plongent leurs racines dans l'épaisseur du tissu, dans la moëlle et dans le sang !

Nos rêves dont les tiges frêles, ce frisson dans

la brise, sont l'extrême aboutissement, le tout dernier foisonnement d'une plante disparue !

Nos rêves multipliés par boutures à travers les siècles, de père en fils !

Quoi ! les voilà qui, par sombre magie, prennent un corps, un corps opaque, et font écran sur le monde, et se substituent au monde !

Les voilà tous qui nous cernent, nous empoignent nous entraînent !

Hélas ! c'en est fait de nous : on est un homme escamoté.

A quel moment le sortilège a-t-il commencé ? A quel moment encore, d'un brusque recul, et des pieds et des poings, d'une révolte de tout l'être, aurait-on pu se défendre, s'arracher de cette étreinte, revenir sur ses pas ?

Trop tard. La frontière est franchie, Paris est loin déjà...

Ce ne sont plus les bonnes rues où l'on naviguait sans carte, c'est un labyrinthe où, depuis l'entrée, le sol descend, descend toujours ; mais la pente d'abord est presque insensible.

Cela s'est très bien passé, pas de scènes, pas de cris.

VIII

Pourquoi souris-tu ainsi de ce sourire délivré ?

D'habitude, notre sourire laisse voir par transparence comme des ombres sur le rideau d'une fenêtre éclairée : silhouettes de pensées plus ou moins définies, allant et venant dans le fond de la chambre.

Les préoccupations ne manquent pas, dont les contours sont nets, ni les doutes non plus burinés dans l'esprit ou gravés à l'eau-forte, précis et profonds, et d'un noir magnifique.

Mais ce peuvent être aussi les souvenirs flous d'anciens plaisirs gâtés, d'anciens soirs de défaites : ce qu'on appelle l'expérience, et dont la plus heureuse est une désillusion.

Ou, plus vague encore, cette humeur inquiète qui va de l'impatience à l'angoisse, et qui, inséparable de notre destinée, n'est que la conscience diffuse de la vie, le sentiment d'une question posée à chaque sursaut du cœur, éternellement la même, éternellement suspendue.

Mon ami, pourquoi souris-tu de ce sourire sans ombres, oublieux, ravi en extase ?

Du présent difficile, et de toute mémoire, et du triste sort commun ton sourire est si détaché !

Pourquoi, mon ami, ce sourire qui derrière lui

n'a plus rien, rien que la flamme d'une bougie dans la chambre vide ?

Tu n'es donc plus un des nôtres ! tu n'es donc plus un de l'équipage sur la vieille coque pourrie ?

Vois, à la barre du gouvernail, la grappe de l'humanité, nos fronts soucieux, nos muscles tendus, et les jours et les nuits déferlant sur le pont ?

Ton désintéressement est épouvantable.

IX

Mais ta gravité l'est-elle moins ?

Un si grand sérieux est-il de ce monde ?

Quel brusque vieillissement ! quel affaissement, tout à coup, de ce qui, dans un visage, se redresse avec quelque confiance, aspire tant soit peu au bonheur, comme la feuille se hausse du côté du soleil !

Tous les traits tirés vers le bas comme des fils-à-plomb, le masque entier coulant à pic, absorbé, englouti dans une méditation funèbre.

On croirait que tu viens d'apprendre, chuchotée à ton oreille rapidement, en trois mots, une nouvelle si accablante que l'avenir par elle est soudain barré.

Ou de découvrir un secret qui ruine ta dernière espérance.

Une telle expression de tristesse condamne toute la vie : s'il est vrai que la face de l'homme, quand ce ne serait qu'une seule fois, peut refléter ce fond lugubre, quel optimisme de l'école prévaudra contre ce miroir ?

X

Mots à tout aller, mots de chaque jour,
Habits râpés jusqu'à la corde,
Pièces d'argent passant tour à tour
Des sacs des peines aux doigts de l'amour,
Les seuls mots pleins de miséricorde,
L'unique instrument qui s'accorde
Avec le ton des cœurs émus,
Encore une fois soyez promus
A la dignité la plus haute :
Celle d'accueillir comme un bon hôte
La douleur qui tremble et bégaie.
Vos douces figures sont fatiguées,
Depuis le temps que sur le pas de votre porte
Vous la relevez à moitié morte,
Et lui rendez chaleur et voix.
Ouvrez, bonnes gens, encore une fois :
Elle a buté au seuil ce soir !
Que demande-t-elle ? un banc où s'asseoir,
Un coin dans la rougeur de l'âtre :
Or, c'est vous l'âtre et l'escabeau.

Va, mot cherché, va, mot trop beau,
Va-t-en faire fortune au théâtre !
Prends, avec la complicité
D'un acteur qu'on dit très moderne,
Cet air contenu, brutal et terne,
Qui joue à la simplicité !
Et toi, mot fat, sot comme une rime,
Mot sonore, étincelant, sublime,
Poing au côté, chapeau de travers,
Va, pousse ta note au bout d'un vers !
Et toi, joli mot, mot d'esprit,
Reste au salon ! et retourne au livre,
Mot bien écrit !

Vous seuls savez ce que c'est que de vivre,
Vieux mots limés du vieux langage,
Devenus transparents avec l'âge,
Mots d'un cristal qui tient enclos
Le souvenir d'avoir pressé des fleurs.
Incolores ? eh ! quoi comme les pleurs.
Etouffés ? oui, comme les sanglots.

Vous, usés, chers vieux mots, que dis-je ?
Ai-je oublié par quel prodige
L'antique souffrance ne vieillit point ?
Ah ! Dieu, l'ancienne, comme elle nous point !

C'est vous, le premier cri qu'elle arrache,
Vous, le premier sang qu'un blessé crache.

Défraîchis, vous, routiers du sort,
Vous à qui chaque misère ajoute
Un sens de plus, un trait plus fort ?
Non, mais poudreux d'une très longue route.
Vous qui, sachant comme il en coûte
Au cœur fier d'avouer son deuil,
Rompez les sceaux, violez l'orgueil,
Vous, pâlis, effacés ? non, pâles
D'une mortelle pâleur, ah ! peut-être.
On hésite, et c'est comme un râle,
On parle enfin, on va connaître,
Palper comme un corps évanoui,
Comme un cadavre percé d'une lance,
Tout son mal jusqu'alors enfoui
Dans les caveaux sourds du silence.

Ce sont des mots comme on en dit,
Tout plats, sans rien d'abord qui frappe,
Mais où brusquement s'ouvre une trappe :
Des mots plats qu'on approfondit.

Ce sont de communs mots terre-à-terre,
Qui ne font pas de bruit, marchant pieds-nus,

Clairs pour tous et voilés de mystère,
Familiers et gros d'inconnu.

Drus, brefs, triés, passés au crible
Des grands chagrins,
Ce sont des mots pareils aux grains
D'un blé terrible ;

Durs grains de l'angoisse et du soupçon,
Faits d'une pensée
Où la douleur comme une moisson
Est condensée ;

La douleur de demain, toute une mer
D'affreux épis,
Des jours et des ans de pain amer,
De mal en pis.

Des mots espacés comme ces gouttes
Qui pleuvent des cieux noirs largement,
Quand, les nerfs tendus, on écoute,
Comme un lourd tombereau sous une voûte,
Rouler l'orage dans l'éloignement.

Ce sont des mots comme en voici :
“ *Qu'est-ce qu'il y a ? qu'as-tu ? réponds nous !* ”
Où toute la vie est comme à genoux,
Où toute l'âme se rend à merci.

XI

Menus objets, pinceaux, crayons...

Celui-ci vous range avec minutie, celui-là préfère à l'ordre évident l'arrangement plus intime d'un désordre connu, combinaison brouillée de chiffres dont il possède seul les nombres.

Aquarelles dans les cartons, livres sur les rayons...

Ce qu'on sait caché à portée de la main, et ce qui compose le léger décor indispensable à nos aises : entourage choisi, cercle magnétique où l'âme cesse de feindre et, le soir, se détend, installée dans son propre reflet comme, au centre de son halo, la lumière.

L'encre de Chine et le godet à leur place assignée, et la gomme qui va et vient et qu'on cherche toujours.

Petites choses soumises, esclaves de nos manies, de nos méthodes puériles, de notre attachement à des riens, ces riens eux-mêmes.

Douces choses muettes, humbles formes visibles que prend le silence de la maison.

Le chevalet plein d'attente, plein de promesses, plein de reproches...

Et la guitare pendue au mur, comme un romanesque sentiment, qu'on cultive et dont on sourit.

Démons du foyer, dieux lares, amis, confidents, témoins.

Témoins des discussions interminables dans les fumées de l'esthétique et du tabac.

Témoin du travail, de ce profil à contre-jour tant de fois penché, près de la fenêtre, sur la table à dessin.

Témoin d'un bonheur disputé par la vie, nullement pareil à quelque paix armée, semblable plutôt à un terrain piétiné, jamais perdu, conquis sans cesse, un bonheur comme une suite de victoires dans une guerre de montagnes où les forces s'épuisent.

Témoins de ce qu'à Paris il est dépensé chaque jour de trésors spirituels, de ce qu'il peut y avoir de tenue, de crânerie, d'aristocratie vraie au purgatoire de la bohême.

Témoins, soyez-le aujourd'hui de ce drame atroce : votre maître qui s'en va, qu'on emmène par trahison ; car nous l'avons trahi : tout à l'heure il chantait !

Et maintenant, vous gisez là comme un bric-à-brac misérable, inanimés.

XII

Amateurs cultivés, connaisseurs délicats,
Emportez vos certificats
D'élégante et fine industrie,
Et laissez-nous, mes chers messieurs, on vous en prie !

Pour rendre à notre ami les respects qui sont dûs
A l'artiste, à ses maux, à ses efforts perdus,
Quelques uns suffiront, ceux dont la vie étrange
Apparaît du dehors comme un désordre vain,
Mais dont l'œuvre est reliée à leurs jours, comme
[un vin
Aux soleils de l'année où mûrit la vendange.
Ceux-là mes vers iront les chercher un par un,
Car, n'étant point des vers qui crient pour qu'on
[s'attroupe,
N'étant point marchands de drogue aux carrefours
[du commun,
Certes ils auront du mal à rassembler leur groupe.
Ils devront quelquefois entreprendre un voyage,
Passer les mers, pour joindre, à un sixième étage
Ou dans la paix des champs, un ou deux inconnus,
Pour tenir, comme on tient un oiseau qui palpite,

Et sentir battre un peu plus fort, un peu plus vite,
Un cœur ou deux serrés dans leurs doigts purs et
[nus.
Mais surtout ils viendront, visiteurs familiers,
Rêver, les jours d'automne, en ces coins d'ateliers
Où, quand la pluie et le vent font assaut sur le
[verre,
La clarté des ciels gris est plus qu'ailleurs sévère.
A tous ceux dont l'orgueil est de sculpter ou pein-
[dre
Ils diront, mon ami, tes yeux qui n'ont su feindre
Que la gaîté, parfois, quand ta verve était lasse,
Et ton martyre enfin, en pleurant, à voix basse.

XIII

Quand je songe à la lourde porte qui s'est refermée sur toi, ce n'est pas une métaphore, une vieille figure de langage que mon esprit fatigué utilise encore une fois pour fixer ses tristes idées.

Je revois une odieuse porte épaisse et matelassée, qui baîlle et où tu disparais, et qui paresseusement, comme une mâchoire, retombe sur ses bourrelets.

Rien ensuite qu'une surface unie, un hideux rectangle de toile cirée, noir et lisse comme une eau dormante affleurant les bords d'une fosse profonde.

Le silence et l'immobilité.

Ce qui s'est passé derrière cette porte, quand soudain tu t'es trouvé seul, cela, non, ne m'en parlez pas, il ne faut pas en parler.

Mais j'ai beau secouer la tête en me bouchant les oreilles, le démon est dans ma tête, comme un souffleur dans sa boîte.

A peine ai-je dit : " Je ne veux pas, je ne veux pas y penser ! " qu'aussitôt il me chuchote : " Muré, enterré vivant ! "

Nous étions là trois camarades qui, l'horrible chose accomplie, avons regagné, tremblants, une automobile au bord d'un trottoir.

L'heure était tardive, et l'endroit, désert ; et ce groupe hésitant, cette voiture arrêtée, tout cela ressemblait à une louche aventure.

Comme si, mon ami, t'amusant d'un prétexte trompeur, nous avions comploté de te conduire là, pour, de nos mains, par derrière, te pousser à l'abîme.

C'était aux approches du printemps : je sens encore, appuyé sur ma bouche, le baiser mou de cette infâme nuit.

XIV

Et voici bientôt toute une longue année que je refais chaque semaine ce chemin où l'angoisse augmente depuis le départ jusqu'au but.

Voici déjà presque un an que je salue chaque semaine le pont, la berge et le moulin.

Le moulin au bord du canal fait un tic-tac de grosse horloge qui calculerait les saisons.

Un matin, sort de la terre comme une fine buée qui enveloppe les arbres d'un nuage verdissant.

Quelques jours plus tard, c'est une vraie dissonance, une vivacité de tons excessive : toute feuille a sa pointe d'ivresse, tout brin d'herbe hausse la voix.

D'une multitude de petits cris se compose une clameur douce qui remplit le ciel lavé.

Quelle naïve explosion ! quel entraînement à la légère ! quel oubli incompréhensible des leçons du passé !

Puis, toute cette allègre enfance mûrit, prend du corps, atteint son poids de beauté ; les frondaisons trouvent leurs lignes, ordonnent leurs masses contre l'azur tendu ; la vie des feuilles, comme la nôtre, projette une ombre sur le sol.

Puis vient la raideur, et puis la cassure et la chute en tourbillons.

Et le moulin, pendant des mois, tourne sa roue dans la brume.

Et, de nouveau, un jour, c'est la même poussée, la même crise de joie, la même fugue soudaine, la même absence de mémoire.

Chemin de printemps, d'été, d'automne, chemin d'hiver, chemin de printemps....

XV

Est-ce une consolation ou une dernière tristesse, que ce qui d'abord nous semblait la plus insupportable horreur puisse à la longue prendre à nos yeux une physionomie familière ?

Faut-il croire que c'est la surprise, l'émotion d'une attaque imprévue qui rend la douleur déchirante ?

Sans ce coup de fouet qui la redresse comme une bête endormie, l'âme ne connaîtrait-elle qu'une douleur résignée ?

Un brutal réveil l'oblige à se défendre ou, du moins, la force à gémir, mais, l'étonnement passé, comme elle accepte vite le deuil et l'injustice !

Dans le pire des sorts elle trouve un coin où camper.

Il n'est peine si profonde, infirmité si cruelle qui ne finisse, avec le temps, par être une compagnie.

L'homme, au cours des âges, a-t-il tellement souffert que notre cœur en conserve comme un morne pli, et que notre œil, dès l'enfance, n'ait déjà plus que des regards atones pour le malheur d'autrui ?

Ou bien, au contraire, la pression de la vie est-elle en nous si haute que son jet emporte tout ?

Vivre, vivre, encore vivre, cela seul peut-être est un tel bienfait qu'on prend tôt ou tard son parti du reste !

Hé ! sans doute on réclame, chaque fois qu'on est frappé, mais bientôt c'est par raison, par besoin entêté de logique, par un absurde souci d'universelle légalité : simple réserve de style au bas d'un acte enregistré, qui s'en va rejoindre dans la poussière tous les vieux contrats iniques.

Je me suis, par exemple, demandé souvent : “ Qu'est-ce que les pauvres attendent, pour crier qu'ils en ont assez ? ” Cependant, la révolte est rare, ils s'accommodent de leurs taudis.

Assurément il y a dans la lumière du soleil un principe de réparation, de renaissance indéfinie, une panacée éternelle.

La vie assimile nos maux à sa forte matière comme le feu antique, sur l'autel des sacrifices, se nourrissait chaque jour du sang répandu.

XVI

Ainsi, certains jours encore, quand je cause avec toi, tous deux paisibles, renversés dans de profonds fauteuils de cuir, il m'arrive par moments d'oublier où nous sommes.

Ton esprit, revenu des années en arrière, joue

distraitement dans un monde enfantin ; mais tes récréations futiles, j'y prends goût moi-même.

Ces idées sautillantes, ces lectures émerveillées, ces étourderies et ces découvertes s'accordent en moi à des choses anciennes, à toute une vie puérile qui se continue dans mon cœur.

Rien d'extraordinaire et, surtout, rien d'effrayant ; l'apparence, plutôt, d'une grande douceur : deux amis qui se retrouvent de plain-pied, face à face, dans une clarté innocente.

L'atmosphère est si limpide que les feuilles d'un arbre voisin de ta fenêtre sont comme ciselées dans l'or vert, et la substance du ciel sans tache ressemble à de l'émail appliqué sur la vitre.

Le regard d'un Créateur attendri baigne les murs de sa lumière : satisfait de son œuvre, le Seigneur la contemple et paternellement la bénit.

On aperçoit au loin, par delà les clôtures, aux bords d'un vaste horizon, quelques cheminées d'usine : ont-elles une autre réalité que d'être un détail minuscule dans un tableau qui lui-même ne paraît exister que pour le délassement des yeux ?

Le calme, la pureté de l'air, cette délicieuse sensation d'allègement et presque d'impondérabilité que procurent les lieux élevés, s'associent aux souvenirs de mes longues stations dans des monastères de Russie qui dominent de haut l'immense plaine étalée, et où l'on n'entend aucun

bruit, sauf les continuels murmures de l'espace et, parfois, des sons de cloches en querelle avec le vent.

Et, ici comme là, dupe d'une illusion, aspirant le silence comme une vapeur d'opium : “ Ne voilà-t-il pas, me dis-je, la retraite que j'ai si souvent rêvée ? ”

XVII

Une autre fois, c'était au jardin, tu mis sous mes yeux des dessins terribles, rehaussés de rouges violents : les postures, les enlacements d'une priapée maladive.

Hélas ! mon ami, de nous deux n'était-ce pas moi le plus troublé ?

Quelle douloureuse obsession couve au fond de notre cœur, toujours prête à se renflammer ?

Ainsi, pendant les chaleurs de la canicule, l'incendie dans les bois de pins, avant même qu'il n'éclate, est déjà là qui semble attendre, dissimulé dans les aiguilles sèches, dans l'écorce résineuse.

Pauvre décence, pauvres convenances, pauvre enveloppe de paille !

Qui dira, qui enfin osera dire, comme on fait l'aveu d'une chose grave, d'un mal secret qui ravage la vie, jusqu'où va chez certains la hantise de la femme, dans quels tourments les jette l'idée

seule de son corps, et comment ses approches alimentent leur fièvre au lieu de l'apaiser ?

Là encore les voies de la raison croisent les chemins du délire : le banc où nous étions assis était à l'un des carrefours.

Cependant, mon ami, ayant communié avec toi dans le même égarement, je me levai, je partis : devant moi les portes étaient grandes ouvertes, nul ne songea à m'arrêter.

François Porché.

DEUX LIVRES SUR P. J. PROUDHON [1]

Les théoriciens du syndicalisme révolutionnaire, les radicaux soucieux de réformes sociales, les " morcellistes " partisans du " bien de famille " inaliénable, et même les doctrinaires de la Contre-Révolution, se réclament de Proudhon, le citent à l'envi, s'efforçant moins à tirer au clair sa pensée qu'à couvrir leurs opinions de son autorité morale. Si l'on songe combien ces luttes de parti risquent de déformer une illustre figure, on accueillera d'autant mieux toute étude ne tendant qu'à nous présenter Proudhon, tel qu'il fut, à faire revivre devant nous sa personne, ses idées, son esprit.

I

Proudhon mérite bien une ample biographie à la manière anglaise. Sainte-Beuve l'avait senti ; il n'a laissé qu'un livre inachevé, mais c'est une des entreprises qui font le plus d'honneur au grand critique : pour ce rude combattant, alors honni ou méconnu, il a su retrouver en sa vieillesse cette ouverture d'intelligence et de sympathie

[1] *La Sociologie de Proudhon*, par C. Bouglé. (Armand Colin).
La Jeunesse de Proudhon, par D. Halévy. (Cahiers du Centre, Figuière éditeur).

qui lui manqua trop souvent à l'égard de ses contemporains. Avec les mêmes dispositions, M. Daniel Halévy aborde la même tâche. Je ne m'étonne point qu'elle l'ait attiré, sa *Vie de Frédéric Nietzche* l'ayant montré fort sensible à certaine sorte de grandeur et de pathétique intellectuel. Certes, le développement de Nietzsche ne ressemble guère à celui de Proudhon : Nietzsche, *scholar* surchargé de culture, doit remanier cette culture acquise et renier ses premiers jugements pour creuser peu à peu jusqu'à ce qu'il croit être sa plus profonde sincérité ; ses affirmations passionnées, il les dégage à force de critique et de conflits intérieurs ; et c'est ainsi qu'il crée sa tragédie. Rien de tragique, dans la vie de Proudhon, que la résistance des hommes et des choses ; nul besoin de conquérir sa vraie personnalité. Dès le début assuré de sa force et de ses convictions fondamentales, sans nul retour sur lui-même, il marche droit en avant, avec la ferveur spontanée d'un plébéien autodidacte. Il ne traverse aucun doute ; il se complète, il se corrige, il ne se dément pas. D'après son expérience intime, il s'est formé de la nature humaine une notion simple, et qui semblera pauvre à quiconque se plaît aux analyses d'*Aurore* et d'*Humain, trop Humain* : fût-il capable de les voir, il négligerait les motifs individuels dont la sommation ne se traduit pas en de puissants facteurs sociaux. D'ailleurs son esthétique est simple autant que sa psychologie. Mais comparée à celle de Nietzsche — et pour parler comme Nietzsche lui-même — sa volonté est, sans nul doute, d'un plus grand style, droite, inflexible, toute appliquée à son objet. Ce style, qui vraiment " est l'homme ", fait, sans nulle invention d'art, tout le prix de son éloquence. Les versets les plus lyriques de *Zarathustra*

restent l'exaltation d'un rêve sans prise sur le réel, et l'exaltation du moi qui se glorifie d'avoir formé ce rêve. Même quand Proudhon déclame et vaticine, ce qui nous occupe avec lui, ce n'est pas lui, ce n'est pas la rareté de ses goûts ou la hardiesse de ses idées, c'est vraiment le destin des hommes, c'est le travail, la dignité et la justice. En se détournant de Nietzsche, M. Halévy trouve donc en Proudhon une âme non moins noble, mais plus forte et plus saine, hantée par des problèmes plus urgents et plus voisins de l'action efficace ; il la comprendra d'autant mieux que ces problèmes l'intéressent lui-même depuis longtemps (témoin son *Histoire de quatre ans* et ses études sur le mouvement ouvrier). Oserai-je ajouter encore que d'avoir été compagnon de Péguy, est une bonne condition pour comprendre Proudhon ?

" Mes ancêtres de père et de mère furent tous laboureurs francs, exempts de corvées et de main-mortes, depuis un temps immémorial. " Proudhon aime à rappeler l'audace de son grand-père à contre-carrer les prétentions des seigneurs, la probité naïve de son père vendant sa bière presque au prix de revient : " Tant pour mes frais, plus tant pour mon travail, voilà mon prix " ; les vertus et les idées républicaines de sa mère : " Ce que c'est que la noblesse de race ! Je suis noble, moi ! " Il ne sort pas du prolétariat des villes ; sa petite patrie, à Besançon, est un faubourg sans usines, une sorte de liaison entre la ville et la campagne ; sa famille, selon les travaux, les saisons, est urbaine ou paysanne ; elle sait garder sa fierté en face des cousins devenus bourgeois. Catholique par tradition, tout en raillant les curés, elle ne se dérobe pas

aux obligations du culte (c'était au temps de la Restauration). Mais était-ce une race vraiment pieuse, assez pieuse pour que la religion enseignée à Proudhon dès son enfance ait marqué son âme à jamais ? De tout le livre, voilà les pages qui prêtent le plus à discussion. Il semble qu'involontairement l'auteur force le sens des textes. Faute d'avoir éprouvé par lui-même ce qu'était naguère encore, dans ces campagnes de l'Est, l'état d'esprit du peuple catholique, il ne se doute pas à quel point des pratiques régulières pouvaient aller avec la tiédeur de la foi. Certes, les propos narquois qu'il rapporte ne sont pas signes d'impiété ; mais d'autre part nul fait ne montre, chez aucun membre de la famille, une dévotion exaltée : " Chez nous, déclare Proudhon, on avait la foi du charbonnier. On aimait mieux s'en rapporter à M. le Curé que d'y aller voir. " Et le biographe aussitôt de traduire : " Tout ce peuple dans sa masse et dans sa profondeur, avait gardé la fidélité des vieux jours." — Il avait gardé les vieilles coutumes ; et, comme en bien d'autres cas, cette préparation a suffi pour que Pierre-Joseph, vers sa vingtième années après un temps d'indifférence, se portât d'un élan tout personnel vers une piété sincère et fervente... Sans parti-pris, la question vaut qu'on s'y arrête : Que la raison de Proudhon ait travaillé sur un fonds indestructible de sentiment religieux ; que sa foi révolutionnaire soit comme un détournement de son premier enthousiasme chrétien — cette hypothèse intéressante n'est pas invraisemblable en soi ; nous pourrions l'admettre sans rien préjuger sur la valeur de l'une et de l'autre croyance. Mais Proudhon lui-même est d'un autre avis. Son ouvrage principal, *La Justice dans la Révolution et dans l'Eglise*, affirme éner-

giquement que la notion de justice est immanente à la conscience humaine, se passe de toute révélation, et ne peut être qu'obscurcie et faussée par la croyance en un Dieu transcendant. Pour user d'un argument *ad hominem*, pour retourner contre Proudhon sa propre expérience intime (qu'il aurait donc singulièrement méconnue), il faudrait des preuves décisives, que M. Halévy n'apporte aucunement.

" Jusqu'à douze ans, ma vie s'est passée presque toute aux champs, occupée tantôt à de petits travaux rustiques, tantôt à garder les vaches... Quel plaisir autrefois de me rouler dans les hautes herbes, que j'aurais voulu brouter, comme mes vaches ; de courir pieds-nus sur les sentiers unis, le long des haies ; d'enfoncer mes jambes dans la terre profonde et fraîche ! Plus d'une fois, par les chaudes matinées de juin, il m'est arrivé de quitter mes habits et de prendre sur la pelouse un bain de rosée... Que d'ondées j'ai essuyées ! que de fois, trempé jusqu'aux os, j'ai séché mes habits sur mon corps, à la bise ou au soleil ! Que de bains pris à toute heure, l'été dans la rivière, l'hiver dans les sources ! Je grimpais dans les arbres ; je me fourrais dans les cavernes ; j'attrapais les grenouilles à la course, les écrevisses dans leurs trous ; puis je faisais sans désemparer griller ma chasse sur les charbons. Il y a, de l'homme à la bête, à tout ce qui existe, des sympathies et des haines secrètes dont la civilisation ôte le sentiment. J'aimais mes vaches — mais d'une affection inégale ; j'avais des préférences pour une poule, pour un arbre, pour un rocher... Quel exil pour moi, quand il fallut suivre les classes du collège !... "

Il les suit pourtant en bon travailleur; mal doué pour les

mathématiques, il prend ses revanches avec le latin "...A quatorze ans, je lus (c'était un de ses prix) le *Traité de l'existence de Dieu*, de Fénelon ; depuis lors, je suis métaphysicien. " Mieux vaudrait dire théoricien, philosophe, idéologue, car précisément la métaphysique cartésienne le déroute et le déçoit : " Il me sembla, dès lors, qu'il fallait suivre une autre route pour constituer la philosophie en science." C'est vers ce temps-là qu'à la Fête-Dieu, ayant assumé de bon cœur dans la procession le rôle le plus humble et dont nul ne voulait (porter la braise et les pincettes), il est payé de raillerie, et frémit de rencontrer l'injustice dans la maison du Seigneur. Vers ce temps encore, au bibliothécaire lui demandant : " Mon petit ami, qu'est-ce que vous voulez faire de tous ces livres ? " il répond rudement : " Qu'est-ce que ça vous fait ? " Les souvenirs de sa seizième année seront plus tard traduits en une note qu'on pourrait croire de Stendhal : " 1825. — Mission de Besançon, grand fracas, grande dévotion. Derniers soupirs de la religion en Franche-Comté. A partir de ce moment, ce n'est plus religion, c'est hypocrisie ou bêtise. " C'est alors que pour des mois il s'éloigne de l'église. " Je poursuivis mes humanités à travers les misères de ma famille, et tous les dégoûts dont peut être abreuvé un jeune homme sensible et du plus *irritable* amour-propre. Outre les maladies et le mauvais état de sa santé, mon père poursuivait un procès dont la perte devait compléter sa ruine. " Dans la dernière année, il s'acharne, il s'épuise, pour échouer enfin au baccalauréat. Il faut que bien vite il gagne sa vie ; sa destinée est en suspens. L'instinct de préserver sa pensée lui fait choisir ce métier d'imprimeur qui, du moins, n'éloigne pas des livres.

“ Je me souviens encore avec délices de ce grand jour où mon *composteur* devint pour moi le symbole et l’instrument de ma liberté. Non, vous n’avez pas l’idée de cette volupté immense où nage le cœur d’un homme de vingt ans, qui se dit à lui-même : *J’ai un état ; je peux aller partout. Je n’ai besoin de personne.*” Devenu vite correcteur, il lit, à l’imprimerie, les Pères de l’Eglise. Il vit comblé d’une joie à laquelle contribuent ensemble le travail, la pensée, un chaste amour, la ferveur religieuse conquise ou retrouvée. Il écrivait vingt ans plus tard :

“ Je sais aujourd’hui ce qui rendait à vingt ans mon âme si pleine, si aimante, si ravie ; ce qui rendait pour moi la femme si angélique, si divine ; ce qui, dans mes rêves d’amour, me rendait si précieuse ma religion en m’y intéressant d’une façon si douce, en me la faisant aimer d’amour... J’étais chrétien parce qu’amoureux ; amoureux parce que chrétien, je veux dire parce que religieux. La religion, en effet, c’est la foi à l’absolu, dans tous les ordres de la connaissance et de la sensibilité. ”

Se croyant appelé à devenir un apologiste du christianisme, il se mit à lire les livres de ses ennemis et de ses défenseurs. A l’égard de Chateaubriand, sa réaction fut nette autant que vive : “ Ce n’est pas sans une colère concentrée que j’ai lu, à vingt ans, les ouvrages de ce phraseur sans conscience, sans philosophie, et dont toute la dignité fut dans la faconde. Voilà donc, me disais-je, avec quoi l’on mène les nations ! ” Il estime au contraire, il respecte Bonald ; mais, comme ce grand chrétien est moins préoccupé du salut personnel que de l’équilibre social, comme il cherche en sa religion ce que les gens de 89 croyaient trouver en leur Déclaration des Droits :

la loi même des sociétés, les éternels principes d'un ordre juste et stable, par lui Proudhon est ramené à la recherche d'une justice humaine qu'il oppose bientôt à la religion :

" Mais quoi ! me disais-je tous les jours en *poussant mes lignes*, si par quelque moyen les producteurs pouvaient s'accorder à vendre leurs produits et services à peu près ce qu'ils coûtent, et par conséquent ce qu'ils valent, il y aurait moins d'enrichis sans aucun doute, mais il y aurait aussi moins de faillis ; et, tout étant à bon marché, on verrait beaucoup moins d'indigence.

" Déception ! me criait aussitôt l'Eglise... L'Evangile nous enseigne que le paupérisme est indéfectible comme le crime...

" Rien ne prouve, répondais-je, que le vice et le crime, dont on fait le principe de la misère et de l'antagonisme, n'aient pas précisément leur cause dans cette misère et cet antagonisme, que la doctrine catholique représente comme en étant le châtiment. Toute la question est de trouver un principe d'harmonie, de pondération, d'équilibre.

" Or si, par hypothèse, un tel principe existait, si... le bien-être devenait général, le vice et le crime diminuant en même proportion que le paupérisme, le christianisme ne serait donc plus vrai ! Pour que le christianisme soit vrai, il faut que la bascule, par suite la misère et le crime, soient éternels... "

Lisant le *Dictionnaire des Hérésies* de l'abbé Pluquet, Proudhon s'arrête, de lassitude, à la dernière de ces doctrines, à celle des Sociniens qui, n'interprétant l'écriture que par les lumières de la raison, *retranchèrent du christianisme tous les mystères*. Il connaît ce qu'il appellera

plus tard : " les déchirements de la conscience, lorsqu'elle passe de l'état de foi à celui de justice philosophique. "

Déchirements plus cruels, si Proudhon ne s'était alors fait un ami : l'étudiant Gustave Fallot. Tous deux se complétaient à merveille : " l'un tout bourgeois, délicat, souple, douteur ; l'autre tout peuple, robuste et fonçant droit, inapte au doute; l'un observateur lent et sûr; l'autre qui se fie à son instinct rapide. " Fallot enseigne à son ami que *le génie, c'est l'attention.* Fallot étudiait la linguistique ; Proudhon l'étudie à sa suite (Bonald l'y disposant d'avance) ; et la lecture de la Bible en hébreu va devenir un aliment de sa pensée.

Surviennent les journées de juillet ; d'abord il semble que par elles bien peu de choses soient changées. Doit-on dire que 1830 est la date d'une révolution bourgeoise, et 1848 la date d'une révolution socialiste ? " Cette opinion est fausse, dit fort justement M. Halévy. 1848 est la date d'une crise douloureuse et vaine, d'une liquidation sanglante des espoirs. 1848 n'inventa rien. 1830, au contraire, et les trois années qui suivirent, marque la vraie crise, l'invention des idées, l'initiative des mouvements. Alors le saint-simonisme, le fouriérisme et le blanquisme se forment à Paris dans les cénacles et les clubs ; et le syndicalisme plante son drapeau noir sur la colline de la Croix-Rousse... Jamais la croyance révolutionnaire ne fut si puissante qu'alors. " Or c'est dans l'atelier où travaille Proudhon que Fourier fait imprimer sous ses yeux le *Nouveau Monde Industriel.* Et Proudhon est fouriériste pendant quelques jours ou quelques semaines. Ce qui bientôt le détourne de ce système séduisant et naïf, ce sont ses répugnances morales plus encore que sa raison.

La crise produite par la Révolution a contraint Proudhon au chômage. Fallot, installé dans Paris, rêve de l'y attirer : et sa confiance clairvoyante va jusqu'à la plus audacieuse prophétie :

" Conservez cette lettre, relisez-la d'ici quinze ou vingt ans, vingt-cinq peut-être, et si alors la prédiction que je vais vous faire ne s'est pas accomplie, brûlez-la comme d'un fou, par charité et par respect pour ma mémoire.

" Voici ma prédiction : vous serez, Proudhon, malgré vous, inévitablement, par le fait de votre destinée, un écrivain, un auteur ; vous serez un philosophe, vous serez une des lumières du siècle, et votre nom tiendra sa place dans les fastes du XIX[e] Siècle, comme ceux de Gassendi, de Descartes, de Malebranche, de Bacon dans le XVII[e], comme ceux de Diderot, de Montesquieu, d'Helvétius, de Locke, de Hume, de d'Holbach dans le XVIII[e]. Tel sera votre sort ! Maintenant, agissez à votre guise, composez des caractères, élevez des bambins, engraissez-vous dans une retraite profonde, recherchez des villages obscurs et écartés, tous cela m'est égal ; vous n'échapperez pas à votre destinée. "

Puis, dans la lettre suivante, il l'exhorte à ne pas se perdre en vaines hésitations : " La volonté, la volonté, Proudhon ! c'est un levier dont vous ne connaissez pas la puissance... Tranchez, finissez-en ; si vous voulez quitter l'imprimerie, si vous pouvez quitter Besançon, si vous voulez arriver à ce but par la voie la plus courte, la voici : venez à Paris, j'ai un lit à vous donner, j'ai un revenu de 1500 livres à partager avec vous... " Cette insistance laisse deviner les sentiments de Proudhon : ses

forces inemployées le tourmentent, non le besoin de quitter l'atelier, où il se sent dans son emploi et dans son ordre ; mais vivant alors au jour le jour, comment ne serait-il pas tenté par une chance à courir ? Dans ce Paris qui ne le séduit point, qu'il regarde avec méfiance, il travaille fort, s'exalte et s'irrite, méprise avec son ami les vaines déclamations. Mais ce mépris commun ne les rapproche point : Fallot ne croyait pas au salut des sociétés humaines, Proudhon y croyait naïvement et douloureusement, allait jusqu'à ce rêve de coaliser contre le vice et le crime mille ou cent zélateurs du droit faisant office de francs-juges ! Tous deux souffraient de leurs disputes, de leur misère. Le choléra sévissait à Paris ; Fallot fut atteint, et Proudhon le veillant, attendant l'agonie, le vit se redresser, tendre les mains, lui dire : " Si je meurs, jurez-moi que vous m'immortaliserez ! "

Fallot survécut. Mais la présence de Proudhon devenait une charge ; il partit chercher du travail en province: " Lyon, Marseille, Draguignan, petit tour de France " ; en juin 1832, pendant qu'on se bat à Paris, visite au maire de Toulon, qu'il somme de lui fournir du travail. De retour à Besançon, il pourrait devenir directeur de journal. On l'avertit : " Naturellement vous ne direz pas toutes vos pensées... — Et pourquoi non ? " par exemple " pourquoi ne professerait-on pas publiquement un pyrrhonisme absolu sur tous les ministères présents, passés et futurs ? Pourquoi n'inviterait-on pas les populations à se rendre elles-mêmes capables de gérer leurs affaires... ? " On devine le succès d'un tel programme. Proudhon sera-t-il du moins journaliste ? Son premier article est écrit ; avisé qu'il y faut le mandat du préfet, il jette au feu les pages toutes fraîches. Bientôt il rentre

chez ses anciens patrons et vit là trois années heureuses. Même travail qu'à ses débuts, même pureté dans l'amour, mais non plus mêmes croyances; deux grands ouvrages dont il surveille l'édition : le *Dictionnaire théologique* de Bergier, puis une *Bible latine*, nourrissent son esprit et toujours y renforcent l'exigence d'une règle absolue des mœurs, d'une loi qui s'impose aux hommes.

En 1836, il s'établit imprimeur à son compte, avec deux associés. Fallot meurt ; et cette perte, provoquant chez son ami une sorte d' " horreur divine ", ravive le souvenir de la promesse faite dans la veillée funèbre. Fallot ne laissait après lui qu'un livre de linguistique ; c'est aussi sur le langage que Proudhon, à vingt-six ans, écrit son premier mémoire : une polémique contre les grammairiens qui soutiennent que le mot premier est le verbe *être.* Non, ce verbe tout abstrait n'est ni le plus essentiel, ni le premier des mots. " Dès que l'homme a ouvert la bouche pour parler, il nous semble qu'il a dû dire : *moi.* " Ce qui est premier, absolu, c'est non pas l'individu, mais la personne, sujet des mœurs. Ainsi ce solitaire ardent à s'inventer une croyance prétend, par la science des mots, surprendre le secret de l'univers : " Que dirait-on, si je soutenais qu'un jour l'étude du langage et de la philologie nous rapprochera tellement de Dieu, que nous croirons le voir et le toucher ?..."

Cependant l'imprimerie périclite faute d'argent. Pour élargir sa clientèle, Proudhon retourne à Paris, qui lui répugne comme autrefois : " Mille causes me font abhorrer le séjour de la capitale et m'inspirent pour sa population désespérée une véritable pitié. Tout chante, tout rit, tout s'agite autour de moi ; il semble que pour

jouir on veuille entrer en convulsion. Les riches s'en donnent jusqu'à épuisement ; les pauvres travaillent et épargnent pendant quatre semaines pour être *heureux* une nuit. " Aussi, postulant cette bourse d'étude qu'on appelait la pension Suard, voudrait-il en profiter sans sortir de son métier ni de sa province. " La Franche-Comté peut devenir l'arche du genre humain. " C'est en mai 1838 qu'il écrit sa lettre de candidature ; il y résume sa vie passée, et ses projets d'avenir : " Né et élevé au sein de la classe ouvrière, lui appartenant encore par le cœur et les affections, et surtout par la communauté des souffrances et des vœux, ma plus grande joie, si je réunissais vos suffrages, serait, n'en doutez pas, Messieurs, de pouvoir désormais travailler sans relâche, par la science et la philosophie, avec toute l'énergie de ma volonté et toutes les puissances de mon esprit, à l'amélioration morale et intellectuelle (Proudhon avait écrit d'abord : *à l'affranchissement complet*) de ceux que je me plais à nommer mes frères et mes compagnons."

A certains des juges, cette déclaration parut dénoncer une tête chaude, un fort mauvais coucheur. Mais l'Académie de Besançon ne se montra pas moins libérale que ne l'avait été jadis celle de Dijon à l'égard de Rousseau. Au scrutin du 23 août, Proudhon emporta sa pension. Nulle fumée d'ambition ne lui monte alors à la tête ; il ne songe qu'à sa mission : " Je suis opprimé des honteuses exhortations de tous ceux qui m'environnent. Quelle fureur du bien-être je vois partout !... Prouvons que nous sommes sincères, que notre foi est ardente, et notre exemple changera la face du monde. La foi est contagieuse ; or, on n'attend plus aujourd'hui qu'un symbole, avec un homme qui le prêche et le croie. "

Le biographe abandonne Proudhon au cours de sa trentième année. Vraiment, il n'a rien négligé pour montrer quelle concentration de forces obscures et quelle accumulation de pensées ont déterminé pour toujours le sens de cette grande vie.

II

M. Bouglé s'est proposé d'écrire non pas un récit biographique, mais un exposé de doctrines. Toutefois, par le fait même qu'il ne retient de Proudhon que ses œuvres destinées au public, il se trouve que ce livre commence à peu près où l'autre finit. C'est comme la suite d'une même histoire. Sans doute nous n'y voyons point toutes les épreuves de Proudhon, les événements de sa vie personnelle et familiale, ses relations avec ses contemporains, tout ce que nous révélera plus tard la confrontation des lettres, des journaux intimes, des témoignages confidentiels. Mais attendre tout cela n'est pas ignorer l'essentiel d'une période où l'existence de l'écrivain tend à se renfermer dans sa production.

Tout lecteur peut s'intéresser à la formation d'un puissant caractère ; tout lecteur gagne à vérifier sur un exemple que la vocation du réformateur social n'est pas moins naturelle ni moins impérieuse que celle du poète ou de l'artiste. Cet enseignement ne serait pas accru par une esquisse trop brève, et nécessairement infidèle, des théories de Proudhon. Pour rassembler en trois cents pages la substance de tant de volumes, depuis la *Célébration du Dimanche* jusqu'à la *Capacité politique des classes*

ouvrières, M. Bouglé lui-même a dû consentir maints sacrifices. Je ne puis que renvoyer à son essai, mais non sans prévenir une méprise qui empêcherait de l'apprécier à sa valeur.

La Sociologie de Proudhon : tel est le titre de l'ouvrage. Toutes thèses sociologiques impliquent, selon l'auteur, ce postulat commun : *La réunion des unités individuelles engendre une réalité originale, quelque chose de plus et quelque chose d'autre que leur simple somme.* La " métaphysique du groupe " va-t-elle donc nous être donnée pour le seul fil conducteur qui relie les conceptions proudhoniennes ? M. Bouglé s'est bien gardé de cette erreur. Son dessein se borne à nous faire connaître et comprendre Proudhon. Or il est trop aisé de le comprendre mal : maintes contradictions apparentes surgissent, quand on oppose directement des affirmations provisoires ou partielles, auxquelles on attribue à tort une signification absolue ; ces contradictions se dissipent, dès qu'on rétablit les idées intermédiaires. Si le point de vue sociologique doit être enfin mis en pleine lumière, ce n'est pas qu'il absorbe ou domine les autres; mais, bien qu'il soit partout présent, la plupart des commentateurs l'ont négligé ; et cette omission est cause des plus graves malentendus.

" Pour le véritable économiste, la société est un être vivant, doué d'une intelligence et d'une activité propres, régi par des lois spéciales que l'observation seule découvre... Et de là vient que le gouvernement des sociétés est science, — c'est-à-dire étude de rapports naturels — et non point art, c'est-à-dire bon plaisir et arbitraire. " — " La morale, c'est une révélation que la société, le collectif fait à l'homme, à l'individu... " Des expressions

aussi fortes dépassent le solidarisme, vont jusqu'à ce qu'on peut appeler le " réalisme social. " Pourtant elles n'effacent pas, — M. Bouglé le sait et le proclame, — cet individualisme intransigeant qui nous frappe d'abord chez Proudhon. Exigeant que chaque âme humaine puisse devenir " un représentant de l'humanité tout entière " défendant avec énergie la personnalité " libre, active, raisonneuse, insoumise, " toujours Proudhon s'est proposé d'"insurger la raison des individus contre la raison des autorités. "

Mais alors pourquoi ne rejoint-il pas l'anarchisme de Stirner ? Au lieu de s'en tenir à l' " égoïsme rationnel " et d'inviter l'individu, l'Unique, à se prendre pour centre et pour fin, pourquoi le convie-t-il, au contraire, à s'unir à ses semblables dans l'égalité des droits. Ce n'est pas inconséquence, timidité de pensée, acceptation passive d'un préjugé moral, mais reconnaissance d'un fait : " Ce que les uns nomment conscience, les autres raison pratique, etc., est pour moi l'*Essence sociale*, l'être collectif qui nous contient et nous pénètre, et qui par son influence, sa révélation, achève la constitution de notre âme. " — Non point que la masse humaine porte en elle dès l'origine une claire intuition de la Justice, ou bien y soit acheminée par un progrès rectiligne et fatal ; l'histoire économique et politique prouve qu'il lui faut traverser toutes les formes d'injustice et d'erreur. Mais cette histoire est une dialectique en action : au cours de ses expériences, l'être collectif, peu à peu, dégage la notion de ces lois d'équilibre auxquelles l'individu, une fois averti, ne peut échapper sans déchoir. — Seulement, que faut-il entendre par cet " être

collectif ? " Ici la distinction précise entre *société* et *communauté* aide à fixer la pensée de Proudhon : Eglise, état, famille, corporation, ces diverses sortes de communauté comportent toutes un haut degré de pression ou de contrainte. Or l'invention juridique et morale naît justement dans les cas ou la transaction d'intérêts n'est pas imposée par la force ou l'opinion, mais résulte, après discussion, d'un contrat mutuel librement consenti : " L'impersonnalité de la raison publique suppose pour principe la plus grande contradiction, pour organe, la plus grande multiplicité possible... Lorsque deux ou plusieurs hommes sont appelés à se prononcer contradictoirement sur une question,... il résulte de l'élimination qu'ils sont conduits, à faire réciproquement et respectivement de leur subjectivité, c'est-à-dire de l'absolu que le moi affirme et qu'il représente, une manière de voir commune, qui ne ressemble plus du tout, ni pour le fond, ni pour la forme, à ce qu'aurait été, sans ce débat, leur façon de penser individuelle. Cette manière de voir, dans laquelle il n'entre que des rapports purs, sans mélange d'élément métaphysique ou absolutiste, constitue la raison collective ou raison publique. " Cette raison, — et avec elle la société dont elle est l'âme, — cesserait de progresser, si les coutumes, les croyances, l'organisation du groupe étouffaient la discussion. Proudhon le sociologue est donc loin de conclure au conformisme social.

Dans le détail, les difficultés d'interprétation sont trop nombreuses pour que M. Bouglé les laisse toutes résolues. Mais, reportant chaque livre à sa date, l'expliquant par les circonstances, et marquant ses rapports avec d'autres doctrines du même temps, il nous fournit l'introduction

indispensable à toute lecture de Proudhon. Plus d'un motif suscite le besoin d'un tel guide: Non seulement Proudhon ne se relit jamais, trop fougueusement pressé de mettre au jour des vérités nouvelles pour se retourner vers la tâche accomplie, et mettre ses découvertes en accord avec ses jugements passés. Non seulement les faits extérieurs — transformations industrielles et financières, projets de loi, campagnes de presse, révolution, coup d'état — le somment de se prononcer vite pour ne pas manquer l'heure de l'action efficace. Mais en un même livre sa pensée est toujours, comme le constate M. Bouglé, " une pensée à feux tournants ou à facettes nombreuses, qu'elle ne montre que l'une après l'autre. " Il invente par contradiction; l'invention n'est ample et compréhensive que parce qu'elle contredit tout ensemble à plusieurs erreurs différentes. Ainsi porté naturellement vers la méthode hégelienne, Proudhon a longtemps cru qu'en chaque antinomie les termes opposés peuvent être conciliés en une synthèse qui les dépasse. Mais plus il vieillit, plus il marche vers " une philosophie plus large, admettant dans un système la pluralité des principes, la lutte des éléments, l'opposition des contraires. " — " L'antinomie ne se résoud pas... Les deux termes dont elle se compose se balancent... C'est de l'opposition de ces éléments que jaillit le mouvement politique, la vie sociale. " Donc, " *afin d'assurer la paix, tenir les énergies sociales en lutte perpétuelle.* " Cette solution paradoxale autant que sage, cet idéalisme viril qui repousse la chimère d'un équilibre sans tension et sans combats, n'est-ce point là ce qui, par dessus tout, assure l'influence de Proudhon sur les hommes d'aujourd'hui ?

Faut-il donc ne lui demander que l'exemple d'une

attitude énergique, ou, si l'on consulte son œuvre, n'y chercher que des suggestions éparses? Mais l'empirisme, le pragmatisme, l'intuitionnisme, sont loin de l'esprit de Proudhon : rationaliste convaincu, il n'a jamais cessé d'admettre que toutes les vérités se tiennent, que les principes contraires et les forces hostiles ont leur place marquée dans un ordre vivant. Ce n'est donc pas le trahir que de compléter comme on peut les lignes d'un système par lui-même ébauché.

Pourtant, la tentation est grande d'utiliser autrement ses écrits. Aux partis mêmes dont il fut l'adversaire, aux fils de ses ennemis, il tend des armes toutes prêtes : Voici des invectives contre Rousseau, qui s'allient bien sur une affiche à celles de Lemaître et de Maurras; voici, contre la Réforme, un réquisitoire sévère et lucide; ailleurs, une apologie de la guerre; une condamnation en règle de la démocratie politique et du suffrage universel. S'équiper dans cet arsenal est un acte de bonne guerre. La mauvaise foi commence quand telle boutade de Proudhon, telle pièce détachée de sa démonstration totale, est présentée simplement comme le dernier mot de sa réflexion, ou comme l'arrêt sans appel de sa conscience révoltée.

MICHEL ARNAULD.

JEAN BAROIS

(FRAGMENT)[1]

JEAN BAROIS :

Soixante ans passés.

Des épaules larges, mais voûtées.

Une tête vigoureuse. Un front carré, dégarni. Des cheveux gris, drus et durs. Entre les paupières courbes, plissées, un regard éteint, où passent encore de brèves lueurs. Aux coins de la moustache blanchie, qui voile l'amertume des lèvres, deux entailles profondes, par où les joues semblent s'être vidées de leur chair.

Il a créé, puis dirigé pendant vingt ans de lutte quotidienne, le Semeur, *ancien organe du dreyfusisme militant, transformé, depuis l'Affaire, en une revue bi-mensuelle.*

[1] Ce chapitre est détaché d'un roman de Roger Martin du Gard, *Jean Barois,* qui doit paraître ce mois-ci aux éditions de la *Nouvelle Revue Française.* L'épisode auquel nous empruntons ces pages est intitulé : *L'Age Critique.*

MARC-ELIE LUCE :

De quelques années plus âgé que Barois.
Une tête forte, mal proportionnée au corps.

Deux yeux clairs, étrangement enfoncés entre un front immense et une barbe en éventail. Les yeux sont d'un gris fin, caressants et jeunes. Le front, bombé, nu, accapare le crâne. La barbe est toute blanche.

Il est l'auteur d'un ouvrage en dix volumes, Le passé et l'avenir de la croyance, *qui lui a fait attribuer une chaire d'histoire religieuse à la Sorbonne puis au Collège de France.*

. . . .

UN APPARTEMENT MODESTE,
RUE DE PASSY

Luce, à sa table de travail.

Il retire hâtivement ses lunettes en voyant entrer Barois, et va vers lui.

LUCE. — Je suis bouleversé, mon cher ami... Que s'est-il passé ?

Barois, essoufflé par les trois étages, s'assied lourdement, le poing sur le cœur ; son sourire demande quelque répit.

LUCE (*après un instant*). — Je n'ai trouvé dans votre mot aucun motif plausible...

BAROIS. — Je vous en prie, mon vieil ami, ne cherchez pas à me convaincre. Ma décision est prise.

Luce fait un geste d'incompréhension, et va s'asseoir à son bureau.

BAROIS. — J'y pensais depuis longtemps, ce n'est pas un coup de tête.

LUCE (*attentif*). — Remettez-vous à un nouveau travail, Barois, et vous verrez, vous retrouverez vite l'équilibre !

BAROIS. — Je suis incapable de faire un projet. (*Soucieux*) D'ailleurs je vais avoir à m'absenter bientôt... Vous savez, cette cérémonie en Belgique... Ma fille prend le voile dans quinze jours...

LUCE (*vivement*). — Ah... Eh bien, attendez, croyez-moi, ne prenez aucun parti avant votre retour.

Barois devine sa pensée ; il sourit péniblement.

BAROIS. — Non, ce n'est pas ça... Je ne suis plus, ni physiquement ni moralement, le chef qu'il faut au *Semeur*. L'entrain n'y est plus. Le public s'en aperçoit bien. Et les collaborateurs ! En fait, la direction m'échappe de jour en jour : ce sont les jeunes venus qui donnent le ton, maintenant. (*Sourire amer*) Moi je suis le vieux, débordé et suspect...

Il tire de sa poche un manuscrit plié qu'il pose sur le bureau.

BAROIS. — Tenez. J'ai voulu vous soumettre ça : une sorte de confession, de testament... J'ai l'intention d'y consacrer un numéro du *Semeur*. Pour ne pas m'en aller

comme un vaincu, vous comprenez ? Un dernier numéro, tout entier pour moi seul. Après, je me tairai.

LUCE. — Vous ne pourrez pas !

BAROIS. — Pourquoi donc ? Justement, les médecins me prescrivent le repos ; ils veulent que je quitte Paris, que je m'installe en banlieue, au grand air...

LUCE. — Un homme comme vous ne se condamne pas volontairement au silence !

BAROIS. — Oh si !... Il y a des stations, dans la vie, où il faut savoir s'arrêter, se tourner sur soi-même et prendre une détermination.

LUCE (*penché*). — Supposez un instant que les rôles soient renversés ; que je sois venu vous dire : " Je quitte tout, je renonce à vivre... "

BAROIS. — Ah, vous, vous n'en auriez pas le droit ! Mais ce n'est pas la même chose.

LUCE. — Je n'ai rien que vous n'ayez vous-même...

BAROIS. — Vous avez une sagesse qui accepte tout ce qui arrive... C'est la différence qu'il y a entre le bonheur et le malheur.

LUCE (*souriant*). — Il est si facile de ne chercher son bonheur que dans les satisfactions de la raison !

BAROIS (*farouche*). — Elles ne me suffisent plus !

Une pause.

BAROIS. — J'en ai assez de me débattre dans une vie dont le sens m'échappe...

Luce est assis, les bras croisés, les yeux à terre. Aux

derniers mots de Barois, il lève son regard pensif et reste un instant avant de répondre.

LUCE. — Voilà le point malade... Mais pourquoi vouloir à tout prix porter un jugement définitif sur la vie ? Pourquoi toujours poser ces problèmes insolubles ?

BAROIS (*violence soudaine*). — Pourquoi ? Mais parce que si je disparais, moi, avant d'en avoir la clef, mon effort n'aura abouti à rien ! Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse, à moi, Barois, de penser que dans deux mille ans, on en saura peut-être un peu plus que nous ? Cette énigme, c'est moi seul qu'elle oppresse !

LUCE. — Il faut se rappeler que Moïse n'est pas entré en Terre promise...

BAROIS (*avec une animosité involontaire*). — Ah, je ne sais vraiment pas comment vous êtes fait ! On dirait que vous ne vous êtes jamais trouvé en tête à tête avec la mort ! Vous avez eu des chagrins, pourtant, des deuils. Après la mort de votre femme...

LUCE (*d'une voix subitement voilée*). — Oui, à ce moment-là, j'ai désespéré de tout... Pendant plusieurs semaines. (*Relevant le front*) Et puis, un matin, dans le jardin, — nous habitions encore Auteuil, — je me souviens, j'ai vu à nouveau les arbres, le soleil, les petits... Peu à peu, j'ai remonté la pente.

BAROIS. — Moi, voyez-vous, je n'ai plus une heure de paix, depuis que je sens mon tour approcher ! Autrefois je me disais : " Oui, *elle* viendra, *elle* me prendra, comme les autres "... (*La main au cœur*) Mais maintenant je sais *par où*, et tout est changé ! Je sens son crampon qui a

mordu là, qui m'attire par ce lambeau de chair malade, qui m'attire, moi, mon œuvre, la joie que j'aurais à vivre... Ah, je ne peux pas me résigner à ce néant !

Un silence.

LUCE. — Nous ne voyons pas les choses de même. Pour moi, la vie et la mort se sont toujours confondues. C'est la suite du même mystère. Et j'envisage ainsi le problème depuis tant d'années, que je n'ai plus la moindre velléité de révolte.

BAROIS. — Votre consentement est au-dessus de mes forces !

LUCE. — Je ne consens pas ! Mais je ne m'insurge pas non plus. Je me sens si peu de chose dans l'agencement des lois universelles... Je me suis habitué à n'être qu'une parcelle d'univers qui accomplit sa destinée ; je me relie au passé et à l'avenir ; je me devine, par avance, prolongé par ceux qui feront, après moi, la même œuvre que moi. (*Souriant*) Je vous répète que les satisfactions de la raison ont pour moi une extrême importance : ce que la mort a de rationnel, quand on l'envisage ainsi, me la fait accepter aussi naturellement que la naissance.

BAROIS. — Je vous envie.

LUCE. — Mais ce calme est à la portée de chacun !

Barois secoue la tête.

LUCE (*ton de reproche*). — Je vous assure que si j'étais, comme vous, paralysé par la mort, je me contraindrais à réagir. Nous sommes un fragment de vie universelle, — peut être le seul qui ait conscience de lui-même :

cette conscience nous fait un devoir de *vivre* le plus possible.

Vous, Barois, vous qui aimiez tant la vie !

BAROIS (*avec désespoir*). — Mais je l'aime plus que jamais, mon ami, et c'est bien ce qui m'empêche d'accepter qu'elle puisse finir ! Plus j'aime la vie, et moins je me résigne aux conditions dans lesquelles il faut vivre. Pourquoi la conscience, si c'est pour contempler le néant ?

Luce le regarde sans répondre.

Le néant... J'ai beau me raisonner, je ne peux plus sortir de là !

LUCE. — Vous vous laissez dominer par votre moi. C'est fréquent, lorsqu'on vieillit : la personnalité devient plus précise, plus pesante ; on est moins sollicité par l'extérieur, on concentre ses facultés sur soi... Il faut lutter contre cette ankylose !

BAROIS (*s'abandonnant*). — Ah, mon pauvre Luce, comment ne pas désespérer de tout ? Voyons ! A quoi ont abouti nos efforts ? Récapitulez nos déceptions, depuis l'Affaire ! Partout le mensonge, l'intérêt, l'injustice sociale, comme avant ! Où est-il le progrès ? Y a-t-il une seule de nos certitudes qui se soit imposée, grâce à nous ? Au contraire, je constate plutôt un recul, puisque les jeunes nous renient, et qu'ils ont pris le contrepied de tout ce qui nous avait paru définitif ! Quelle pitié ! Voilà que beaucoup d'entre eux se soumettent intégralement au catholicisme ! Est-ce qu'ils ignorent nos attaques ? Non, mais ils y ont trouvé des réponses en accord avec les besoins de leurs tempéraments, et ils sont assurés, autant

que nous l'étions nous-mêmes ! Ils ont même découvert de subtils détours pour réhabiliter le libre arbitre, et pour s'en faire une raison d'agir ! Ce sont des faits, mon cher...

Nous aurons beau travailler à améliorer le sort des autres, à les affranchir, toute la nature travaille contre nous : toutes les injustices, toutes les erreurs renaissent avec chaque couvée neuve, et c'est toujours la même lutte, et toujours la même victoire du fort sur le faible, du jeune sur le vieux, éternellement !

LUCE (*très ferme*). — Non, je ne peux pas vous suivre, je ne peux pas voir le monde si mauvais que vous le faites... Non... Au contraire, je vois qu'en somme, malgré des écarts, qui me désespèrent autant que vous, c'est tout de même l'ordre et le progrès qui finissent par gagner, peu à peu... Vue d'ensemble, l'humanité avance. C'est incontestable. Aucun esprit de bonne foi ne pourra le nier.

Barois se met à rire.

BAROIS. — Avouez donc que la croyance au progrès est un postulat optimiste qui est nécessaire à votre équilibre personnel !

Le progrès ? L'outillage, les méthodes, oui, tout ce qui dépend de l'observation et de l'exercice, a progressé... Mais dans le fond qu'y a-t-il de nouveau depuis les philosophes grecs ? Sur la vie, sur la mort, nous n'en savons pas plus qu'eux... Conjectures ! Impossible d'affirmer ni de nier avec certitude l'existence de l'âme, la liberté...

LUCE. — C'est déjà beaucoup d'avoir bien prouvé que tout se passe comme si l'âme et la liberté n'existaient pas.

BAROIS. — Ces acquisitions négatives et provisoires ne me contentent plus !

LUCE (*tristement*). — Vous aussi, Barois, vous voilà atteint par la contagion ? Ah, je reconnais que nous vivons à une époque bouleversée... Mais comment ne sentez-vous pas que c'est l'avenir qui germe sous cette souffrance ! Tu enfanteras dans la douleur...

Vous n'avez pas prononcé le cri du ralliement actuel, mais il était déjà sur vos lèvres : *la faillite de la science*... Formule commode ! Une classe ignorante la répète depuis dix ans, et la jeune génération s'en est emparée, sans révision ; car c'est plus facile à affirmer qu'à vérifier... (*Avec orgueil*) Pendant ce temps-là, elle travaille, la science en faillite, et son apport s'accroît peu à peu : les théories qu'elle avait provisoirement ébauchées, elle les retouche quotidiennement, elle les consolide par de nouvelles découvertes... Elle avance sans répondre, — et c'est elle qui aura le dernier mot !

Il se lève et fait quelques pas, les mains derrière le dos.

LUCE. — C'est une réaction inévitable... Stupidement, on a voulu exiger de la science beaucoup plus qu'elle ne pouvait donner à ses débuts, — peut-être même plus qu'elle n'est susceptible de donner jamais. On a cru tout possible d'elle. Et maintenant il y a des esprits scientifiques, comme vous, qui se laissent aveugler par leur point de vue individuel : ils se disent naïvement, quand sonne leur soixantaine : " Voilà trente ans que je travaille. En ces trente années, mon existence à moi s'est chargée d'événements... Eh bien, pendant ce temps, la science, qu'a-t-elle

fait? Je ne vois guère qu'elle ait progressé." (*Elevant la voix*) *La faillite de la science*, mon ami, *résulte tout simplement de la disproportion qui existe entre la brièveté de notre vie d'hommes, et la lente évolution des connaissances.* Vous et les autres, vous êtes le jouet d'une apparence : vous êtes comme nos ancêtres qui ont affirmé pendant des siècles l'inertie du monde minéral, parce qu'au cours de leur rapide existence ils n'arrivaient pas à observer de modification sensible dans la composition d'un caillou !

Barois l'écoute avec une incurable indifférence.

BAROIS. — Oui... autrefois ce genre de raisonnement me satisfaisait. Maintenant non. J'y vois un agencement logique : mais rien de tout ça ne m'atteint à l'endroit où je souffre...

Un silence.

BAROIS (*les larmes aux yeux*). — Ah, c'est affreux de vieillir...

LUCE (*vivement*). — Mais vous êtes plus jeune que moi ?

BAROIS (*grave*). — Je me sens très vieux, mon cher. Je suis une machine usée : les leviers n'obéissent plus. Le cœur bat la breloque. J'ai là (*il touche sa poitrine*) comme un soufflet percé... Le moindre refroidissement me met au lit, avec la fièvre... Je suis fini, je me sens incapable de fournir une étape nouvelle...

LUCE (*sans conviction*). — Vous traversez une période de dépression qui passera...

BAROIS (*avec rancune*). — Mais vous ne sentez donc pas les années, vous ! Le cerveau qui fléchit, les habitudes

qui se figent... L'isolement, le vide sentimental, l'impossibilité de prendre quelque chose à cœur... Ah, sapristi, je les sens bien, moi ! Ma vie est bloquée ; c'est une impression atroce. Je suis incapable d'activité, je n'ai plus qu'une mortelle envie d'avoir envie d'agir !

Et quand je me retourne vers le passé, qu'est-ce que j'y trouve ? Qu'est-ce que j'ai fait ?

Mouvement de Luce.

BAROIS (*l'interrompant*). — Evidemment, j'ai écrit, j'ai aligné des mots, j'ai échafaudé des argumentations... Je laisse des livres, des articles qui ont eu leur actualité... Mais croyez-vous que je sois dupe ? que je m'illusionne sur la pauvreté de tout ça ?

LUCE. — Vous méconnaissez votre vie, Barois, ce n'est pas digne. Vous avez cherché ; vous avez trouvé des parcelles de vérité ; vous les avez divulguées généreusement ; vous avez contribué à extirper quelques erreurs, et à préserver quelques certitudes qui vacillaient ; vous avez défendu la justice, avec une ferveur communicative, qui a fait de vous, pendant quinze ans, l'âme vivante d'un parti... (*Simplement*) Je trouve votre vie très belle.

Une fierté dans les yeux de Barois. Il sourit et tend la main.

BAROIS. — Merci, mon ami... Autrefois, ces paroles-là m'auraient fait plaisir... Je ne rêvais pas d'autre oraison funèbre... Mais maintenant...

Un silence.

BAROIS. — A quoi pensez-vous ?

LUCE. — Je viens d'avoir, en vous regardant, cette idée

que beaucoup de ceux qui nous ont précédés ont dû éprouver cette angoisse... Ces hommes, — à qui nous sommes redevables de tout ce que nous avons pu faire — ont dû avoir ce même désespoir, ont dû s'imaginer que leur effort était inutile... (*Un temps*) Allez, allez, Barois, la vérité, c'est qu'il n'y a pas une bonne graine qui se perde, pas une idée qui ne germe un jour, pas une parcelle de conscience *acquise*, qui disparaisse. Savons-nous si l'une des pensées que nous avons émises, vous ou moi, ne sera pas le point de départ d'une découverte qui libèrera davantage l'avenir ? Il suffit, pour avoir fait du bon ouvrage, de s'être donné, humainement, toute sa vie. Quand on a semé le mieux et le plus possible, on peut s'en aller en paix, et céder la place à d'autres....

BAROIS (*sombre*). — Mais je ne suis pas si sûr que vous d'avoir semé le bon grain...

Luce le considère avec un découragement infini.

BAROIS. — J'ai totalement changé d'attitude devant l'univers. Je ne sais plus où j'en suis, voilà la vérité... Certains jours, comme aujourd'hui, je ne peux plus accepter comme vrai ce que j'ai défendu jusqu'ici. Je sens bien que je n'arriverais pas à me prouver logiquement l'inanité de mes convictions passées ; mais, — je ne sais comment dire, — c'est presque *physiquement* que je les repousse : je les repousse parce qu'elles ne m'ont apporté que des déceptions.

LUCE. — Vous ne raisonnez plus...

BAROIS. — Ah, on peut raisonner quand on a trente ans, quand on a la vie devant soi pour changer d'opinion, une sève qui bouillonne, du bonheur plein les veines !

Mais quand on se sent près du terme, on est tout petit devant l'infini...

(*Très lentement, les yeux perdus*) On a, par dessus tout, un désir vague... le désir d'on ne sait quoi... qui serait le remède à toutes les transes... Un peu de paix, un peu de confiance... quelque chose sur quoi s'appuyer... pour n'être pas trop malheureux, pendant le temps qui reste encore...

Il redresse la tête. Luce, qui souriait mélancoliquement, rencontre son regard : son sourire s'évanouit.

Long silence.

Après un instant, Barois semble se ressaisir. Il tend son manuscrit à Luce.

BAROIS. — Tenez, lisez ça, voulez-vous ?

Vingt minutes passent.

Le jour décroît.

Luce s'est levé, pour s'approcher de la fenêtre. Une symphonie de blancheurs : la vitre blême, le rideau de mousseline, son front pâle, sa barbe, les feuillets...

Les coins de la chambre s'emplissent de grisaille.

Barois, les yeux fixes, attend.

Luce tourne la dernière page. Il la lit jusqu'au bout, attentivement ; la main qui tient le manuscrit s'abaisse ; il retire ses lunettes ; ses paupières se plissent à chercher Barois dans la pénombre.

LUCE. — Mon pauvre ami, que voulez-vous que je vous dise ? Je ne peux plus rien pour vous, maintenant...

(*Après une pause*) Non... je ne peux plus rien pour vous, moi...

. . . .

ROGER MARTIN DU GARD.

LE GRAND MEAULNES [1]

TROISIÈME PARTIE

—

CHAPITRE III

UNE APPARITION

Je n'avais jamais fait de longue course à bicyclette. Celle-ci était la première. Mais, depuis longtemps, malgré mon mauvais genou, en cachette, Jasmin m'avait appris à monter. Si déjà, pour un jeune homme ordinaire, la bicyclette est un instrument bien amusant, que ne devait-elle pas sembler à un pauvre garçon comme moi qui naguère encore traînais misérablement la jambe, trempé de sueur, dès le quatrième kilomètre !... Du haut des côtes, descendre et s'enfoncer dans le creux des paysages ; découvrir comme à coups d'ailes les lointains de la route qui s'écartent et fleurissent à votre approche ; traverser un village dans l'espace d'un instant, et l'emporter tout entier d'un coup d'œil... En rêve seulement j'avais connu jusque-là course aussi charmante, aussi légère. Les côtes même me trouvaient plein d'entrain. Car c'était, il faut le dire, le chemin du pays de Meaulnes que je buvais ainsi...

“ Un peu avant l'entrée du bourg, me disait Meaulnes,

[1] Voir la *Nouvelle Revue Française* du 1er Juillet, du 1er Août et du 1er Septembre.

lorsque jadis il décrivait son village, on voit une grande roue à palettes que le vent fait tourner... " Il ne savait pas à quoi elle servait ou peut-être feignait-il de n'en rien savoir pour piquer ma curiosité davantage.

C'est seulement au déclin de cette journée de fin d'août que j'aperçus, tournant au vent dans une immense prairie, la grande roue, qui devait monter l'eau pour une métairie voisine. Derrière les peupliers du pré se découvraient déjà les premiers faubourgs. A mesure que je suivais le grand détour que faisait la route pour contourner le ruisseau, le paysage s'épanouissait et s'ouvrait... Arrivé sur le pont, je découvris enfin la grand'rue du village.

Des vaches paissaient, cachées dans les roseaux de la prairie et j'entendais leurs cloches, tandis que, descendu de bicyclette, les deux mains sur mon guidon, je regardais le pays où j'allais porter une si grave nouvelle. Les maisons, où l'on entrait en passant sur un petit pont de bois, étaient toutes alignées au bord d'un fossé qui descendait la rue, comme autant de barques, voiles carguées, amarrées dans le calme du soir. C'était l'heure où dans chaque cuisine on allume un feu.

Alors la crainte et je ne sais quel obscur regret de venir troubler tant de paix commencèrent à m'enlever tout courage. A point pour aggraver ma soudaine faiblesse, je me rappelai que la tante Moinel habitait là, sur une petite place de la Ferté d'Angillon.

C'était une de mes grand'tantes. Tous ses enfants étaient morts et j'avais bien connu Ernest, le dernier de tous, un grand garçon qui allait être instituteur. Mon grand oncle Moinel, le vieux greffier, l'avait suivi de près. Et ma tante était restée toute seule dans sa bizarre petite

maison, où les tapis étaient faits d'échantillons cousus, les tables couvertes de coqs, de poules et de chats en papier, — mais où les murs étaient tapissés de vieux diplômes, de portraits de défunts, de médaillons en boucles de cheveux morts.

Avec tant de regrets et de deuil, elle était la bizarrerie et la bonne humeur même. Lorsque j'eus découvert la petite place où se tenait sa maison, je l'appelai bien fort par la porte entr'ouverte, et je l'entendis tout au bout des trois pièces en enfilade pousser un petit cri suraigu :

— Eh là ! Mon Dieu !

Elle renversa son café dans le feu — à cette heure-là comment pouvait-elle faire du café ? — et elle apparut... Très cambrée en arrière, elle portait une sorte de chapeau-capote-capeline sur le faîte de la tête, tout en haut de son front immense et cabossé, où il y avait de la femme mongole et de la hottentote ; et elle riait à petits coups, montrant le reste de ses dents très fines. Mais tandis que je l'embrassais, elle me prit maladroitement, hâtivement, une main que j'avais derrière le dos. Avec un mystère parfaitement inutile puisque nous étions tous les deux seuls, elle me glissa une petite pièce que je n'osai pas regarder et qui devait être de un franc... Puis comme je faisais mine de demander des explications ou de la remercier, elle me donna une bourrade en criant :

— Va donc ! Ah ! je sais bien ce que c'est !

Elle avait toujours été pauvre, toujours empruntant, toujours dépensant.

— J'ai toujours été bête et toujours malheureuse, disait-elle sans amertume, mais de sa voix de fausset.

Persuadée que les sous me préoccupaient comme elle,

la brave femme n'attendait pas que j'eusse soufflé, pour me cacher dans la main ses très minces économies de la journée. Et par la suite c'est toujours ainsi qu'elle m'accueillit.

Le dîner fut aussi étrange — à la fois triste et bizarre — que l'avait été la réception. Toujours une bougie à portée de la main, tantôt elle l'enlevait, me laissant dans l'ombre, et tantôt la posait sur la petite table couverte de plats et de vases ébréchés ou fendus.

— Celui-là, disait-elle, les Prussiens lui ont cassé les anses, en 70, parce qu'ils ne pouvaient pas l'emporter.

Je me rappelai, seulement alors, en revoyant ce grand vase à la tragique histoire, que nous avions dîné et couché là jadis. Mon père m'emmenait dans l'Yonne, chez un spécialiste, qui devait guérir mon genou. Il fallait prendre un grand express qui passait avant le jour... Je me souvins du triste dîner de jadis, de toutes les histoires du vieux greffier accoudé devant sa bouteille de boisson rose.

Et je me souvenais aussi de mes terreurs... Après le dîner, assise devant le feu, ma grand'tante avait pris mon père à part pour lui raconter une histoire de revenants : " Je me retourne... Ah ! mon pauvre Louis, qu'est-ce que je vois : une petite femme grise... " Elle passait pour avoir la tête farcie de ces sornettes terrifiantes...

Et voici que ce soir-là, le dîner fini, lorsque, fatigué par la bicyclette, je fus couché dans la grande chambre, avec une chemise de nuit à carreaux de l'oncle Moinel, elle vint s'asseoir à mon chevet et commença de sa voix la plus mystérieuse et la plus pointue :

— Mon pauvre François, il faut que je te raconte à toi ce que je n'ai jamais dit à personne...

Je pensai :

— Mon affaire est bonne, me voilà terrorisé pour toute la nuit, comme il y a dix ans !...

Et j'écoutai. Elle hochait la tête, regardant droit devant soi, comme si elle se fût racontée l'histoire à elle-même :

— Je revenais d'une fête avec Moinel. C'était le premier mariage où nous allions tous les deux, depuis la mort de mon pauvre Ernest. Un vieil ami de Moinel, très riche, l'avait invité à la noce de son fils, au domaine des Sablonnières. Nous avions loué une voiture. Cela nous avait coûté bien cher. Nous revenions sur la route vers sept heures du matin, en plein hiver. Le soleil venait de se lever. Il n'y avait absolument personne. Qu'est-ce que je vois tout d'un coup, devant nous, sur la route : un petit homme, un petit jeune homme arrêté, beau comme le jour, qui ne bougeait pas, qui regardait vers nous. A mesure que nous approchions, nous distinguions sa jolie figure, si blanche, si jolie que cela faisait peur !...

« Je prends le bras de Moinel ; je tremblais comme la feuille ; je croyais que c'était le Bon Dieu ! Je lui dis :

« — Regarde ! C'est une apparition !

« Il me répond tout bas, furieux :

« — Je l'ai bien vu ! tais-toi donc, vieille bavarde...

« Il ne savait que faire ; lorsque le cheval s'est arrêté... De près cela avait une figure pâle, le front en sueur, un béret sale, et un pantalon long. Nous entendîmes sa voix douce, qui disait :

« — Je ne suis pas un homme, je suis une jeune fille. Je me suis sauvée et je n'en puis plus. Voulez-vous bien me prendre dans votre voiture, Monsieur et Madame ?

« Aussitôt nous l'avons fait monter. A peine assise, elle

a perdu connaissance. Et devines-tu à qui nous avions affaire ? C'était la fiancée du jeune homme des Sablonnières, Frantz de Galais, chez qui nous étions invités aux noces !

— Mais alors, il n'y a pas eu de noces, dis-je, puisque la fiancée s'est sauvée ?

— Eh bien non, fit-elle toute penaude en me regardant. Il n'y a pas eu de noces. Puisque cette pauvre folle s'était mis dans la tête mille folies qu'elle nous a expliquées. C'était une des filles d'un pauvre tisserand. Elle était persuadée que tant de bonheur était impossible; que le jeune homme était trop jeune pour elle ; que toutes les merveilles qu'il lui décrivait étaient imaginaires et lorsqu'enfin Frantz est venu la chercher, Valentine a pris peur. Il se promenait avec elle et sa sœur dans le Jardin de l'Archevêché à Bourges, malgré le froid et le grand vent. Le jeune homme, par délicatesse certainement, et parce qu'il aimait la cadette, était plein d'attentions pour l'aînée. Alors ma folle s'est imaginé je ne sais quoi, elle a dit qu'elle allait chercher un fichu à la maison, et là, pour être plus sûre de n'être pas suivie, elle a revêtu des habits d'homme et s'est enfuie à pied sur la route de Paris.

“ Son fiancé a reçu d'elle une lettre où elle lui déclarait qu'elle allait rejoindre un jeune homme qu'elle aimait. Et ce n'était pas vrai...

“ — Je suis plus heureuse de mon sacrifice, me disait-elle que si j'étais sa femme.

“ Oui, mon imbécile, mais en attendant, il n'avait pas du tout l'idée d'épouser sa sœur ; il s'est tiré une balle de pistolet, on a vu du sang dans le bois, mais on n'a jamais retrouvé son corps.

— Et qu'avez-vous fait de cette malheureuse fille ?

— Nous lui avons fait boire une goutte, d'abord. Puis nous lui avons donné à manger et elle a dormi auprès du feu quand nous avons été de retour. Elle est restée chez nous une bonne partie de l'hiver. Tout le jour, tant qu'il faisait clair, elle taillait, cousait des robes, arrangeait des chapeaux et nettoyait la maison avec rage. C'est elle qui a recollé toute la tapisserie que tu vois là. Et depuis son passage les hirondelles nichent dehors. Mais le soir, à la tombée de la nuit, son ouvrage fini, elle trouvait toujours un prétexte pour aller dans la cour, dans le jardin, ou sur le devant de la porte, même quand il gelait à pierre fendre. Et on la découvrait là, debout, pleurant de tout son cœur...

« — Eh bien qu'avez-vous encore ? Voyons !

« — Rien, madame Moinel !

« et elle rentrait.

« Les voisins disaient :

« — Vous avez bien trouvé une jolie petite bonne, Mme Moinel !

« Malgré nos supplications, elle a voulu continuer son chemin sur Paris, au mois de mars. Je lui ai donné des robes qu'elle a retaillées ; Moinel lui a pris son billet à la gare et donné un peu d'argent.

« Elle ne nous a pas oubliés ; elle est couturière à Paris auprès de Notre-Dame ; elle nous écrit encore pour nous demander si nous ne savons rien des Sablonnières. Une bonne fois, pour la délivrer de cette idée, je lui ai répondu que le domaine était vendu, abattu, le jeune homme disparu pour toujours, et la jeune fille mariée. Tout cela doit être vrai, je pense. Depuis ce temps ma Valentine écrit bien moins souvent...

Ce n'était pas une histoire de revenants que racontait la tante Moinel de sa petite voix stridente si bien faite pour les raconter. J'étais cependant au comble du malaise. C'est que nous avions juré à Frantz le bohémien de le servir comme des frères et voici que l'occasion m'en était donnée...

Or, était-ce le moment de gâter la joie que j'allais porter à Meaulnes le lendemain matin, et de lui raconter ce que je venais d'apprendre ? A quoi bon le lancer dans une entreprise mille fois impossible ? Nous avions en effet l'adresse de la jeune fille ; mais où chercher le bohémien qui courait le monde ?... Laissons les fous avec les fous, pensai-je. Delouche et Boujardon n'avaient pas tort. Que de mal nous a fait ce Frantz romanesque ! Et je résolus de ne rien dire tant que je n'aurais pas vu mariés Augustin Meaulnes et Mademoiselle de Galais.

Cette résolution prise, il me restait encore l'impression pénible d'un mauvais présage, — impression absurde que je chassai bien vite.

La chandelle était presque au bout ; un moustique vibrait ; mais ma tante Moinel, la tête penchée sous sa capote de velours qu'elle ne quittait que pour dormir, les coudes appuyés sur ses genoux, recommençait son histoire... Par moments, elle relevait brusquement la tête et me regardait pour connaître mes impressions, ou peut-être pour voir si je ne m'endormais pas. A la fin, sournoisement, la tête sur l'oreiller, je fermai les yeux, faisant semblant de m'assoupir.

— Allons ! tu dors... fit-elle d'un ton plus sourd et un peu déçu.

J'eus pitié d'elle et je protestai :

— Mais non, ma tante, je vous assure..

— Mais si ! dit-elle. Je comprends bien d'ailleurs que tout cela ne t'intéresse guère. Je te parle là de gens que tu n'as pas connus...

Et lâchement, cette fois, je ne répondis pas.

CHAPITRE IV

LA GRANDE NOUVELLE

Il faisait, le lendemain matin, quand j'arrivai dans la grand'rue, un si beau temps de vacances, un si grand calme, et sur tout le bourg passaient des bruits si paisibles, si familiers, que j'avais retrouvé toute la joyeuse assurance d'un porteur de bonne nouvelle...

Augustin et sa mère habitaient l'ancienne maison d'école. A la mort de son père, retraité depuis longtemps, et qu'un héritage avait enrichi, Meaulnes avait voulu qu'on achetât l'école où le vieil instituteur avait enseigné pendant vingt années, où lui-même avait appris à lire. Non pas qu'elle fut d'aspect fort aimable : c'était une grosse maison carrée comme une mairie qu'elle avait été, les fenêtres du rez-de-chaussée qui donnaient sur la rue étaient si hautes que personne n'y regardait jamais ; et la cour de derrière, où il n'y avait pas un arbre et dont un haut préau barrait la vue sur la campagne, était bien la plus sèche et la plus désolée cour d'école abandonnée que j'aie jamais vue...

Dans le couloir compliqué où s'ouvraient quatre portes, je trouvai la mère de Meaulnes rapportant du jardin un gros paquet de linge, qu'elle avait dû mettre sécher dès la

première heure de cette longue matinée de vacances. Ses cheveux gris étaient à demi défaits ; des mèches lui battaient la figure ; son visage régulier sous sa coiffure ancienne était bouffi et fatigué, comme par une nuit de veille ; et elle baissait tristement la tête d'un air songeur.

Mais, m'apercevant soudain, elle me reconnut et sourit :

— Vous arrivez à temps, dit-elle. Voyez, je rentre le linge que j'ai fait sécher pour le départ d'Augustin. J'ai passé la nuit à régler ses comptes et à préparer ses affaires. Le train part à cinq heures, mais nous arriverons à tout apprêter...

On eût dit, tant elle montrait d'assurance, qu'elle-même avait pris cette décision. Or sans doute ignorait-elle même où Meaulnes devait aller.

— Montez, dit-elle. Vous le trouverez dans la Mairie en train d'écrire.

En hâte je grimpai, ouvris la porte de droite où l'on avait laissé l'écriteau *Mairie*, et me trouvai dans une grande salle à quatre fenêtres, deux sur le bourg, deux sur la campagne, ornée aux murs des portraits jaunis des présidents Grévy et Carnot. Sur une longue estrade qui tenait tout le fond de la salle, il y avait encore, devant une table à tapis vert, les chaises des conseillers municipaux. Au centre, assis sur un vieux fauteuil qui était celui du maire Meaulnes écrivait, trempant sa plume au fond d'un encrier de faïence démodé, en forme de cœur. Dans ce lieu qui semblait fait pour quelque rentier de village, Meaulnes se retirait, quand il ne battait pas la contrée, durant les longues vacances...

Il se leva, dès qu'il m'eût reconnu, mais non pas avec la précipitation que j'avais imaginée :

— Seurel ! dit-il seulement, d'un air de profond étonnement.

C'était le même grand gars au visage osseux, à la tête rasée. Une moustache inculte commençait à lui traîner sur les lèvres. Toujours ce même regard loyal... Mais sur l'ardeur des années passées on croyait voir comme un voile de brume, que par instant sa grande passion de jadis dissipait...

Il paraissait très troublé de me voir. D'un bond j'étais monté sur l'estrade. Mais, chose étrange à dire, il ne songea pas même à me tendre la main. Il s'était tourné vers moi, les mains derrière le dos, appuyé contre la table, renversé en arrière, et l'air profondément gêné. Déjà, me regardant sans me voir, il était absorbé par ce qu'il allait me dire. Comme autrefois et comme toujours, homme lent à commencer de parler ainsi que sont les solitaires, les chasseurs et les hommes d'aventures, il avait pris une décision sans se soucier des mots qu'il faudrait pour l'expliquer. Et maintenant que j'étais devant lui, il commençait seulement à ruminer péniblement les paroles nécessaires.

Cependant je lui racontais avec gaieté comment j'étais venu, où j'avais passé la nuit, et que j'avais été bien surpris de voir Mme Meaulnes préparer le départ de son fils...

— Ah ! elle t'a dit ?... demanda-t-il.

— Oui. Ce n'est pas, je pense, pour un long voyage ?

— Si. Un très long voyage.

Un instant décontenancé, sentant que j'allais tout à l'heure, d'un mot, réduire à néant cette décision que je ne comprenais pas, je n'osais plus rien dire et ne savais par où commencer ma mission.

Mais lui-même parla enfin comme quelqu'un qui veut se justifier :

— Seurel, dit-il, tu sais ce qu'était pour moi mon étrange aventure de Sainte-Agathe. C'était ma raison de vivre et d'avoir de l'espoir. Cet espoir-là perdu, que pourrais-je devenir ?... Comment vivre à la façon de tout le monde ?

“ Eh ! bien, j'ai essayé de vivre, là-bas, à Paris, quand j'ai vu que tout était fini et qu'il ne valait plus même la peine de chercher le Domaine perdu... Mais un homme qui a fait une fois un bond dans le Paradis, comment pourrait-il s'accommoder ensuite de la vie de tout le monde ? Ce qui fait le bonheur des autres m'a paru dérision. Et lorsque sincèrement, délibérément, j'ai décidé un jour de faire comme les autres, ce jour-là j'ai amassé du remords pour longtemps...

Assis sur une chaise de l'estrade, la tête basse, l'écoutant sans le regarder, je ne savais que penser de ces explications obscures :

— Enfin, dis-je, Meaulnes, explique-toi mieux ! Pourquoi ce long voyage ? As-tu quelque faute à réparer ? une promesse à tenir ?

— Eh ! bien, oui, répondit-il. Tu te souviens de cette promesse que j'avais faite à Frantz ?...

— Ah ! fis-je, soulagé, il ne s'agit que de cela ?...

— De cela. Et peut-être aussi d'une faute à réparer. Les deux en même temps...

Suivit un silence, pendant lequel je décidai de commencer à parler et préparai mes mots...

— Il n'y a qu'une explication à laquelle je croie, dit-il encore. Certes, j'aurais voulu revoir une fois Mlle de

Galais, seulement la revoir... Mais, j'en suis persuadé maintenant, lorsque j'avais découvert le Domaine sans nom, j'étais à une hauteur, à un degré de perfection et de pureté que je n'atteindrai jamais plus. Dans la mort seulement, comme je te l'écrivais un jour, je retrouverai peut-être la beauté de ce temps-là...

Il changea de ton pour reprendre avec une animation étrange, en se rapprochant de moi :

— Mais, écoute, Seurel ! Cette intrigue nouvelle et ce grand voyage, cette faute que j'ai commise et qu'il faut réparer, c'est en un sens mon ancienne aventure qui se poursuit...

Un temps, pendant lequel, péniblement, il essaya de ressaisir ses souvenirs. J'avais manqué l'autre occasion. Je ne voulais pour rien au monde laisser passer celle-ci ; et, cette fois, je parlai — trop vite, car je regrettai amèrement, plus tard, de n'avoir pas attendu ses aveux. Je prononçai donc ma phrase, qui était préparée pour l'instant précédent mais qui n'allait plus maintenant. Je dis, sans un geste, à peine en soulevant un peu la tête :

— Et si je venais te dire que tout espoir n'est pas perdu ?...

Il me regarda, puis, détournant brusquement les yeux, rougit comme je n'ai jamais vu quelqu'un rougir : une montée de sang qui devait lui cogner à grands coups dans les tempes...

— Que veux-tu dire ? demanda-t-il enfin, à peine distinctement.

Alors, tout d'un trait, je racontai ce que je savais, ce que j'avais fait, et comment, la face des choses ayant tourné, il semblait presque que ce fût Yvonne de Galais qui m'envoyât vers lui.

Il était maintenant affreusement pâle.

Durant tout ce récit, qu'il écoutait en silence, la tête un peu rentrée, dans l'attitude de quelqu'un qu'on a surpris et qui ne sait comment se défendre, se cacher ou s'enfuir, il ne m'interrompit, je me rappelle, qu'une seule fois. Je lui racontais, en passant, que toutes les Sablonnières avaient été démolies et que le Domaine d'autrefois n'existait plus :

— Ah ! dit-il, tu vois... (comme s'il eût guetté une occasion de justifier sa conduite et le désespoir où il avait sombré) tu vois : il n'y a plus rien...

Pour terminer, persuadé qu'enfin l'assurance de tant de facilité emporterait le reste de sa peine, je lui racontai qu'une partie de campagne était organisée par mon oncle Florentin, que Mlle de Galais devait y venir à cheval et que lui-même était invité... Mais il paraissait complétement désemparé et continuait à ne rien répondre...

— Il faut tout de suite décommander ton voyage, dis-je avec impatience. Allons avertir ta mère...

Et comme nous descendions tous les deux :

— Cette partie de campagne ?... me demanda-t-il avec hésitation. Alors, vraiment, il faut que j'y aille ?...

— Mais, voyons, répliquai-je, cela ne se demande pas.

Il avait l'air de quelqu'un qu'on pousse par les épaules.

En bas, Augustin avertit Mme Meaulnes que je déjeûnerais avec eux, dînerais, coucherais là et que, le lendemain, lui-même louerait une bicyclette et me suivrait au Vieux-Nançay.

— Ah ! très bien, fit-elle en hochant la tête, comme si ces nouvelles eussent confirmé toutes ses prévisions.

Je m'assis dans la petite salle à manger, sous les

calendriers illustrés, les poignards ornementés et les outres soudanaises qu'un frère de M. Meaulnes, ancien soldat d'infanterie de marine, avait rapportés de ses lointains voyages.

Augustin me laissa là un instant, avant le repas, et, dans la chambre voisine, où sa mère avait préparé ses bagages, je l'entendis qui lui disait, en baissant un peu la voix, de ne pas défaire sa malle, — car son voyage pouvait être seulement retardé...

CHAPITRE V

LA PARTIE DE PLAISIR

J'eus peine à suivre Augustin sur la route du Vieux-Nançay. Il allait comme un coureur. Il ne descendait pas aux côtes. A son inexplicable hésitation de la veille, avait succédé une fièvre, une nervosité, un désir d'arriver au plus vite, qui ne laissaient pas de m'effrayer un peu. Chez mon oncle, il montra la même impatience, il parut incapable de s'intéresser à rien jusqu'au moment où nous fûmes tous installés en voiture, vers dix heures, le lendemain matin, et prêts à partir pour les bords de la rivière.

On était à la fin du mois d'août, au déclin de l'été. Déjà les fourreaux vides des châtaigniers jaunis commençaient à joncher les routes blanches. Le trajet n'était pas long ; la ferme des Aubiers, près du Cher, où nous allions, ne se trouvait guère qu'à deux kilomètres au-delà des Sablonnières. De loin en loin, nous rencontrions d'autres invités, en voiture, et même des jeunes gens à cheval, que Florentin avait conviés audacieusement au nom de

M. de Galais... On s'était efforcé comme jadis de mêler riches et pauvres, châtelains et paysans. C'est ainsi que nous vîmes arriver à bicyclette Jasmin Delouche, qui grâce au garde Baladier avait fait naguère la connaissance de mon oncle.

— Et voilà, dit Meaulnes en l'apercevant, celui qui tenait la clef de tout, pendant que nous cherchions jusqu'à Paris. C'est à désespérer !

Chaque fois qu'il le regardait, sa rancune en était augmentée. L'autre, qui s'imaginait au contraire avoir droit à toute notre reconnaissance, escorta notre voiture très près, jusqu'au bout. On voyait qu'il avait fait, misérablement, sans grand résultat, des frais de toilette, et les pans de sa jaquette limée battaient le garde-crotte de son vélocipède...

Malgré la contrainte qu'il s'imposait pour être aimable, sa figure vieillotte ne parvenait pas à plaire. Il m'inspirait plutôt à moi une vague pitié. Mais de qui n'aurais-je pas eu pitié durant cette journée-là ?...

Je ne me rappelle jamais cette partie de plaisir sans un obscur regret, comme une sorte d'étouffement. Je m'étais fait de ce jour tant de joie à l'avance. Tout paraissait si parfaitement concerté pour que nous soyons heureux. Et nous l'avons été si peu !...

Que les bords du Cher étaient beaux, pourtant ! Sur la rive où l'on s'arrêta, le coteau venait finir en pente douce et la terre se divisait en petits prés verts, en saulaies séparées par des clôtures, comme autant de jardins minuscules. De l'autre côté de la rivière, les bords étaient formés de collines grises, abruptes, rocheuses ; et sur

les plus lointaines on découvrait, parmi les sapins, de petits châteaux romantiques avec une tourelle. Au loin, par instants, on entendait aboyer la meute du château de Préveranges.

Nous étions arrivés en ce lieu par un dédale de petits chemins, tantôt hérissés de cailloux blancs, tantôt remplis de sable — chemins qu'aux abords de la rivière les sources vives transformaient en ruisseaux. Au passage, les branches des groseillers sauvages nous agrippaient par la manche. Et tantôt nous étions plongés dans la fraîche obscurité des fonds de ravins, tantôt au contraire, les haies interrompues, nous baignions dans la claire lumière de toute la vallée. Au loin, sur l'autre rive, quand nous approchâmes, un homme accroché aux rocs, d'un geste lent, tendait des cordes à poissons. Qu'il faisait beau, mon Dieu !

Nous nous installâmes sur une pelouse, dans le retrait que formait un taillis de bouleaux. C'était une grande pelouse rase, où il semblait qu'il y eût place pour des jeux sans fin.

Les voitures furent dételées ; les chevaux conduits à la ferme des Aubiers. On commença à déballer les provisions dans le bois, et à dresser sur la pelouse de petites tables pliantes que mon oncle avait apportées.

Il fallut à ce moment des gens de bonne volonté, pour aller à l'entrée du grand chemin voisin, guetter les derniers arrivants et leur indiquer où nous étions. Je m'offris aussitôt ; Meaulnes me suivit, et nous allâmes nous poster près du pont suspendu, au carrefour de plusieurs sentiers et du chemin qui venait des Sablonnières. Marchant de long en large, parlant du passé, tâchant tant

bien que mal de nous distraire, nous attendions. Il arriva encore une voiture du Vieux-Nançay, des paysans inconnus avec une grande fille enrubannée. Puis plus rien. Si, trois enfants dans une voiture à âne, les enfants de l'ancien jardinier des Sablonnières.

— Il me semble que je les reconnais, dit Meaulnes. Ce sont eux, je crois bien, qui m'ont pris par la main, jadis, le premier soir de la fête, et m'ont conduit au dîner...

Mais à ce moment, l'âne ne voulant plus marcher, les enfants descendirent pour le piquer, le tirer, taper sur lui tant qu'ils purent ; Meaulnes alors, déçu, prétendit s'être trompé...

Je leur demandai s'ils avaient rencontré sur la route M. et M[lle] de Galais. L'un d'eux répondit qu'il ne savait pas ; l'autre : Je pense que oui, Monsieur. Et nous ne fûmes pas plus avancés.

Ils descendirent enfin vers la pelouse, les uns tirant l'ânon par la bride, les autres poussant derrière la voiture. Nous reprîmes notre attente. Meaulnes regardait fixement le détour du chemin des Sablonnières, guettant avec une sorte d'effroi la venue de la jeune fille qu'il avait tant cherchée jadis. Un énervement bizarre et presque comique, qu'il passait sur Jasmin, s'était emparé de lui. Du petit talus où nous étions grimpés pour voir au loin sur le chemin, nous apercevions, sur la pelouse en contre-bas, un groupe d'invités où Delouche essayait de faire bonne figure :

— Regarde-le pérorer, cet imbécile, me disait Meaulnes.

Et je lui répondais :

— Mais laisse-le. Il fait ce qu'il peut, le pauvre garçon.

Augustin ne désarmait pas. Là-bas, un lièvre ou un écureuil avait dû déboucher d'un fourré. Jasmin, pour assurer sa contenance, fit mine de le poursuivre :

— Allons, bon ! Il court, maintenant... fit Meaulnes, comme si vraiment cette audace-là dépassait toutes les autres :

Et cette fois je ne pus m'empêcher de rire. Meaulnes aussi ; mais ce ne fut qu'un éclair.

Après un nouveau quart d'heure :

— Si elle ne venait pas ?... dit-il.

Je répondis :

— Mais puisqu'elle a promis. Sois donc plus patient !

Il recommença de guetter. Mais, à la fin, incapable de supporter plus longtemps cette attente intolérable :

— Ecoute-moi, dit-il. Je redescends avec les autres. Je ne sais ce qu'il y a maintenant contre moi : mais si je reste là, je sens qu'elle ne viendra jamais — qu'il est impossible qu'au bout de ce chemin, tout à l'heure, elle apparaisse.

Et il s'en alla vers la pelouse, me laissant tout seul. Je fis quelque cent mètres sur la petite route, pour passer le temps. Et au premier détour j'aperçus Yvonne de Galais, montée en amazone sur son vieux cheval blanc, si fringant ce matin-là qu'elle était obligée de tirer sur les rênes pour l'empêcher de trotter. A la tête du cheval, péniblement, en silence, marchait M. de Galais. Sans doute ils avaient dû se relayer sur la route, chacun à tour de rôle se servant de la vieille monture.

Quand la jeune fille me vit tout seul, elle sourit, sauta prestement à terre, et confiant les rênes à son père se dirigea vers moi qui accourais :

— Je suis bien heureuse, dit-elle, de vous trouver seul. Car je ne veux montrer à personne qu'à vous le vieux Bélisaire, ni le mettre avec les autres chevaux. Il est trop laid et trop vieux d'abord ; puis je crains toujours qu'il ne soit blessé par un autre. Or je n'ose monter que lui, et quand il sera mort, je n'irai plus à cheval...

Chez Mlle de Galais, comme chez Meaulnes, je sentais sous cette animation charmante, sous cette grâce en apparence si paisible, de l'impatience et presque de l'anxiété. Elle parlait plus vite qu'à l'ordinaire. Malgré ses joues et ses pommettes roses, il y avait autour de ses yeux, à son front, par endroits, une pâleur violente où se lisait tout son trouble.

Nous convînmes d'attacher Bélisaire à un arbre dans un petit bois, proche de la route. Le vieux M. de Galais, sans mot dire, comme toujours, sortit le licol des fontes et attacha la bête — un peu bas à ce qu'il me sembla. De la ferme je promis d'envoyer tout à l'heure du foin, de l'avoine, de la paille...

Et Mlle de Galais arriva sur la pelouse, comme jadis, je l'imagine, elle descendait vers la berge du lac, lorsque Meaulnes l'aperçut pour la première fois.

Donnant le bras à son père, écartant de sa main gauche le pan du grand manteau léger qui l'enveloppait, elle s'avançait vers les invités, de son air à la fois si sérieux et si enfantin. Je marchais auprès d'elle. Tous les invités, éparpillés, assis, ou jouant au loin, s'étaient dressés et rassemblés pour l'accueillir ; il y eut un bref instant de silence pendant lequel chacun la regarda s'approcher. Meaulnes s'était mêlé au groupe des jeunes hommes et rien ne pouvait le distinguer de ses compagnons sinon sa

haute taille : encore y avait-il là des jeunes gens presque aussi grands que lui. Il ne fit rien qui pût le désigner à l'attention, pas un geste ni un pas en avant. Je le voyais, vêtu de gris, immobile, regardant fixement comme tous les autres la si belle jeune fille qui venait. A la fin, pourtant, d'un mouvement inconscient et gêné, il mit sa main sur sa tête nue, comme pour cacher, au milieu de ses compagnons aux cheveux bien peignés, sa rude tête rasée de paysan.

Puis le groupe entoura Mlle de Galais. On lui présenta les jeunes filles et les jeunes gens qu'elle ne connaissait pas... Le tour allait venir de mon compagnon ; et je me sentais aussi anxieux qu'il pouvait l'être. Je m'apprêtais à faire moi-même cette présentation.

Mais avant que j'eusse pu rien dire, la jeune fille s'avançait vers lui avec une décision et une gravité surprenantes :

— Je reconnais Augustin Meaulnes, dit-elle.

Et elle lui tendit la main.

CHAPITRE VI

LA PARTIE DE PLAISIR (*fin*)

De nouveaux-venus s'approchèrent presque aussitôt pour saluer Yvonne de Galais et les deux jeunes gens se trouvèrent séparés. Un malheureux hasard voulut qu'ils ne fussent point réunis pour le déjeuner à la même petite table. Mais Meaulnes semblait avoir repris confiance et courage. A plusieurs reprises, comme je me trouvais isolé entre Delouche et M. de Galais, je vis de loin mon

compagnon qui me faisait de la main un signe d'amitié.

C'est vers la fin de la soirée seulement, lorsque les jeux, la baignade, les conversations, les promenades en bateau dans l'étang voisin se furent un peu partout organisés, que Meaulnes de nouveau se trouva en présence de la jeune fille. Nous étions à causer avec Delouche, assis sur des chaises de jardin que nous avions apportées, lorsque, quittant délibérément un groupe de jeunes gens où elle paraissait s'ennuyer, Mlle Yvonne de Galais s'approcha de nous. Elle nous demanda, je me rappelle, pourquoi nous ne canotions pas sur le lac des Aubiers, comme les autres.

— Nous avons fait quelques tours cet après-midi, répondis-je. Mais cela est bien monotone et nous avons été vite fatigués.

— Eh bien ! pourquoi n'iriez-vous pas sur la rivière ? dit-elle.

— Le courant est trop fort, nous risquerions d'être emportés.

— Il nous faudrait, dit Meaulnes, un canot à pétrole, ou un bateau à vapeur comme celui d'autrefois.

— Nous ne l'avons plus, dit-elle presque à voix basse, nous l'avons vendu.

Et il se fit un silence gêné.

Jasmin en profita pour annoncer qu'il allait rejoindre M. de Galais.

— Je saurai bien, dit-il, où le retrouver.

Bizarrerie du hasard ! Ces deux êtres si parfaitement dissemblables s'étaient plu et depuis le matin ne se quittaient guère. M. de Galais m'avait pris à part, un instant, au début de la soirée, pour me dire que j'avais là un ami plein de tact, de déférence et de qualités. Peut-être même

avait-il été jusqu'à lui confier le secret de l'existence de Bélisaire et le lieu de sa cachette.

Je pensai moi aussi à m'éloigner, mais je sentais les deux jeunes gens si gênés, si anxieux, l'un en face de l'autre, que je jugeai prudent de ne pas le faire...

Tant de discrétion de la part de Jasmin, tant de précaution de la mienne servirent à peu de chose. Ils causèrent. Mais invariablement, avec un entêtement dont il ne se rendait certainement pas compte, Meaulnes en revenait toujours à toutes les merveilles de jadis. Et chaque fois, la jeune fille, au supplice, devait lui répéter que tout était disparu : la vieille demeure si étrange et si compliquée, abattue ; le grand étang asséché, comblé ; et dispersés les enfants aux charmants costumes...

— Ah ! faisait simplement Meaulnes avec désespoir et comme si chacune de ces disparitions lui eût donné raison contre la jeune fille ou contre moi...

Nous marchions côte à côte... Vainement j'essayais de faire diversion à la tristesse qui nous gagnait tous les trois. D'une question abrupte, Meaulnes, de nouveau, cédait à son idée fixe. Il demandait des renseignements sur tout ce qu'il avait vu autrefois : les petites filles, le conducteur de la vieille berline, les poneys de la course...

— Les poneys sont vendus aussi ? Il n'y a plus de chevaux au Domaine ?

Elle répondit qu'il n'y en avait plus. Elle ne parla pas de Bélisaire.

Alors il évoqua les objets de sa chambre : les candélabres ; la grande glace ; le vieux luth brisé... Il s'enquérait de tout cela, avec une passion insolite, comme s'il eût voulu se persuader que rien ne subsistait de sa belle

aventure, que la jeune fille ne lui rapporterait pas une épave, capable de prouver qu'ils n'avaient pas rêvé tout les deux, comme le plongeur rapporte du fond de l'eau un caillou et des algues...

Mlle de Galais et moi, nous ne pûmes nous empêcher de sourire tristement : elle se décida à lui expliquer :

— Vous ne reverrez pas le beau château que nous avions arrangé, M. de Galais et moi, pour le pauvre Frantz.

« Nous passions notre vie à faire ce qu'il demandait. C'était un être si étrange, si charmant ! Mais tout a disparu avec lui le soir de ses fiançailles manquées.

« Déjà M. de Galais était ruiné sans que nous le sachions. Frantz avait fait des dettes et ses anciens camarades — apprenant sa disparition — ont aussitôt réclamé près de nous. Nous sommes devenus pauvres et nous avons perdu tous nos amis en quelques jours.

« Que Frantz revienne, s'il n'est pas mort. Qu'il retrouve ses amis et sa fiancée ; que la noce interrompue se fasse et peut-être tout reviendra-t-il comme c'était autrefois. Mais le passé peut-il renaître ?

— Qui sait ! dit Meaulnes pensif. Et il ne demanda plus rien.

Sur l'herbe courte et légèrement jaunie déjà, nous marchions tous les trois sans bruit. Augustin avait à sa droite, près de lui, la jeune fille qu'il avait crue perdue pour toujours. Lorsqu'il posait une de ces dures questions, elle tournait vers lui lentement, pour lui répondre, son charmant visage inquiet ; et une fois, en lui parlant, elle avait posé doucement sa main sur son bras, d'un geste plein de confiance et de faiblesse. Pourquoi le grand

Meaulnes était-il là comme un étranger, comme quelqu'un qui n'a pas trouvé ce qu'il cherchait et que rien d'autre ne peut intéresser ? Ce bonheur-là, trois ans plus tôt, il n'eût pu le supporter sans effroi, sans folie, peut-être. D'où venait donc ce vide, cet éloignement, cette impuissance à être heureux qu'il y avait en lui, à cette heure ?

Nous approchions du petit bois où, le matin, M. de Galais avait attaché Bélisaire ; le soleil vers son déclin allongeait nos ombres sur l'herbe ; à l'autre bout de la pelouse, nous entendions, assourdis par l'éloignement, comme un bourdonnement heureux, les voix des joueurs et des fillettes — et nous restions silencieux dans ce calme admirable, lorsque nous entendîmes chanter de l'autre côté du bois, dans la direction des Aubiers, la ferme du bord de l'eau. C'était la voix jeune et lointaine de quelqu'un qui mène ses bêtes à l'abreuvoir, un air rythmé comme un air de danse, mais que l'homme étirait et alanguissait comme une vieille ballade triste :

Mes souliers sont rouges...
Adieu, mes amours !
Mes souliers sont rouges...
Adieu, sans retour !

. . . .

Meaulnes avait levé la tête et écoutait. Ce n'était rien qu'un de ces airs que chantaient les paysans attardés, au Domaine sans nom, le dernier soir de la fête, quand déjà tout s'était écroulé... Rien qu'un souvenir — le plus misérable — de ces beaux jours qui ne reviendraient plus.

— Mais vous l'entendez ? dit Meaulnes à mi-voix. Oh ! Je vais aller voir qui c'est.

Et tout de suite, il s'engagea dans le petit bois. Presque aussitôt la voix se tut ; on entendit encore une seconde l'homme siffler ses bêtes en s'éloignant ; puis plus rien...

Je regardai la jeune fille. Pensive et accablée, elle avait les yeux fixés sur le taillis où Meaulnes venait de disparaître. Que de fois, plus tard, elle devait regarder ainsi, pensivement, le passage par où s'en irait à jamais le grand Meaulnes !

Elle se retourna vers moi :

— Il n'est pas heureux, dit-elle douloureusement.

Elle ajouta :

— Et peut-être que je ne puis rien faire pour lui ?...

J'hésitais à répondre, craignant que Meaulnes, qui devait d'un saut avoir gagné la ferme et qui maintenant revenait par le bois, ne surprit notre conversation. Mais j'allais l'encourager cependant; lui dire de ne pas craindre de brusquer le grand gars ; qu'un secret sans doute le désespérait et que jamais de lui-même il ne se confierait à elle ni à personne — lorsque soudain de l'autre côté du bois partit un cri, puis nous entendîmes un piétinement comme d'un cheval qui pétarade et le bruit d'une dispute à voix entrecoupées... Je compris tout de suite qu'il était arrivé un accident au vieux Bélisaire et je courus vers l'endroit d'où venait tout le tapage. Mlle de Galais me suivit de loin. Du fond de la pelouse on avait dû remarquer notre mouvement, car j'entendis, au moment où j'entrais dans le taillis, les cris des gens qui accouraient.

Le vieux Bélisaire, attaché trop bas, s'était pris une patte de devant dans sa longe ; il n'avait pas bougé

jusqu'au moment où M. de Galais et Delouche, au cours de leur promenade, s'étaient approchés de lui ; effrayé, excité par l'avoine insolite qu'on lui avait donnée, il s'était débattu furieusement ; les deux hommes avaient essayé de le délivrer, mais si maladroitement qu'ils avaient réussi à l'empêtrer davantage, tout en risquant d'essuyer de dangereux coups de sabots. C'est à ce moment que par hasard Meaulnes, revenant des Aubiers, était tombé sur le groupe. Furieux de tant de gaucherie, il avait bousculé les deux hommes au risque de les envoyer rouler dans le buisson. Avec précaution mais en un tour de main il avait délivré Bélisaire. Trop tard, car le mal était déjà fait ; le cheval devait avoir un nerf foulé, quelque chose de brisé peut-être, car il se tenait piteusement, la tête basse, sa selle à demi dessanglée sur le dos, une patte repliée sous son ventre et toute tremblante. Meaulnes penché, le tâtait et l'examinait sans rien dire.

Lorsqu'il releva la tête, presque tout le monde était là rassemblé, mais il ne vit personne. Il était fâché rouge.

— Je me demande, cria-t-il, qui a bien pu l'attacher de la sorte ! Et lui laisser sa selle sur le dos toute la journée ! Et qui a eu l'audace de seller ce vieux cheval, bon tout au plus pour une carriole.

Delouche voulut dire quelque chose, — tout prendre sur lui.

— Tais-toi donc ! c'est ta faute, encore. Je t'ai vu tirer bêtement sur sa longe pour le dégager.

Et se baissant de nouveau, il se remit à frotter le jarret du cheval avec le plat de sa main.

M. de Galais, qui n'avait rien dit encore, eut le tort de vouloir sortir de sa réserve. Il bégaya :

— Les officiers de marine ont l'habitude... Mon cheval...

— Ah il est à vous ?... dit Meaulnes un peu calmé, très rouge, en tournant la tête de côté, vers le vieillard.

Je crus qu'il allait changer de ton, faire des excuses. Il souffla un instant. Et je vis alors qu'il prenait un plaisir amer et désespéré à aggraver la situation, à tout briser à jamais, en disant avec insolence :

— Eh ! bien, je ne vous fais pas mon compliment.

Quelqu'un suggéra :

— Peut-être que de l'eau fraîche... En le baignant dans le gué...

— Il faut, dit Meaulnes sans répondre, emmener tout de suite ce vieux cheval, pendant qu'il peut encore marcher — et il n'y a pas de temps à perdre ! — le mettre à l'écurie et ne jamais plus l'en sortir.

Plusieurs jeunes gens s'offrirent aussitôt. Mais Mlle de Galais les remercia vivement. Le visage en feu, prête à fondre en larmes, elle dit au revoir à tout le monde, et même à Meaulnes, décontenancé, qui n'osa pas la regarder. Elle prit la bête par les rênes, comme on donne à quelqu'un la main, plutôt pour s'approcher d'elle davantage que pour la conduire... Le vent de cette fin d'été était si tiède sur le chemin des Sablonnières qu'on se serait cru au mois de Mai, et les feuilles des haies tremblaient à la brise du Sud... Nous la vîmes partir ainsi sur le chemin, son bras à demi sorti du manteau, tenant dans sa main étroite la grosse rêne de cuir. Son père marchait péniblement à côté d'elle...

Triste fin de soirée ! Peu à peu, chacun ramassa ses paquets, ses couverts ; on plia les chaises, on démonta les

tables ; une à une, les voitures chargées de bagages et de gens, partirent, avec des chapeaux levés et des mouchoirs agités. Les derniers, nous restâmes sur le terrain avec mon oncle Florentin, qui ruminait comme nous, sans rien dire, ses regrets et sa grosse déception.

Nous aussi nous partîmes, emportés vivement, dans notre voiture bien suspendue, par notre beau cheval alezan. La roue grinça au tournant dans le sable et bientôt, Meaulnes et moi, qui étions assis sur le siège de derrière, nous vîmes disparaître, sur la petite route, l'entrée du chemin de traverse que le vieux Bélisaire et ses maîtres avaient pris...

Mais alors mon compagnon — l'être que je sache au monde le plus incapable de pleurer — tourna soudain vers moi son visage bouleversé par une irrésistible montée de larmes.

— Arrêtez, voulez-vous ? dit-il en mettant la main sur l'épaule de Florentin. Ne vous occupez pas de moi. Je reviendrai tout seul à pied.

Et d'un bond, la main au garde-boue de la voiture, il sauta par terre. A notre stupéfaction, rebroussant chemin, il se prit à courir — et courut jusqu'au petit chemin que nous venions de passer, le chemin des Sablonnières. Il dut arriver au Domaine par cette allée de sapins qu'il avait suivie jadis ; où il avait entendu, vagabond caché dans les basses branches, la conversation mystérieuse des beaux enfants inconnus...

Et c'est ce soir-là, avec des sanglots, qu'il demanda en mariage Mlle de Galais.

CHAPITRE VII

LE JOUR DES NOCES

C'est un jeudi, au début de février, un beau jeudi soir glacé, où le grand vent souffle. Il est trois heures et demie, quatre heures... Sur les haies, auprès des bourgs, les lessives sont étendues depuis midi et sèchent à la bourrasque. Dans chaque maison, le feu de la salle à manger fait luire tout un reposoir de joujoux vernis. Fatigué de jouer, l'enfant s'est assis auprès de sa mère et il lui fait raconter la journée de son mariage.

Pour celui qui ne veut pas être heureux, il n'a qu'à monter dans son grenier et il entendra, jusqu'au soir, siffler et gémir les naufrages; il n'a qu'à s'en aller dehors, sur la route, et le vent lui rabattra son foulard sur la bouche comme un chaud baiser soudain qui le fera pleurer. Mais pour celui qui aime le bonheur, il y a, au bord d'un chemin boueux, la maison des Sablonnières, où mon ami Meaulnes est rentré avec Yvonne de Galais, qui est sa femme depuis midi.

Les fiançailles ont duré cinq mois. Elles ont été paisibles, aussi paisibles que la première entrevue avait été mouvementée. Meaulnes est venu très souvent aux Sablonnières, à bicyclette ou en voiture. Plus de deux fois par semaine, cousant ou lisant près de la grande fenêtre qui donne sur la lande et les sapins, Mlle de Galais a vu tout d'un coup sa haute silhouette rapide passer derrière le rideau. Car il vient toujours par l'allée détournée qu'il a prise autrefois. Mais c'est la seule allusion — tacite —

qu'il fasse au passé. Le bonheur semble avoir endormi son étrange tourment.

De petits événements ont fait date pendant ces cinq calmes mois. On m'a nommé instituteur au hameau de Saint-Benoist des Champs. Saint-Benoist n'est pas un village. Ce sont des fermes disséminées à travers la campagne, et la maison d'école est complétement isolée sur une côte au bord de la route. Je mène une vie bien solitaire ; mais en passant par les champs, il ne faut que trois quarts d'heure de marche pour gagner les Sablonnières...

Delouche est maintenant chez son oncle, qui est entrepreneur de maçonnerie au Vieux-Nançay. Ce sera bientôt lui le patron. Il vient souvent me voir. Meaulnes, sur la prière de Mlle de Galais, est maintenant très aimable avec lui.

Et ceci explique comment nous sommes là, tous deux, à rôder, vers quatre heures de l'après-midi, alors que les gens de la noce sont déjà tous repartis.

Le mariage s'est fait à midi, avec le plus de silence possible, dans l'ancienne chapelle des Sablonnières, qu'on n'a pas abattue et que les sapins cachent à moitié sur le versant de la côte prochaine. Après un déjeûner rapide, la mère de Meaulnes, M. Seurel et Millie, Florentin et les autres sont remontés en voiture. Il n'est resté que Jasmin et moi.

Nous errons à la lisière des bois qui sont derrière la maison des Sablonnières, au bord du grand terrain en friche — emplacement ancien du Domaine aujourd'hui abattu. Sans vouloir l'avouer et sans savoir pourquoi, nous sommes remplis d'inquiétude. En vain nous essayons

de distraire nos pensées et de tromper notre angoisse en nous montrant, au cours de notre promenade errante, les bauges des lièvres et les petits sillons de sable où les lapins ont gratté fraîchement... un collet tendu... la trace d'un braconnier... Mais sans cesse nous revenons à ce bord du taillis, où l'on découvre la maison silencieuse et fermée...

Au bas de la grande croisée qui donne sur les sapins, il y a un balcon de bois, envahi par les herbes folles que couche le vent. Une lueur comme d'un feu allumé se reflète sur les carreaux de la fenêtre. De temps à autre, une ombre passe. Tout autour, dans les champs environnants, dans le potager, dans la seule ferme qui reste des anciennes dépendances, silence et solitude. Les métayers sont partis au bourg pour fêter le bonheur de leurs maîtres.

De temps à autre, le vent chargé d'une buée qui est presque de la pluie nous mouille la figure et nous apporte la parole perdue d'un piano. Là-bas, dans la maison fermée, quelqu'un joue. Je m'arrête un instant pour écouter en silence. C'est d'abord comme une voix tremblante qui, de très loin, ose à peine chanter sa joie... C'est comme le rire d'une petite fille qui, dans sa chambre, a été chercher tous ses jouets et les répand devant son ami. Je pense aussi à la joie, craintive encore, d'une femme qui a été mettre une belle robe et qui vient la montrer et qui ne sait pas si elle plaira... Cet air que je ne connais pas, c'est aussi une prière, une supplication au bonheur de ne pas être trop cruel, un salut et comme un agenouillement devant le bonheur...

Je pense : « Ils sont heureux enfin. Enfin le bonheur s'est laissé conquérir. Il est là-bas près d'elle.... »

Et savoir cela, en être sûr, suffit au contentement parfait du brave enfant que je suis.

A ce moment, tout absorbé, le visage mouillé par le vent de la plaine comme par l'embrun de la mer, je sens qu'on me touche l'épaule :

— Ecoute ! dit Jasmin tout bas.

Je le regarde. Il me fait signe de ne pas bouger ; et lui-même, la tête inclinée, le sourcil froncé, il écoute...

CHAPITRE VIII

L'APPEL DE FRANTZ

— Hou-ou !

Cette fois, j'ai entendu. C'est un signal, un appel sur deux notes, haute et basse, que j'ai déjà entendu jadis... Ah ! je me souviens : c'est le cri du grand comédien, lorsqu'il hélait son jeune compagnon à la grille de l'école. C'est l'appel à quoi Frantz nous avait fait jurer de nous rendre, n'importe où et n'importe quand. Mais que demande-t-il ici, aujourd'hui, celui-là ?

— Cela vient de la grande sapinière à gauche, dis-je à mi-voix. C'est un braconnier, sans doute.

Jasmin secoue la tête :

— Tu sais bien que non.

Puis plus bas :

— Ils sont dans le pays, tous les deux, depuis ce matin. J'ai surpris Ganache, à onze heures, en train de guetter dans un champ auprès de la chapelle. Il a détalé en m'apercevant. Ils sont venus de loin, peut-être à bicyclette, car il était couvert de boue jusqu'au milieu du dos...

— Mais que cherchent-ils ?

— Je n'en sais rien. Mais à coup sûr, il faut que nous les chassions. Il ne faut pas les laisser rôder aux alentours. Ou bien toutes les folies vont recommencer...

Je suis de cet avis, sans l'avouer.

— Le mieux, dis-je, serait de les joindre, de voir ce qu'ils veulent et de leur faire entendre raison...

Lentement, silencieusement, nous nous glissons donc en nous baissant, à travers le taillis, jusqu'à la grande sapinière, d'où part à intervalles réguliers ce cri prolongé qui n'est pas en soi plus triste qu'autre chose, mais qui nous semble à tous les deux de sinistre augure.

Il est difficile, dans cette partie du bois de sapins, où le regard s'enfonce entre les troncs régulièrement plantés, de surprendre quelqu'un et de s'avancer sans être vu. Nous n'essayons même pas. Je me poste à l'angle de la sapinière. Jasmin va se placer à l'angle opposé, de façon à commander comme moi, de l'extérieur, deux des côtés du rectangle et à ne pas laisser fuir l'un des bohémiens sans le héler. Ces dispositions prises, je commence à jouer mon rôle d'éclaireur pacifique et j'appelle :

— Frantz !...

“ Frantz ! Ne craignez rien. C'est moi, Seurel ; je voudrais vous parler...

Un instant de silence. Je vais me décider à crier encore, lorsque, du cœur même de la sapinière, où mon regard n'atteint pas tout à fait, une voix commande :

— Restez où vous êtes : il va venir vous trouver.

Peu à peu, entre les grands sapins que l'éloignement fait paraître serrés, je distingue la silhouette du jeune homme qui s'approche. Il paraît couvert de boue et mal

vêtu ; des épingles de bicyclette serrent le bas de son pantalon ; une vieille casquette à ancre est plaquée sur ses cheveux trop longs; je vois maintenant sa figure amaigrie... Il semble avoir pleuré.

S'approchant de moi, résolument :

— Que voulez-vous ? demande-t-il d'un air très insolent.

— Et vous même, Frantz, que faites-vous ici ? Pourquoi venez-vous troubler ceux qui sont heureux ? Qu'avez-vous à demander ? Dites-le.

Ainsi interrogé directement, il rougit un peu, balbutie, répond seulement :

— Je suis malheureux, moi, je suis malheureux.

Puis, la tête dans le bras, appuyé à un tronc d'arbre, il se prend à sangloter amèrement. Nous avons fait quelques pas dans la sapinière. L'endroit est parfaitement silencieux. Pas même la voix du vent que les grands sapins de la lisière arrêtent. Entre les troncs réguliers se répète et s'éteint le bruit des sanglots étouffés du jeune homme. J'attends que cette crise s'apaise et je dis, en lui mettant la main sur l'épaule :

— Frantz, vous viendrez avec moi. Je vous mènerai auprès d'eux. Ils vous accueilleront comme un enfant perdu qu'on a retrouvé et tout sera fini.

Mais il ne voulait rien entendre. D'une voix assourdie par les larmes, malheureux, entêté, colère, il reprenait :

— Ainsi Meaulnes ne s'occupe plus de moi ? Pourquoi ne répond-il pas quand je l'appelle ? Pourquoi ne tient-il pas sa promesse ?

— Voyons, Frantz, répondis-je, le temps des fantasmagories et des enfantillages est passé. Ne troublez pas

avec des folies le bonheur de ceux que vous aimez — de votre sœur et d'Augustin Meaulnes.

— Mais lui seul peut me sauver, vous le savez bien. Lui seul est capable de retrouver la trace que je cherche. Voilà bientôt trois ans que Ganache et moi nous battons toute la France sans résultat. Je n'avais plus confiance qu'en votre ami. Et voici qu'il ne répond plus. Il a retrouvé son amour, lui. Pourquoi, maintenant, ne pense-t-il pas à moi. Il faut qu'il se mette en route. Yvonne le laissera bien partir... Elle ne m'a jamais rien refusé.

Il me montrait un visage où, dans la poussière et la boue, les larmes avaient tracé des sillons sales — un visage de vieux gamin épuisé et battu. Ses yeux étaient cernés de tâches de rousseur ; son menton, mal rasé ; ses cheveux trop longs traînaient sur son col sale. Les mains dans les poches, il grelottait. Ce n'était plus ce royal enfant en guenilles des années passées. De cœur, sans doute, il était plus enfant que jamais : impérieux, fantasque et tout de suite désespéré. Mais que cet enfantillage était pénible à supporter chez ce garçon déjà légèrement vieilli ! Naguère, il y avait en lui tant d'orgueilleuse jeunesse que toute folie au monde lui paraissait permise. A présent, on était d'abord tenté de le plaindre pour n'avoir pas réussi sa vie ; puis de lui reprocher ce rôle absurde de jeune héros romantique où je le voyais s'entêter... Et enfin je pensais malgré moi que notre beau Frantz aux belles amours avait dû se mettre à voler pour vivre, tout comme son compagnon Ganache... Tant d'orgueil avait abouti à cela.

— Si je vous promets, dis-je enfin, après avoir réfléchi, que dans quelques jours Meaulnes se mettra en campagne pour vous, rien que pour vous ?...

— Il réussira, n'est-ce pas ? Vous en êtes sûr ? me demanda-t-il en claquant des dents.

— Je le pense. Tout devient possible avec lui !

— Et comment le saurai-je ? Qui me le dira ?

— Vous reviendrez ici dans un an exactement, à cette même heure : vous trouverez la jeune fille que vous aimez.

Et, en disant ceci, je pensais non pas troubler les nouveaux époux, mais m'enquérir auprès de tante Moinel et faire diligence moi-même pour trouver la jeune fille.

Le bohémien me regardait dans les yeux avec une volonté de confiance vraiment admirable. Quinze ans, il avait encore et tout de même quinze ans ! — l'âge que nous avions à Sainte-Agathe, le soir du balayage des classes, quand nous fîmes tous les trois ce terrible serment enfantin.

Le désespoir le reprit lorsqu'il fut obligé de dire :

— Eh bien, nous allons partir.

Il regarda, certainement avec un grand serrement de cœur, tous ces bois d'alentour qu'il allait de nouveau quitter.

— Nous serons dans trois jours, dit-il, sur les routes d'Allemagne. Nous avons laissé nos voitures au loin. Et depuis trente heures, nous marchions sans arrêt. Nous pensions arriver à temps, pour emmener Meaulnes avant le mariage et chercher avec lui ma fiancée comme il a cherché les Sablonnières...

Puis, repris par sa terrible puérilité :

— Appelez votre Delouche, dit-il en s'en allant, parce que si je le rencontrais, ce serait affreux !

Peu à peu, entre les sapins, je vis disparaître sa sil-

houette grise. Je rappelai Jasmin et nous allâmes reprendre notre faction. Mais presque aussitôt, nous aperçûmes, là-bas, Augustin qui fermait les volets de la maison, et nous fûmes frappés par l'étrangeté de son allure.

CHAPITRE IX

LES GENS HEUREUX

J'ai su, plus tard, par le menu détail, tout ce qui s'était passé là-bas. Dans le salon des Sablonnières, Meaulnes et Mlle de Galais, dès le début le l'après-midi, sont restés complétement seuls. Tous les invités partis, le vieux M. de Galais a ouvert la porte, laissant une seconde le grand vent pénétrer dans la maison et gémir ; puis il s'est dirigé vers le Vieux-Nançay et ne reviendra qu'à l'heure du dîner pour mettre tout à clef et donner des ordres à la ferme. Aucun bruit du dehors n'arrive plus maintenant jusqu'aux jeunes gens. Il y a tout juste une branche de rosier sans feuilles qui cogne la vitre, du côté de la grande lande. Comme deux passagers dans un bateau à la dérive, ils sont, dans le grand vent d'hiver, deux amants enfermés avec le bonheur.

— Le feu menace de s'éteindre, dit Mlle de Galais, et elle voulut prendre une bûche dans le coffre. Mais Meaulnes se précipita et plaça lui-même le bois dans le feu.

Puis il prit la main tendue de la jeune femme et ils restèrent là, debout, l'un devant l'autre, étouffés comme par une grande nouvelle qui ne pouvait pas se dire.

Le vent roulait avec le bruit d'une rivière débordée.

De temps à autre une goutte d'eau, diagonalement, comme sur la portière d'un train, rayait la vitre.

Alors la jeune fille s'échappa. Elle ouvrit la porte du couloir et disparut avec un sourire mystérieux. Un instant dans la demi-obscurité, Augustin resta seul. Il songea sans doute : " Voici donc la maison tant cherchée, le couloir jadis plein de chuchotements et de passages étranges... " Le tic-tac d'une petite pendule faisait penser à la salle à manger de Sainte-Agathe...

C'est alors qu'il dut entendre, — et Mlle de Galais me dit plus tard, l'avoir entendu aussi — le premier cri de Frantz, tout près de la maison.

La jeune femme, alors, eut beau lui montrer toutes les choses merveilleuses dont elle était chargée : ses jouets de petite fille, toutes ses photographies d'enfants : elle en cantinière, elle et Frantz sur les genoux de leur mère, qui était si jolie... puis tout ce qui restait de ses sages petites robes de jadis : " jusqu'à celle-ci que je portais, voyez, vers le temps où vous alliez bientôt me connaître, où vous arriviez, je crois, au cours de Sainte-Agathe... " Meaulnes ne voyait plus rien et n'entendait plus rien.

Un instant pourtant il parut ressaisi par la pensée de son extraordinaire, inimaginable bonheur :

— Vous êtes là — dit-il sourdement, comme si le dire seulement donnait le vertige. — Vous passez auprès de la table et votre main s'y pose un instant...

Et encore :

— Ma mère lorsqu'elle était jeune femme, penchait ainsi légèrement son buste sur sa taille pour me parler... Et quand elle se mettait au piano...

Alors Mlle de Galais proposa de jouer avant que la

nuit vînt. Mais il faisait sombre dans ce coin du salon et l'on fut obligé d'allumer une bougie. L'abat-jour rose sur le visage de la jeune fille augmentait ce rouge dont elle était marquée aux pommettes et qui était le signe d'une grande anxiété.

La-bas, à la lisière du bois, je commençai d'entendre cette chanson tremblante que nous apportait le vent, coupée bientôt par le second cri des deux fous, qui s'étaient rapprochés de nous dans les sapins.

Longtemps Meaulnes écouta le piano en regardant silencieusement par une fenêtre. Plusieurs fois, il se tourna vers le doux visage plein de faiblesse et d'angoisse. Puis il s'approcha d'Yvonne et, très légèrement, mit sa main sur son épaule. Elle sentit doucement peser auprès de son cou cette caresse à laquelle il aurait fallu savoir répondre.

— Le jour tombe, dit-il enfin. Je vais fermer les volets. Mais ne cessez pas de jouer...

Que se passa-t-il alors dans ce cœur obscur et sauvage? Je me le suis souvent demandé et je ne l'ai su que lorsqu'il fut trop tard. Remords ignorés ? Regrets inexplicables ? Peur de voir s'évanouir bientôt entre ses mains ce bonheur inouï qu'il tenait si serré ? Et alors tentation terrible de jeter irrémédiablement à terre, tout de suite, cette merveille qu'il avait conquise ?...

Il sortit lentement, silencieusement, après avoir regardé la jeune femme une fois encore. Nous le vîmes, de la lisière du bois, fermer d'abord avec hésitation un volet ; puis regarder vaguement vers nous ; en fermer un autre, et soudain s'enfuir à toutes jambes dans notre direction. Il arriva près de nous avant que nous eussions pu songer

à nous dissimuler davantage. Il nous aperçut, comme il allait franchir une petite haie récemment plantée et qui formait la limite d'un pré. Il fit un écart. Je me rappelle son allure hagarde, son air de bête traquée. Il fit mine de revenir sur ses pas pour franchir la haie du côté du petit ruisseau.

Je l'appelai :

— Meaulnes !... Augustin !...

Mais il ne tournait pas même la tête. Alors, persuadé que cela seulement pourrait le retenir :

— Frantz est là, criai-je. Arrête !

Il s'arrêta enfin. Haletant et sans me laisser le temps de préparer ce que je pourrais dire :

— Il est là ! dit-il. Que réclame-t-il ?

— Il est malheureux, répondis-je. Il venait te demander de l'aide, pour retrouver ce qu'il a perdu.

— Ah ! fit-il baissant la tête. Je m'en doutais bien. J'avais beau essayer d'endormir cette pensée-là... Mais où est-il ? Raconte vite.

Je dis que Frantz venait de partir et que certainement on ne le rejoindrait plus maintenant. Ce fut pour Meaulnes une grande déception. Il hésita ; fit deux ou trois pas ; s'arrêta. Il paraissait au comble de l'indécision et du chagrin. Je lui racontai ce que j'avais promis en son nom au jeune homme. Je dis que je lui avais donné rendez-vous dans un an à la même place.

Augustin, si calme en général, était maintenant dans un état de nervosité et d'impatience extraordinaire :

— Ah ! Pourquoi avoir fait cela ! dit-il. Mais oui, sans doute, je puis le sauver. Mais il faut que ce soit tout de suite. Il faut que je le voie, que je lui parle, qu'il me

pardonne et que je répare tout... Autrement je ne peux plus me présenter, là-bas...

Et il se tourna vers la maison des Sablonnières.

— Ainsi, dis-je, pour une promesse enfantine que tu lui as faite, tu es en train de saccager ton bonheur.

— Ah ! si ce n'était que cette promesse, fit-il.

Et ainsi je connus qu'autre chose liait les deux jeunes hommes, mais sans pouvoir deviner quoi.

— En tous cas, dis-je, il n'est plus temps de courir. Ils sont maintenant en route pour l'Allemagne.

Il allait répondre lorsqu'une figure échevelée, déchirée, hagarde, se dressa entre nous. C'était Yvonne de Galais. Elle avait dû courir, car elle avait le visage baigné de sueur. Elle avait dû tomber et se blesser, car elle avait le front écorché au-dessus de l'œil droit et du sang figé dans les cheveux.

Il m'est arrivé, dans les quartiers pauvres de Paris, de voir soudain, descendu dans la rue, séparé par des agents intervenus dans la bataille, un ménage qu'on croyait heureux, uni, honnête. Le scandale a éclaté tout d'un coup, n'importe quand, au moment de se mettre à table, le dimanche avant de sortir, au moment de souhaiter la fête du petit garçon... — et maintenant tout est oublié, saccagé. L'homme et la femme, au milieu du tumulte, ne sont plus que deux démons pitoyables, et les enfants en larmes se jettent contre eux, les embrassent étroitement, les supplient de se taire et de ne plus se battre.

Mlle de Galais, quand elle arriva près de Meaulnes, me fit penser à un de ces enfants-là, à un de ces pauvres enfants affolés. Je crois que tous ses amis, tout un village, tout un monde l'eût regardée, qu'elle fût accourue tout de même,

qu'elle fût tombée de la même façon, échevelée, pleurante, salie.

Mais quand elle eût compris que Meaulnes était bien là, que cette fois du moins il ne l'abandonnerait pas, alors elle passa son bras sous le sien, puis elle ne put s'empêcher de rire au milieu de ses larmes comme une enfant. Ils ne dirent rien ni l'un ni l'autre. Mais, comme elle avait tiré son mouchoir, Meaulnes le lui prit doucement des mains. Avec précaution et application, il essuya le sang qui tachait la chevelure de la jeune fille.

— Il faut rentrer, maintenant, dit-il.

Et je les laissai retourner tous les deux, dans le beau grand vent du soir d'hiver qui leur fouettait le visage — lui, l'aidant de la main aux passages difficiles ; elle, souriant et se hâtant — vers leur demeure pour un instant abandonnée.

(à suivre) ALAIN-FOURNIER.

CHRONIQUE DE CAËRDAL

XXIII

SHAKSPEARE A PARIS

La représentation de Shakspeare en français est une pierre de touche, et le grand piège de l'art dramatique. Elle révèle l'or de l'interprétation ou le titre misérable de l'esprit qui l'anime. Sauf deux ou trois drames, *Othello*, *Macbeth*, peut être *Hamlet*, peut être *la Tempête*, je ne crois plus possible de donner Shakspeare tel quel, en respectant totalement le texte. Avant d'avoir vu *Coriolan* et *César*, le *Roi Lear* et *Roméo*, je ne pensais pas de la sorte. Au contraire, *Britannicus* n'a pas une ride.

J'ai toujours senti ce que les changements brusques, dans l'espace et dans le temps, ont d'imparfait et même de très pénible. Ils rompent l'intérêt. Ils substituent fatalement le spectacle au drame. Je n'ai pas aimé l'œuvre de Shakspeare à cause de ces changements, mais malgré ces changements. Ou le drame doit disparaître, ou la part du spectacle sera de plus en plus petite.

Pourtant, j'ai eu peut être l'illusion qu'on pût

passer outre, tant la fiction de la tragédie française blesse souvent l'esprit. Elle le force à n'oublier jamais que le drame est un jeu. Cet éternel corridor, à la fin ce ne sont plus des êtres vivants qui s'y rencontrent, mais des abstractions. Il règne là des courants d'air qui enrhument l'émotion, et qui refroidissent tout.

§

Les unités sont admirables, pourvu qu'elles soient dans le sujet. Ou, du moins, pourvu qu'on puisse n'y pas penser. Le drame alors se déroule comme les actions de la vie même, au point critique, à l'heure capitale. On est où l'on est, et le temps qu'on y est. Les unités sont de toutes les conventions la plus réelle.

Les unités de Corneille ne sont pas vraies : elles sont forcées : aussi, on les remarque : c'est pour quoi elles nous choquent. Nous sommes gênés de ce qui le gêne.

Il faut suivre Sophocles, si l'on peut. Mais à moins d'un sujet antique, on ne pourra guère. Chez les Anciens, tout est simple ; et cette simplicité du fait implique toutes les autres. C'est leur bonheur, et peut être leur vanité. La tragédie grecque est linéaire comme le Parthénon. Nous avons pris du volume. Le monde moderne est celui du volume. C'est l'âme qui le veut ainsi : la

vie intérieure, qui est la troisième dimension. Le temple grec est un visage : avant tout, la cathédrale est un vaisseau.

La vérité des règles est dans Molière : là, on s'y range sans presque s'en douter. On admire le même heureux miracle dans *Britannicus* et dans *Bérénice*. Ibsen est unique pour l'exemple qu'il donne des unités au théâtre moderne. Elles lui sont aussi naturelles qu'aux Grecs, et il n'y sacrifie rien.

§

Si la grande poésie pouvait s'enfermer dans le cadre des unités, ce serait le chef d'œuvre. Les unités seules procurent cette harmonie parfaite et la beauté des lignes qui font l'œuvre d'art achevée.

Je ne fais plus crédit de ma propre illusion à Shakspeare, depuis que j'ai vu *Roméo* et *Jules César*. Je ne dis pas qu' un drame est fait pour être vu ; mais enfin c'est le destin d'un drame qu'on puisse le voir. Les œuvres dramatiques vieillissent et meurent par la scène : ce qui est du spectacle en elles, est leur mortalité. Il est incroyable comme j'aime le drame et combien je hais le spectacle. Je voudrais savoir s'il y a eu d'autres poètes à sentir cette contrariété, et au même degré. Tous les spectacles du monde, je les donne pour trois lignes d'un divin dialogue, comme j'en sais. Le spectacle

peut plaire : il est divertissement ; parfois même volupté, mais toujours incomplète. (La musique a passé par là ; et depuis, on l'appelle sans cesse au secours.) Le spectacle n'émeut jamais : il n'est point de la passion : loin de là, fastueuse ou puérile, il est la borne où elle achoppe. Enfin, où sont au théâtre les grands spectacles de l'âme ? Dans le dialogue, uniquement : le drame n'est fait que pour ces moments suprêmes et les suprêmes aveux des héros : Hamlet avec sa mère ; Hamlet au cimetière ; la seconde conversation d'Othello avec Iago ; la dernière scène de Rodrigue et Chimène : *Si jamais je t'aimai...* le débat d'Antigone et de Créon ; la fin de *Rosmersholm*, agonie de trois consciences.

Jeux de lumière, pompes, cortèges, meubles, défroques de toute sorte et chinoises même, paysages, décors, que nous veulent tous ces prestiges, quand de grands cœurs nous parlent ? La plus accomplie des apparences, qui réclame le plus notre attention, est alors la plus grossière.

§

A la scène, rien ne me satisfait plus de Shakspeare que ces hauts moments du drame, pleine eau après la marée, où les caractères étant donnés, et les passions aux prises, ils s'affrontent enfin et s'expliquent. Partout ailleurs, on passe, on

se rencontre, on se tue même : on se ne s'explique pas. Les changements de scène conduisent, plus ou moins, à la pantomime.

Plus la scène est longue, dans Shakspeare, ou, si l'on préfère, plus l'acte dure, plus en un mot l'on est où l'on est, et plus le drame est admirable. On finit par détester ce qui l'interrompt. Les longueurs sont de l'action, comme on appelle cette part du drame, qui en est l'anecdote ou l'histoire. Tout ce qui n'est pas ce fond où je m'émeus, m'irrite et m'ennuie, au lieu de me distraire. Je ne veux pas être distrait. Je veux être possédé, et enseveli dans la beauté qui me possède. Bon pour les enfants qu'on les promène de distraction en distraction. Et il est vrai que la plupart des hommes sont des enfants mal doués : Au théâtre, ils cherchent toujours le cirque. Ils ne peuvent pas être fixés dans la profondeur de l'émotion. Qu'on les effraie, qu'on les fasse rire, qu'on les secoue : émus, ils ne veulent pas l'être. Après le dîner, ils ont peur pour leur digestion. Poètes et public, il faut convenir qu'ils ont un pauvre estomac. Mais quoi ? Bambins, ils n'ont été nourris que de petit lait, de pâtes et de bouillie : ils sont au biberon toute leur vie, et aux marionnettes : *trois petits tours et puis s'en vont.*

§

L'épreuve de la scène française est infaillible. C'est encore une vertu de la langue reine : car je traite de la scène où l'on parle le français. Peu importe si Shakspeare sans coupures fait bon effet en allemand.

La langue parlée mesure toutes les convenances de l'action. Rien n'est soustrait à cette lumière : allumée au dedans, elle éclaire le monde de l'événement, toute la mimique et toute l'anecdote des caractères. En français, l'expression juge les sentiments : tout ce qui est superflu, outré, sans vérité ou sans utilité à l'essence du drame, éclate, à l'insu du poète, avec une grossière indécence. Ici, il faut montrer ses titres au sublime. Ce qui passe pour profond en allemand est confus en français, et ce qui s'y donne pour le fin du fin n'est plus qu'un bavardage outrecuidant. Ce qui semble net et droit en anglais paraît en français un jeu de mains sans art, et moins un langage qu'un sec entretien de pîtres. Certaine verve qui se croit éloquente en italien est bouffonne en français. La langue parlée, sur la scène française, a une évidence sublime et cruelle.

Voilà ce qui rend le théâtre des romantiques si ridicule. Tout y est d'une absurde inconvenance. Ces héros sont leurs propres bouffons sans le

savoir. Ils sont bafoués par ce qu'ils disent. Il ne reste déjà plus une ligne du père Dumas, cet éléphant de l'emphase et de la niaiserie. Les bouffons de Victor Hugo sont, du moins, splendidement parés et curieusement sonores. Tous, d'ailleurs, pantins et poupées. De tel papegais au plumage éclatant, qui jacassent, nous n'en pouvons plus souffrir le grelot de marotte. Ils seraient vrais à demi, ou pourraient quelques fois le paraître, s'ils étaient traduits en espagnol ou en bavarois. Par un juste retour, les drames espagnols et les drames allemands n'ont point en français de vérité vivante : la langue française ne les trahit pas : elles les révèle à eux mêmes. En exprimant les caractères, elle les efface du même coup par le doute qu'elle en inspire, ou l'ironique mépris qu'elle nous invite à en faire. Le français révèle la vérité des caractères, comme les acides font passer du bleu au rouge la teinture de tournesol.

§

L'unité de lieu n'est pas si essentielle que les autres. Il suffit, dans le moindre temps possible, qu'on ne se déplace pas au cours d'un acte. En sorte que si le drame en cinq actes se passe en cinq endroits différents, l'unité ne soit pas rompue au cours d'une situation. Le lieu est la situation

de l'acte. Et par acte, j'entends un pas considérable de l'action. Le point, c'est de laisser toute sa plénitude à chaque moment capital de l'action. Un tel souci commande le choix des moments.

On est dans l'émotion : il faut qu'on y reste. L'artiste seul en a les moyens. Shakspeare lui même n'y réussit pas toujours. C'est, en son art, la règle unique de Dostoïevski : à quoi jamais il ne manque. Sortir de l'émotion, quand on y est, avant de l'avoir épuisée ou presque, voilà ce qui ruine l'intérêt de l'œuvre, et qui nuit à toute l'harmonie. Grand poète, celui qui renouvelle l'émotion à mesure qu'il l'épuise. Dans *Roméo*, à peine si l'on voit les deux amants ensemble : leur amour est perdu au milieu de Vérone et noyé dans le spectacle des factions. Mais, quand Vérone et les factions seraient très nécessaires au drame, il est clair que le drame est des deux amants, sur toute chose. Et même ne le fût il pas, il faut qu'il le soit : car il est seul tragique et seul émouvant sur la scène. Au théâtre, la foule n'est qu'un épisode. Ce qui prend le spectateur par la nuque l'arrache à lui même, ce qui le tire de la vie commune et médiocre, pour le plonger dans la passion héroïque, c'est le drame des individus ; et il n'y en a pas d'autre. Le héros est un individu. Par définition. Et sur le théâtre plus que partout : il le serait contre la volonté du poète, supposé que le poète pût penser autrement.

Moins le lieu change, plus le drame est fort et l'émotion présente.

Changer de lieu mène nécessairement à changer de temps. On s'espace en tous sens. On s'éparpille dans la durée, comme on se disperse dans l'étendue. La même facilité entraîne les mêmes faiblesses. Et l'harmonie est vaincue.

La force tragique d'Ibsen se voit d'abord aux unités qu'il respecte, et comme il y est à l'aise. Il ne se fait pas violence pour en user : il les plie à soi, il en est maître.

§

Nous n'avons pas un auteur tragique sans reproche. Mais notre théâtre nous a permis de concevoir la tragédie parfaite. Si elle est possible, c'est la forme française avec les grandes scènes de Shakspeare. Je voudrais dire mieux : l'entendement français, avec la musique intérieure de Shakspeare.

Quoi qu'en pensent nos Trissotins, si impertinents aujourd'hui, la tragédie de Racine est une analyse du sentiment, bien plus qu'une musique. Elle donne la vue et l'intelligence des émotions, plus que les émotions mêmes. Moins l'être que le signe.

Etant sans musique elle est sans profondeur. Seule, l'émotion est profonde. La grande passion

aspire à l'émotion, sans relâche ; l'émotion d'un sentiment en est la musique. Trissotin qui, pour mieux juger de la musique, n'en daigne pas savoir un seul mot, ignore ce que je veux dire, et le juge.

Qu'il s'y évertue. Il me lit. Et, c'en est fait, je ne perds plus mon temps à le lire. Passons.

Dans Hermione, Roxane, ou Mithridate, on ne trouve pas la profonde résonnance de la jalousie, qui rend le désespoir d'Othello si tragique. Il n'est pas un héros de Shakspeare, Hamlet, Prospero, Macbeth et dix autres, qui n'ait de ces cris ou de ces murmures, de ces rêveries passionnées, où il semble que dans un caractère résonne le destin de toute l'espèce. Il n'y a jamais un seul de ces traits dans Racine. L'univers est vraiment absent de son œuvre. Mais, dans Shakspeare, ce ne sont que des moments. Ils sont perdus dans le désordre du spectacle. Tout spectacle est naturellement épars. La loi de Racine est toute contraire : il tend à l'épure de géométrie sentimentale. Son ordre est merveilleux : mais on le touche ; il est admirable : mais il se fait admirer. Les héros de Shakspeare ne se possèdent pas, enfin : d'autant plus, Shakspeare les possède. Un héros qui se possède, je vois le poète et la peinture des passions, mais non pas les créatures passionnées. Gœthe et Stendhal n'en jugent pas autrement, il me semble. Je prends donc mon parti de penser là dessus comme eux.

§

L'art et l'ordonnance grecque sont l'ordonnance et l'art français depuis près de trois cents ans. Mais les émotions de l'âme moderne ne sont pas épuisées par la tragédie de Racine ni de Sophocles. Il s'en faut de tout.

Il y a une puissance, une émotion et même une tendresse dont ces beaux Athéniens ne se doutent seulement pas. Doux Racine, mais non pas tendre. La musique nous les a révélées : l'univers n'est jamais absent de la grande musique. Pour moi, j'ai toujours rêvé du poète qui les fera passer dans le drame.

Là aussi, il faut réconcilier l'antique et le moderne, la forme française et la musique. C'est la musique intérieure qui fait les moments incomparables de Shakspeare. Mais dix moments passionnés, dix regards sublimes ne font pas un drame.

§

Il semble odieux de couper dans le texte de Shakspeare. Mais il est bien plus odieux de le trahir. Certaine fidélité aveugle est la pire trahison. Garder à l'objet de son amour les raisons qu'on a de l'aimer, c'est lui rester très fidèle. Et l'infidélité consiste à l'en dépouiller.

Shakspeare est aujourd'hui de l'ordre suprême des grands tragiques faits pour être lus. Ceux là seuls comptent, sans doute ; et il faut toujours en finir par là. Cependant il est terrible, il est insupportable que la représentation ne donne pas tort contre Shakspeare à la clique des critiques et au public. Or, j'en conviens : trop souvent, à la scène, Shakspeare est diffus ; il est morcelé ; il est sans suite ; il ennuie. Où l'on voudrait demeurer, il abrège le séjour ; et il revient, il s'installe où l'on aurait souhaité de ne plus être. La loi de son spectacle le force à ne jamais se fixer. Il est long, où il nous importe moins ; où il nous importe plus, il est court. C'est que notre plaisir mesure la durée. Pour brève qu'elle soit, une scène qui ne nous intéresse pas, est toujours trop longue. Les actions de Shakspeare sont concentriques. Le monde entoure les héros et les passions du drame, comme les cercles décrits autour d'une pierre tombée dans la profondeur de l'eau. Mais si nombreux ils sont, qu'à la scène le centre s'efface. On ne distingue plus le point d'impact des passions, ou même les héros, que de loin en loin. Ils disparaissent dans l'immense ébranlement des circonstances qui les entourent, et des ondes qu'ils répandent.

Je ne voulais pas le croire, tout en le craignant. J'ai vu, et je ne doute plus. La représentation fidèle de *Roméo* est une trahison.

§

Les planches et ces animaux de comédiens portent en eux, vices et vertus, une réalité matérielle qu'on ne peut ni prévoir, ni méconnaître. Il faut compter avec la réalité, car ses vengeances sont cruelles.

La matière du théâtre s'impose à l'esprit de l'œuvre : elle y incarne les forces et les faiblesses de la réalité vivante. La scène n'est pas idéale seulement : quand le rideau se lève, ce sont des hommes et des femmes qui s'avancent, en chair et en os, si peu qu'ils le soient, d'ailleurs, à la ville. Il y a là toute une part qui échappe au poète tragique, et qui s'incorpore à son œuvre : elle va vivre sans lui, et contre lui peut être. Tantôt le drame en est augmenté ; tantôt il en est avili. Ce hasard est glorieux : il tente les poètes.

Ce que les moyens et la vie d'une époque impliquent ou supportent, voilà ce qui fait la matière du théâtre : ils renouvellent parfois le drame ; mais souvent il périt avec eux. Plus les œuvres prêtent au comédien et au spectacle, plus elles sont périssables. Le livre est la scène idéale, qui conserve les chefs d'œuvre.

Il y a du périssable dans Shakspeare, et beaucoup. L'épreuve de la scène le montre, même quand il s'agit d'œuvres immortelles. Le texte de

Shakspeare, qui voudrait y porter la main ? Mais le spectacle de Shakspeare, il faut qu'on y touche, si l'on veut que l'admiration y reste fidèle, et que le spectateur continue d'en garder l'émotion et le respect.

Point de musiques. Point de cortèges. La plus sobre décoration ; et moins pour voir où l'on est, que pour inviter que l'on y rêve. Que les fresques de Véronèse et les costumes de Sardanapale restent dans les musées. Et les paysages, plus encore, qu'on leur laisse la paix : qu'ils demeurent honnêtement où ils sont, dans la nature.

Je ne demande qu'une toile de fond, quelques plans de pierre, d'eaux ou d'arbres, pour permettre à la pensée de quitter la vie ordinaire, sans que le sol lui manque. De la lumière ou de l'ombre, plus ou moins, pour envelopper la tragédie dans la trame du temps. Un cadre enfin. Et rien de plus.

C'est à la poésie d'habiller le texte. C'est aux passions profondes d'effacer le misérable jeu de la mode et des apparences. C'est au puissant amour, et non au seul geste des corps ; c'est à la musique des idées, et non à un orchestre, quel qu'il soit, d'ouvrir à l'émotion du spectateur les merveilleuses avenues d'un monde racheté de la vie par la beauté.

Il n'est point d'autre liberté que celle de la vie supérieure, que la beauté révèle ; et même, il n'est pas d'autre réalité.

André Suarès.

NOTES

LA LITTÉRATURE

LE GÉNIE DE FLAUBERT, par *Jules de Gaultier* (Mercure de France, 3 fr. 50).

On sait ce que M. Jules de Gaultier a nommé le Bovarysme; c'est la faculté qu'a l'homme de se voir différent de ce qu'il est; il en fait le principe de presque toutes nos actions, le dynamisme de notre vie morale. L'exemple-type de cette erreur vitale, il l'a trouvé dans le cas de Mme Bovary et, poussant plus loin sa recherche, dans l'œuvre réaliste et romantique de Flaubert, il s'est aperçu que ce grand artiste avait, en toute occasion, consciemment ou inconsciemment, peu importe, obéi à la même loi. Bouvard et Pécuchet, Frédéric Moreau, Homais, Saint-Antoine et même Salammbô, autant de cas particuliers, réductibles à ce seul cas. Ainsi l'objectivisme de Flaubert et son détachement d'artiste cacheraient une philosophie, qui, sans consentir à se formuler, l'art n'ayant cure de formules abstraites, serait partout présente, partout latente, grande voix secrète et irrésistible, qui, plus que la beauté des mots, ferait la force de l'œuvre, son unité, sa génialité. Il ne nous déplaît pas de trouver ici les raisons, pour lesquelles Flaubert, comme Baudelaire, nous semble dominer de si haut son époque. " Quelle force intime, écrit M. Jules de Gaultier, détermina ce pur amoureux de la forme à composer des livres tels que *Madame Bovary*, l'*Education Sentimentale* et *Bouvard et Pécuchet*, tout pleins, tout débordants de vérité humaine ? Nulle autre que la passion

même de son métier, le besoin d'écrire, le prurit du style. Mais cette passion est combinée chez lui avec le don de vision des réalités ambiantes, don auquel il ne peut se soustraire et qu'il utilise à alimenter ses besoins littéraires. Or, il n'est pas, comme Gautier, un homme pour qui le monde visible seul existe ; il est un homme pour qui le monde visible, et aussi le monde moral et psychologique existent. " Il possédait, dit Maupassant, la faculté de pénétrer dans la pensée des autres. " Et cette pensée des autres agit sur sa sensibilité d'écrivain à la façon dont les objets visibles agissent sur la rétine d'un peintre. Ainsi, physiques ou morales, les images " se dressent devant son esprit halluciné, implacables comme des fantômes, tenaces comme des mendiantes, jusqu'à ce qu'elles soient chassées par le style, jusqu'à ce qu'elles s'évanouissent, masquées par la justesse du mot, confondues dans l'identité de l'expression, absorbées tout entières dans la substance du terme et de la phrase. " Il ne s'agit donc pas ici d'un labeur volontaire, entêté, héroïque, mais proprement d'une fatalité à laquelle on n'échappe pas. — Qui pouvait en douter ? ce n'est n'est pas à froid qu'un Flaubert choisit ses sujets et ses personnages ; il ne connaît pas le jeu gratuit. Il ne sait pas ce que c'est que d'avoir l'esprit libre ; il pense et juge malgré lui ; et cependant il croit être un jongleur, un tourneur de mots, un virtuose !... — Allons plus loin. Le type du bovarysme, c'est moins encore Emma Bovary que Flaubert lui-même, hypnotisé sur l'art et la beauté, et pourtant " collé à la terre, comme par des semelles de plomb ". Son rêve insatisfait — ou satisfait à peine et à quel prix ! — il le transporte sur tous ses personnages, non comme une philosophie ou simplement une méthode, mais comme l'image même des puissances obscures qui bataillent au fond de lui. Créateur, il crée à sa ressemblance, et se mire en ses créatures. Ce n'est pas la vie, mais sa vie qui leur prête quelque unité. A dire vrai, il les tient dans sa dépendance ; il ne sait pas les laisser vivre comme font un Balzac, un Stendhal, un

Dostoïevsky. Aussi est-il moins né romancier que poète et s'il eut " la faculté de pénétrer dans la pensée des autres ", je crois qu'il n'éprouvait de joie, qu'à y retrouver sa propre pensée ou la justification de celle-ci. On pourra objecter que tous ses personnages font faillite ; s'il s'en sauve, lui, c'est par l'art. Chez lui, " l'erreur sur soi " est salutaire, elle est même tout son salut.

H. G.

***

LA BATAILLE A SCUTARI D'ALBANIE, par *Jérôme et Jean Tharaud* (Emile-Paul).

Quelque part, dans sa *Vie de Tolstoï*, M. Romain Rolland cite la première des admirables *Scènes du Siège de Sébastopol* comme l'un des chefs-d'œuvre du grand reportage de guerre. Depuis le génial Russe, d'autres écrivains, Kipling notamment, et les frères Tharaud eux-mêmes, dans *Dingley l'illustre écrivain* (rappelez-vous la chevauchée dans le Veld, à la suite des hussards de Garland), nous ont donné des modèles achevés de cette esthétique du correspondant de guerre, qui consiste essentiellement dans la notation simple, précise, brusque, sans littérature, de faits minuscules, inattendus, insoupçonnables, qui ne peuvent être imaginés et qui demandent un témoin aux sens aiguisés et au subtil esprit critique, — ce délicat esprit de choix et d'omission, ce tact infaillible et affiné dont parle, dans *Intentions*, Oscar Wilde. Ouvrant la *Bataille à Scutari d'Albanie* (un beau titre), j'imaginais conçu et réalisé suivant cette technique ce dernier livre des Tharaud consacré à une relation des événements de la guerre des Balkans, d'abord dans le Monténégro, puis au mont Athos. Et, sans doute, l'est-il en de nombreux passages : " Et plus forte que la rumeur des torrents et que la lumière brillante, une odeur plane, éteint tout : l'odeur des immondices partout au hasard répandues, car le Turc ignore la feuillée : " " Tara-

bosch !... A la lorgnette, je ne distingue rien sur un grand champ de neige que des zigzags noirs, comme un dessin sur du papier... Autour de moi, quelques canons sont enterrés sous des abris de terre et de feuillage; un peu en avant, à deux cents mètres, des cadavres d'animaux marquent la frontière de la zône qu'on ne peut dépasser sans mourir. A la moindre chose qui bouge le long déchirement d'un schrapnell... J'erre indéfiniment sous l'averse allant de batterie en batterie, sous les huttes de feuillage où s'abritent les canonniers et d'où s'exhale une terrible odeur de cuir et de laine mouillée, de poudre, de fromage et d'oignons. Je me sèche un moment près d'un feu pour repartir ensuite vers un autre refuge." "Sur le quai, toute la colonne fait halte au pied du grand escalier. Alignés au bord de la route comme une longue file de miséreux devant un asile de nuit, ils se reposent... Leur premier geste à tous est de chercher dans la doublure de leurs poches quelques débris de ce tabac qu'ils râpaient l'autre jour..." Je pourrais multiplier les citations. Imaginez un livre tout entier tissé de notations analogues à celles qu'on vient de lire, et vous aurez une idée de l'œuvre que j'escomptais.

Mais, à côté du reporter, il y a chez les Tharaud, le poète, le penseur, l'historien et l'écrivain. A chaque page, les faits servent de point de départ aux émotions du poète, aux nobles méditations de philosophie naturelle et de philosophie historique. Un soir, on apprend que le plus jeune des treize prêtres catholiques de la Primatie de Serbie vient de tomber frappé d'une balle. Un Franciscain prononce avec un soupir : "Le pauvre ! mais il fallait cela. L'autre jour, *Ils* ont eu un de leurs popes blessé. Il fallait bien que nous ayons un mort..." "Que de sens, que de passion dans ce mot ! s'écrient les Tharaud. Qu'il exprime de rivalité, de concurrence, de haine sourde entre frères chrétiens ennemis ! *Ils* ce sont les Orthodoxes, — les Orthodoxes qui vont rendre le Balkan à la chrétienté et rejeter l'Infidèle à l'Asie. Dans cette guerre de délivrance, les Catho-

liques ne jouent qu'un rôle effacé, misérable : ils sont si peu nombreux ! Et que deviendront-ils lorsque les Orthodoxes feront partout la loi ? N'auront-ils pas souvent à regretter les Turcs ? Les nations hérétiques montreront-elles à leur égard la large tolérance dont ils bénéficiaient sous la domination du Sultan ? Tout l'Orient catholique assiste avec angoisse à la débâcle turque. Cet effroi de l'avenir, cette horreur de l'Orthodoxie, cette immense inquiétude, c'est tout cela que révélait confusément la réflexion courageuse et naïve du Frate Sicilien. " Un autre jour, au crépuscule, le muezzin de Dulcigno dit la prière du soir. Et les Tharaud écrivent cette page où vibre un écho de leur *Fête Arabe*, de cette sympathie pour l'Orient et l'Islam qu'ils partagent avec Loti : " Qu'elle est émouvante à cette heure cette mince prière qui sort de la barbe argentée (du muezzin) et se mêle à tous ces bruits de la nature ! Dans ce jour qui finit, elle exprime si bien la plainte de l'Islam, hautaine et résignée ! Elle dit : " Je suis le repos, le rêve, la contemplation, l'humilité, la sagesse ; je suis les grandes étendues, les roses de la Perse, les jardins dans les sables, les cyprès dans les cours : je suis la vie dans la mort. Inventez, pour me détruire, des machines meurtrières ! Vaincu sur votre petit coin du monde, je refleuris ailleurs, dans la Chine innombrable, les Indes embrasées et dans la sombre Afrique. Vos religions à vous ne s'épanouissent que dans les brumes. Mon domaine à moi est celui du soleil, et vous ne détruirez ni l'eau, ni les palmiers, ni la fleur du rosier, ni l'ombre du cyprès... " On voit comment la pure observation des faits s'épanouit chez les Tharaud en émotions lyriques et en pensées graves. Perspicaces aussi : car, écoutant à la veille de leur départ du mont Athos, un jeune moine grec, dans une auberge, ils ne laissent pas de prévoir cette mésentente des alliés Balkaniques qui est la triste vérité d'aujourd'hui... Quant au style, on a remarqué avec raison que les Tharaud sont très sobres d'épithètes et qu'ils se contentent le plus souvent de nommer les objets ; très sobres de mots

également, mais sachant par la place qu'ils leur assignent et le judicieux emploi qu'ils en font, leur donner leur maximum de valeur, de signification, de nuance.

En terminant, je ne puis me tenir de citer cette admirable page où se trouvent condensées presque toutes les qualités éparses dans le livre. Le Mont Athos vient d'être délivré par les Grecs de la tutelle ottomane :

" ... A toutes les églises, à toutes les chapelles, les cloches sonnaient, des cloches argentines, grêles et d'un son trop aigu qui, dans ce jour finissant, faisaient songer à un troupeau qui rentre. Mais dans la cloche en fête, dans le plus gai carillon, dans le troupeau qui rentre, il y a toujours un accent de tristesse, qu'à cette heure, sur cette montagne, j'étais bien seul à sentir. Mélancolie de la victoire ! Ces grêles tintements, qui allaient se mêler au bruit sourd de la vague, sonnaient l'enterrement du passé, de quelque chose qui valait ce qu'il valait, mais qui enfin avait duré des siècles et qui était en ce moment malheureux. Pauvre Kaïmakam ! [1] Que cela t'a mal réussi de vouloir devenir un homme d'Occident ! Ta race est faite pour le rêve, pour l'action rapide et violente, pour le loisir et la paresse, pour toutes ces choses divines que, nous autres, gens d'Europe, nous célébrons encore dans la prose et dans les vers sans jamais bien les comprendre. Va, renonce à nous pour toujours ; tu es fait pour d'autres âges et pour d'autres climats. Là-bas, dans les jardins d'Asie, va continuer ta vie indolente et facile. Et cela encore durera autant que cela pourra. Puis un jour, de nouveau, on interrompra ton rêve, on viendra troubler ta paresse, nous te rejetterons plus loin, et cette fois je ne sais plus où... "

Nul doute que, ce jour, les Tharaud ne le souhaitent lointain !

C. V.

[1] C'est le sous-préfet ottoman, emmené prisonnier par les Grecs.

LA POÉSIE

HEURES ET RÊVES par *Gérard Mallet.*

Ce volume reflète bien les préoccupations et les goûts des jeunes gens qui entre 1895 et 1905 n'avaient pas subi l'influence du Symbolisme. La manière rude et tendue de Leconte de Lisle n'y est plus sensible. La concision de Hérédia n'y est rappelée que par quelques sonnets. C'est le prestige d'Henri de Régnier qui triomphe ici, non pas celui de ses premières œuvres, mais celui des *Jeux rustiques et divins* et des *Médailles d'Argile.* Nos néo-classiques ne peuvent se rendre compte aujourd'hui de quel enthousiasme nous soulevait la poésie, ivre de miel et de vin, de ce nouveau Ronsard. On ne songeait point alors à Malherbe...

La plus grande part des poèmes de M. Gérard Mallet est historique: Egypte, Grèce, Rome; mais l'on y sent moins ce goût du bibelot, commun aujourd'hui, qu'une ferme connaissance de l'histoire humaine. D'autres pièces sont familières et élégiaques, d'une distinction un peu froide mais pourtant aisée:

De l'argent tiède filtre aux saules retombants.
Les femmes, dans les parcs, respirent sur les bancs,
En tressaillant un peu, les senteurs revenues.
Sous le linon léger leurs poitrines sont nues,
Et la molle lueur rend tout profil plus fin.
C'est un chuchotement, un mystère sans fin.
Un vent plein de soupirs erre de porte en porte,
Et le pas à regret se détourne et vous porte
Vers l'ombre moins épaisse et vers la rue où luit
Jupiter, épervier splendide de la nuit.

J. S.

LE ROMAN

CHARLES BLANCHARD, par *Charles-Louis Philippe*, avec une préface de *Léon-Paul Fargue* (Nouvelle Revue Française, 3 fr. 50).

Un des poèmes du cycle épique que projetait Lamartine devait s'appeler *les Ouvriers*, et il voulait y mettre, écrit-il à un ami, " le pathétique élémentaire par le pain et le sel. " Probablement c'est le canevas en prose de ce poème qu'il a publié dans le *Tailleur de pierres de Saint-Point*. Les fragments ici réunis, que Charles-Louis Philippe laissait sur chantier pour le *Charles Blanchard* qu'il rêvait, me font penser à ces *Ouvriers*, à ce pain et à ce sel du pathétique élémentaire. *Charles Blanchard* allait être l'histoire d'un sabotier qui aurait eu une dizaine d'années en 1849, le père même de Philippe. Et, de très haut, le roman du sabotier eût ressemblé, dans son idée poétique et son essence musicale, au poème du tailleur de pierre. Il y a dans le roman de Lamartine une admirable page, sentie et écrite, comme l'*Isolement*, de la colline où montent les bruits tranquillisés du soir, une page sur tous les sons, toute l'harmonie en poudre et en pluie que rendent les pierres quand le marteau du travailleur les frappe. Lisez maintenant dans *Charles Blanchard* le fragment sur la *Maison du Sabotier*. " Le résultat d'un effort bien dirigé, le couronnement de mille soins délicats, la récompense accordée à une consciences crupuleuse étaient que deux sabots parfaits, faisant la paire, entre ses mains venaient d'être achevés. Il les examinait sur leurs deux faces, il les cognait l'un contre l'autre, ils rendaient un son clair et plein, comparable au son que rend une belle pièce d'argent... Les sabots ont une première odeur qui est celle de leur bois. La boutique avait cette odeur amère et vivace encore du bois fraîchement coupé que lui donnaient

les sabots nouvellement fabriqués, mais elle avait aussi cette odeur plus sage et comme résignée des sabots bien secs qui vous fait penser que les arbres après leur mort gardent ce que l'on pourrait appeler une odeur de sainteté. " Et toute une page encore sur les odeurs de sabots neufs, qui se confondent avec cette vérité dont la boutique était pleine, cette vérité qu' " on y pratiquait un métier parce qu'il faut pratiquer un métier. Il s'agissait ici d'un cas particulier : celui du métier de sabotier, mais il sortait de la boutique un enseignement plus large... "

J'ai indiqué ce rapprochement, d'abord parce qu'un artiste comme Charles-Louis Philippe mérite qu'à l'occasion de son nom soit évoqué celui des plus grands, puis parce qu'il est un poète plus qu'un romancier, et enfin parce que dans *Charles Blanchard* il voulait réaliser ce poème élémentaire et pathétique du travailleur et du Travail, qui manque encore à notre littérature, et par lequel la génération qui l'eût écrit eût vraiment présenté à la génération suivante ce pain et ce sel dont parle Lamartine. Sur cette réussite suprême de l'épopée " humaine ", il semble qu'ait pesé la même fatalité poétique que sur le sujet éminent de notre épopée nationale, Jeanne d'Arc. Sans doute Philippe avait eu, après avoir écrit ces fragments, une conscience plus claire de la grandeur de sa matière et du développement que pouvaient prendre encore ses forces d'écrivain. Il laissait reposer ces fragments, les réservant à des années de maturité plus avancée, à cette gloire qui lui était promise, et dont il escomptait tous les bénéfices, y compris ceux de *Croquignole*. Alors il eût ouvert à nouveau, comme le Berger de la fable, le coffre où il eût fait reconnaître les éléments de son meilleur trésor.

Cette histoire du père de Philippe s'arrête à l'enfance de Charles Blanchard, aux années où il fait l'apprentissage de la misère, et où il passe de la misère à la joie de l'apprentissage. Comme l'indique Léon-Paul Fargue dans sa pénétrante préface, ces fragments d'une histoire inachevée ne pouvaient s'incorporer

ensemble à la même œuvre ; ce sont les amorces de voies divergentes, également possibles, entre lesquelles Philippe eût choisi. Néanmoins il subsiste de *Charles Blanchard*, de ses divers et contradictoires états, une image générique dont Fargue donne une vision vivante. Il voulait faire " une chose pauvre, une chose de plus en plus pauvre, le Livre du Pauvre. Il me disait le tourment qui l'habitait de faire quelque chose d'horriblement aride et désertique... Philippe veut qu'on y touche le fond de la Misère... "

C'est bien ici le procédé inverse de Lamartine dans le *Tailleur de pierres*, et, plus généralement, de tout le romantisme. Le châtelain de Saint-Point voit son tailleur de pierres de la colline aérienne et fine où lui se promène et rêve ; avec son marteau musical, avec cette misère de sa vie qui s'apaise à la fois dans le récit qu'il en fait, dans la piété religieuse dont elle est encadrée, allégée, ainsi que d'ailes, et dans l'attentive compassion du poète qui l'écoute, qui le transcrit, qui l'idéalise, le tailleur de pierres, la pauvreté et la douleur font partie intégrante d'un grand paysage poétique, et c'est au poète assis sur sa colline qu'il pourrait dire, lui aussi :

Dans vos cieux, au delà de la sphère des nues
Au fond de cet abîme immobile et dormant,
Peut-être faites-vous des choses inconnues
Où la douleur de l'homme entre comme élément.

Bossuet a discouru sur l'*Eminente dignité des pauvres dans l'église*. Le romantisme à chanté du même fonds oratoire, du même creux de poitrine, l'éminente dignité des *Misérables* dans la société, dans la poésie. Et pendant que Bossuet, maître des cérémonies de la Providence, assignait au Pauvre sa place décorative dans l'harmonieux édifice de l'église, la Bruyère écrivait les dix lignes où il parle du paysan, du pauvre, avec la plus volontaire et la plus terrible pauvreté. C'est aussi en plein débordement du romantisme sur l'Europe littéraire, que Gogol

écrit ce *Manteau*, d'où tout le roman russe est sorti, et qui est bien à Lamartine, à Hugo, à George Sand, ce que les dix lignes de la Bruyère sont au sermon de Bossuet.

Le procédé de *Charles Blanchard* est inverse du procédé romantique, mais il en diffère moins en tant qu'inverse, qu'il ne lui ressemble en tant que procédé. L'accent est sur la communauté du genre plus que sur la différence spécifique. Philippe veut faire une chose pauvre, la chose pauvre, le livre du Pauvre, parler du pauvre pauvrement. Et il est bien naturel, il est nécessaire que le livre d'un tel écrivain soit le contraire d'un pauvre livre, il en est le contraire trop évidemment, trop richement, j'allais dire trop insolemment. Il est anti-romantique trop romantiquement. (Et aujourd'hui l'est-on jamais autrement ?) Je prends ici Philippe tel qu'il est, je ne lui reproche rien, je ne lui fais pas surtout ce reproche absurde d'être trop artiste. Seulement voici : j'ai nommé le *Manteau*. Souvenez-vous du *Manteau*, et aussi d'*Un Cœur Simple* (où Flaubert a certainement pensé au *Manteau*) ce sont aussi des œuvres d'art puissantes et parfaites. Eh bien, faites lire le *Manteau* à un vieux, humble, petit employé, qui ne connaisse que le *Petit Journal* ; faites lire *Un Cœur Simple* à une vieille servante sacrifiée, à un demi-siècle de servitude, qui n'ait jamais cherché la lettre imprimée en dehors de son paroissien. Plus ou moins lucidement, l'un et l'autre éprouveront devant l'œuvre qui les transpose à la vie de l'art le sentiment d'une révélation, de la révélation d'eux-mêmes à eux-mêmes, l'obscure idée qu'ils existent pour quelqu'un, qu'ils possèdent dans un monde supérieur un *double* analogue à eux-mêmes, spiritualisé ; ainsi le jeune animal qui se voit pour la première fois dans un miroir, l'enfant qui s'aperçoit pris dans une foule cinematographie, ainsi tous les échelons élémentaires de la vie esthétique. Supposez maintenant que *Charles Blanchard* ait été achevé, que le père de Charles-Louis Philippe, le vieux sabotier de Cérilly, ait vécu assez pour le lire. Qu'aurait il pu reconnaître de lui ? Rien. Pas même chez lui l'attendrissement

du bon Pétrarque, qui ne savait pas le grec, devant un texte d'Homère. Peut-être le sentiment obscur, d'ailleurs très "philippien" d'une vaste mystification autour de lui, et de ceci, que la littérature n'est pas faite pour les pauvres, que l'histoire d'un sabotier n'est pas plus faite pour un sabotier que les sabots ne sont faits pour ceux qui ne les peuvent payer. Ou tout au plus quelque chose d'analogue à ce qu'éprouve Charles Blanchard devant le salon de madame Léon Bonnet, aperçu par la fenêtre : "Il en avait reçu un coup. Il avait été vraiment frappé à la face par des rideaux de soie, par des tapis, par des sophas, par des vases à fleurs, par des lampes à colonnes de cuivre qui semblaient être au nombre d'au moins cinquante. Quand il voulait se vanter il disait : j'ai vu le salon de madame Bonnet." Fargue nous apprend que le père de Philippe ne voulait pas que son fils fît un livre sur lui. Peut-être pressentait-il qu'il serait dépaysé dans cette richesse verbale, dans cette luxuriance symbolique. En tout cas *Charles Blanchard* lui fût demeuré fermé. Et pourtant *Charles Blanchard* achevé n'eût peut-être pas été inférieur à *Un Cœur Simple* et au *Manteau* ; — Flaubert et Gogol n'avaient pas mis à leur sujet le quart de l'amour et de la piété qu'employait Philippe ; — ils n'étaient point placés comme lui par leur naissance et leur instinct au cœur de la pauvreté. Pourquoi et de quoi ce livre du Pauvre nous paraît-il si riche ?

Madame de Maintenon, dans une *Instruction* aux demoiselles de Saint-Cyr, leur prescrit, en termes très délicats, une parfaite simplicité. Puis, dans une *Instruction* suivante, elles les gronde d'exagérer, avec un dessein plutôt ironique, cette simplicité, d'en mettre partout, de dire : Je vais jouer avec simplicité. — Je vais manger ces croquettes avec simplicité. — Cette dame paraît très piquée que ses élèves traitent ses instructions à peu près comme son premier époux avait traité Virgile. Mais étaient-elles si coupables ? Il est trop facile d'être simple, il est trop difficile de le devenir. Ceux qui sont devenus simples, l'Eglise les a canonisés comme des miraculés de la grâce. Et

quand un artiste, qu'il s'appelle Titien, Racine ou Flaubert, a réalisé la simplicité, l'humanité a vu dans cette simplicité l'effort suprême de l'art et le miracle du génie. Dans *Charles Blanchard*, la simplicité est répandue comme elle l'était dans la classe de Saint-Cyr à laquelle la patronne adressait ses remontrances. Il semble que Philippe éteigne autour de Charles Blanchard tous les feux extérieurs, tout ce qui projette une destinée, tout ce qui fait une vie, tout ce qui noue des points d'attache avec le monde, avec l'amour, qu'il éteigne tous ces feux pour les rallumer un à un dans l'intérieur, pour éclairer seulement le néant, la faim et le froid de cette petite âme, qu'il nous émerveille, qu'il veuille nous émerveiller, avec une coquetterie d'artiste consommé, de toutes ces valeurs négatives, de toutes ces absences dont la somme constitue le trésor de la Pauvreté. Il y a là une invention analogue à celle qu'avait réalisée Charles Blanchard lui-même : " Il mettait à part de sa tranche de pain un tout petit morceau. Il se disait : Voilà, ce sera ma pitance, ce sera ce que je mangerai avec mon pain. Il donnait à pleines dents dans la tranche et prenait de sa pitance une miette qu'il ajoutait à sa bouchée de pain. Tantôt il s'imaginait que c'était du saucisson, tantôt une moitié de poire, tantôt de la confiture. " Mais chez l'auteur de *Croquignole*, c'est l'artifice poétique inverse, c'est-à-dire pareil : ce sont tous ces trésors délicats, c'est cette pitance qu'il transforme en pain de pauvre. Et la poésie est la même, car l'essentiel est dans la transformation, dans le mouvement d'imagination enfantine et géniale qui convertit soit la pauvreté en richesse, soit la richesse en pauvreté.

Richesse, richesse débordante, indéfinie, c'est bien l'impression que laisse ce livre du Pauvre. Il est fait de quatre épisodes, le Froid, le Pain, les Chevaux de Bois, la Maison du Sabotier. Et l'on a la sensation que sans s'épuiser, sans épuiser son sujet, Philippe aurait pu étendre ces quatre épisodes en quatre livres pareils à celui-ci. Cette richesse est différente de la richesse

descriptive qu'on trouve chez Balzac, de la richesse épisodique et pittoresque qui frappe chez Dickens, elle en est même le contraire ; elle consiste dans une accumulation intérieure, un foisonnement de significations, un dégagement indéfini d'expression et de vie. Mieux que de tout autre artiste elle est proche de Claudel et de Jammes. Seulement il manque à cette richesse ce qui manque aussi à celles de la description chez Balzac, de l'épisode et du tic chez Dickens : une raison de s'arrêter, une raison d'avoir pour limite cette ligne et non telle autre en deçà ou en delà. C'est la rançon de son abondance. Evidemment il serait injuste de reprocher à Philippe ce qui fait que son art n'est pas celui de Tourguenieff et de Flaubert. Mais enfin, de tout cela, son roman devient davantage une poésie et moins un roman.

Certainement l'auteur de *Bubu*, de *Marie Donadieu* et de *Croquignole* aurait, dans l'état définitif de *Charles Blanchard*, discipliné cette matière diffuse, condensé cette abondance poétique, donné à son roman, autant que cela lui était possible, figure, vie et puissance de roman. L'intérêt de *Charles Blanchard* est précisément de nous montrer à l'état le plus lyrique et le plus spontané la sensibilité de Philippe, de nous la révéler dans son mouvement, dans son passage à un état : « Jamais, dit Fargue, Philippe n'a eu besoin de *tout dire*, de tout sortir, et, pour me servir d'une expression militaire, d'installer comme dans *Charles Blanchard*. Il y a faim, plus que jamais, de sincérité totale et d'exactitude absolue. » C'est vrai. Mais si tout dire est un besoin d'auteur, choisir est une nécessité de lecteur. Et comme le lecteur ne sait pas choisir, comme le lecteur en principe ne sait rien, c'est à l'auteur de choisir pour lui. Concilier avec cette sincérité totale ce choix nécessaire, était, pour *Charles Blanchard*, plus difficile que pour les autres œuvres de Philippe. C'est une des raisons pour lesquelles il avait remis à un autre temps l'exécution définitive. Mais tel que nous l'avons *Charles Blanchard* n'en occupe pas moins dans son œuvre une place qui est peut-être la première. A. T.

***

DANS LES RUES, par *J. H. Rosny aîné* (Fasquelle, 3 fr. 50). — SÉPULCRES BLANCHIS, par *J. H. Rosny jeune* (Calmann Lévy, 3 fr. 50).

Enfin, M. J. H. Rosny aîné conquiert la place que depuis longtemps il mérite. Tandis que s'usent et s'écroulent tant de réputations usurpées, la sienne grandit chaque jour. On consent à s'apercevoir de la force de caractère qu'il lui fallut pour sauvegarder ses idées, sa conscience et ses meilleurs dons, parmi les risques graves d'une surproduction constante. Peut-être les nécessités du journalisme lui ont-elles fait perdre le souci d'une condensation dont on put le croire capable et dont *Daniel Valgraive* demeure le témoin ? Mais c'est là tout. Condamné à écrire vite, il a dû apprendre à écrire large et quant à moi, je ne regrette pas les minuties de style et d'observation de sa première manière, ni cette contraction volontaire qui lui faisait une langue trop rocailleuse et quelquefois même barbare. J'ai dit mon admiration pour *Nell Horn* où ces défauts sont moins sensibles. Je n'admire point tout à fait autant *Dans les Rues*, mais seulement dans ce sens, que ce n'est encore que la seconde partie d'un tout, un grand roman bourgeois et populaire — et qu'il serait prématuré de juger, d'après un morceau, de sa portée, de son ampleur et de ses proportions. M. J. H. Rosny aîné est peut-être le seul romancier de son époque qui ait vraiment de l'imagination. Je songe bien à M. Paul Adam, mais celui-ci l'a si confuse qu'il faut trop d'efforts pour le suivre ; au fait, il n'a pas une imagination de romancier, mais de poète-philosophe ; elle s'empêtre de verbalisme et de vague idéologie : elle combine à la rigueur quelques péripéties, mais néglige les sentiments ; elle n'est pas directe, elle n'est pas émue ; je me demande encore à quel endroit secret, elle peut atteindre le lecteur moyen. Chez M. J. H. Rosny aîné, je trouve bien les mêmes soucis, le goût des images vives et des généralisations

philosophiques ; comme M. Adam évoque " les élites ", lui dépeint l'animal humain et il rattache volontiers les glacis de Montrouge aux forêts de la préhistoire. Mais il n'imagine pas dans le vide, il n'édifie pas sur l'abstraction ; il ne se croit pas quitte avec son temps, quand il a décrit l'aspect d'un faubourg ou célébré l'aéroplane. Il ne fait appel à l'idée que pour unifier la matière humaine de ses ouvrages ; à la rigueur ils pourraient s'en passer ; ils sont pétris en pleine vie. Pesez-moi le sujet de ce roman d'aventures et de mœurs. — Jacques, enfant de bourgeois ruinés, fréquente trop la rue ; ses instincts anti-sociaux s'y réveillent ; graine d'apache, il lève, il pousse — et ses parents, les réguliers, le voient avec effroi grandir. M. J. H. Rosny ne poursuit pas le pittoresque ; il analyse avec une précision singulière les sentiments du jeune garçon ; chaque aventure — et l'enfant ne vit que des aventures — est en lui une occasion de conflit, entre la tradition familiale dont il reste marqué quand même, son orgueil individuel, ses besoins et sa fantaisie. Il a volé, tué, la police le guette, il se cache chez ses parents qui soupçonnent la vérité. Son frère, son honnête frère l'aidera à s'enfuir. Or, à ce moment précis où il rentre, — Dieu sait à quel point taré et peu chargé de repentir ! — que dit-il à sa jeune sœur, dont il souçponne l'inconduite ? " Toi, faudra prendre garde de marcher comme il faut. Tu me connais. " Déshonoré, brouillé avec la notion d'honneur, il place encore une espèce de point d'honneur sur la petite et il lui refuse une liberté qu'il veut tout entière pour lui. Un seul trait de ce genre montre le caractère véridique de l'imagination de M. J. H. Rosny aîné et la subtilité de sa psychologie. Ce trait n'est pas unique, il importe encore de citer les dernières lignes du roman. C'est lorsque Jacques est pris : son frère aîné et sa mère s'étreignent ; la mère dit : " Qu'avons-nous fait ? Oh ! pourquoi est-ce si injuste ? Ce n'était pas la peine d'être honnêtes !" Et le frère répond gravement : " Nous ne pouvions pas être malhonnêtes ! " L'auteur ajoute : " Il sentit là que se trouvait

leur vérité profonde. Ils ne pouvaient pas ! C'était la vérité qui dépasse tout — pour cette raison suprême, éblouissante et sans réplique, *qu'elle est.* Il ajouta encore : Ça nous aurait tués de ne pas être honnêtes. " Par le ton de ceci, on peut mesurer la distance qui sépare un semblable livre, si naturaliste d'aspect, des meilleures œuvres du naturalisme et aussi bien de ces épopées idéologiques avec lesquelles il n'est pas sans ressemblance, mais qui ne répudient l'observation terre à terre des mœurs, que pour négliger par surcroît, derrière les mœurs, les caractères et les âmes.

* * *

Je ne me hasarderai pas à rechercher quelle put être, dans la collaboration passée des frères Rosny, la part respective de l'un et de l'autre. Certes, le livre dont je viens de parler pourrait être signé de leurs deux noms. Mais est-ce à dire que le cadet n'a rien apporté d'effectif dans une association si durable et qu'on s'étonne de voir rompue si tardivement ? Je me garderai bien de l'insinuer. Tout au plus ai-je le droit de supposer que deux auteurs qui acceptent ainsi d'unir fidèlement leurs noms, leurs efforts, leur fortune, ne sauraient guère revêtir la succession de leurs ouvrages d'une apparence d'unité et d'harmonie — sans que l'un d'eux consente à le céder à l'autre, sinon dans le détail, du moins dans les grandes lignes de leur commune production. Une œuvre d'art ne souffre qu'un seul maître, comme une armée ne souffre qu'un seul chef. — Que les œuvres des frères Rosny portent surtout la marque de l'aîné, on le dit, j'incline à le croire ; que l'aîné puisse se passer du cadet, nous le voyons. Mais celui-ci, dans sa seconde carrière, ne va-t-il pas nous révéler sa personnalité secrète ? ou bien aura-t-il fait en vain ce geste d'émancipation ? — Or, tandis que les nouveaux livres de l'aîné semblent naître des précédents, les continuent naturellement, les confirment,

ceux du jeune s'en distinguent de plus en plus et le tout dernier, *Sépulcres Blanchis*, n'a presque plus rien de commun avec eux : c'est bien l'ouvrage d'un autre homme. Notez que nous y retrouvons le même souci idéologique et social, la curiosité des mêmes problèmes et une manière analogue de les aborder ou de les poser : on peut changer son art, mais non pas aussi aisément sa pensée, quand si longtemps on a pensé a deux. L'art change ici et la mise en œuvre et l'accent ; une même pensée, y prend un autre timbre. Il apparaît que M. J. H. Rosny le jeune est moins poète que son frère ; il est aussi moins écrivain. Il ne recherche pas ce large balancement des images, qui est un trait épique familier à l'aîné ; quand il généralise, c'est plutôt en savant et sur le mode abstrait. Ce que son récit perd ainsi en atmosphère, en enveloppe, en musique, il le regagne en fermeté... — Pour nous sembler tout à fait magistral, que manque-t-il donc à ce livre ? Un peu plus de soin dans le style, une plus exacte proportion entre les parties et la justification esthétique de certains développements. Mais c'est un idéal auquel le romancier est bien capable un jour d'atteindre. Quelle distance déjà entre l'*Affaire Derive* et les *Sépulcres Blanchis* ! J. H. Rosny aîné n'a jamais séparé, dans ses peintures, les caractères des mœurs, les idées des milieux et des paysages. Je crois que chez le jeune la psychologie primera ; elle gagnera à primer ; chez lui, l'individu se dégagera de la foule et sans doute, se suffira. *L'Affaire Derive*, roman de mœurs, s'embarrassait de trop d'observations inutiles, de trop d'oiseuses descriptions ; le drame étouffait sous le document ; ni le document ni la sensation ne sont l'affaire de M. Rosny jeune. Il se trouve mieux d'un certain degré de dénudement, voire même d'abstraction : l'abstraction a chez lui une sorte d'intrépidité nietzschéenne. Autant qu'il nous est permis de prévoir l'évolution d'un romancier arrivé à la maturité de son âge, j'imagine et j'espère qu'il évoluera dans ce sens. Du moins aura-t-il peint dans les *Sépulcres Blanchis* trois figures vivantes, complètes,

robustes et nul n'a-t-il encore traité avec autant d'ingéniosité et de hardiesse l'éternel drame de la dépossession du faible par le fort. Devrons-nous donc à ce divorce, que nous déplorions tout d'abord, deux bons romanciers au lieu d'un ? Le fait serait sans précédent.

H. G.

***

VIE DE SAMUEL BELET, par *C. F. Ramuz* (Ollendorff, 3 fr. 50).

" Je suis né à Genève en 1742, dit Jean-Jacques au début de ses *Confessions*, d'Isaac Rousseau, citoyen, et de Susanne Bernard, citoyenne. " " Je m'appelle Jean-Louis-Samuel Belet, écrit celui-ci par la plume de Ramuz, né à Praz-Dessus, le 24 Juillet 1840, d'Urbain Belet, agriculteur, et de Jenny Gottret, sa femme. " Sont-ce des confessions ? Est-ce un roman ? C'est — puisqu'il me faut employer une formule de ce genre, — un " roman-confession. " Aveu non dissimulé, moins du héros que de l'auteur. Ne cherchons pas à le nier : ce qui nous intéresse aujourd'hui surtout, c'est la personnalité de l'écrivain vue à travers ses personnages. Nous admettons que leur activité humaine ne soit que fonction de l'activité intellectuelle de celui qui les crée. Il n'est plus question de les emprunter à la réalité quotidienne à coups de notes prises sur le vif, mais de leur donner droit de cité par d'authentiques certificats de " bonne vie ", au bas desquels leur créateur ait la force d'apposer lui-même son cachet. Ramuz est un de ceux-ci, Samuel Belet un de ceux-là. Comme Philippe passa du lyrisme verbal du *Père Perdrix* au lyrisme d'atmosphère, en apparence plus dépouillé, de *Charles Blanchard*, Ramuz est arrivé de *Jean-Luc Persécuté* à la *Vie de Samuel Belet*. Mais Samuel Belet n'est ni un paysan, ni un ouvrier, ni un bourgeois, ni un noble : c'est tout simplement un homme. Ramuz nous aide à

nous défaire de cette conception rudimentaire du roman de mœurs rurales, de mœurs bourgeoises, etc. Les différents métiers qu'exerce au gré des circonstances son héros ne le déforment point : jeune, il quitte son pays pour y revenir, homme mûr. Courbe admirable dont les deux point extrêmes finissent par se rejoindre pour former un cercle parfait. Belet est heureux et il souffre ; il a des doutes et des certitudes ; il déteste et il aime. Quand Ramuz lui fait dire : " Il s'agit que les événements, dans les livres, soient comme des chemins qui se coupent à un endroit donné, et il y a des carrefours où tout le monde se retrouve... Moi je n'ai pas su où j'allais. Les choses venaient comme elles voulaient, non pas comme j'aurais voulu qu'elles viennent ", nous ne sommes pas dupes de l'artifice. Nous savons bien que c'est Ramuz qui parle. Et nous nous rappelons ce que Gœthe disait à Eckermann le 18 avril 1827 : " L'artiste est avec la nature dans un double rapport : il est son maître et son esclave en même temps. " Rousseau fut à la fois, dans ses *Confessions*, son propre esclave et son propre maître. Ramuz, dans la *Vie de Samuel Belet*, n'est l'esclave de son héros qu'en tant qu'il le crée ; il ne s'attache à ses pas qu'à la condition de lui indiquer le chemin à prendre, à l'endroit où Belet pourrait hésiter. Il ne le suit que pour continuellement bondir devant lui. Ou, plutôt et en un mot, pour en revenir à ce que je disais tout-à-l'heure, Samuel Belet c'est Ramuz lui-même.

H. B.

LETTRES ANGLAISES

WILLIAM ERNEST HENLEY, by *L. Cope Cornford* (London Constable). — LA SAISON 1913.

Une courte étude sur W. E. Henley, trop courte. Et le titre de la collection dans laquelle elle est publiée : *Modern Biographies* augmente notre déception. La partie biographique n'apprend rien ou presque rien de nouveau sur l'homme. Et la partie critique est un panégyrique trop gros pour valoir beaucoup. Mais tout ce qui touche à W. E. Henley nous intéresse, et nous écouterons toujours avec plaisir ceux qui, l'ayant connu personnellement, nous parlent de lui. Il fut surtout une grande influence, un grand démolisseur et un grand réformateur. Nul mieux que lui n'a contribué à briser les préjugés du public victorien, nul n'a plus vaillamment combattu l'influence détestable de la Jeune Personne et toute la « Podsnappery » artistique de la fin du XIXe siècle. Et nous ne pouvons pas oublier que toute une partie de sa vie intellectuelle était française.

***

Il y a eu cette année, à côté de la Saison mondaine et hippique, une sorte de Saison artistique (enfin !) dont les principaux événements ont été : le succès du *Sacre du Printemps*, le succès de *La Grande Aventure*, la nomination d'un nouveau poète-lauréat, et la découverte de Francis Thompson par les gens du monde.

Au lendemain de la mort d'Alfred Austin, on parla de supprimer la charge (bien inutile en effet) de poète-lauréat.

Puis il fut question des candidatures. Pour la seconde fois on parla d'Alice Meynell ; mais sa nomination aurait eu l'apparence d'une concession faite aux suffragettes. Thomas Hardy qui est sans doute, depuis la mort de Tolstoï, le plus grand nom de la littérature européenne, est justement trop européen pour n'être que le poète-lauréat de l'Angleterre. Il y avait Kipling. Or la nomination du poète-lauréat a été faite, par le gouvernement actuel, contre Kipling, c'est-à-dire contre l'impérialisme. Le public anglais n'a pas manifesté beaucoup de surprise ou d'indignation. L'impérialisme est depuis longtemps mort. Peut-être même quelques personnes ont-elles été contentes de voir l'impérialisme officiellement condamné. C'est qu'en effet l'impérialisme est le grand défaut de l'œuvre de Kipling. Le patriotisme de Walt Whitman nous émeut, ses tambours et ses clairons nous ébranlent de la tête aux pieds, et la vue de son drapeau nous soulève d'enthousiasme. Au contraire, le patriotisme de Kipling a quelque chose de brutal et de bas, dont tout homme bien né s'écarte, et que la foule des grandes villes, involontairement, par la seule force de son mouvement, repousse et rejette. La différence peut s'exprimer en disant que le patriotisme de Whitman est guerrier, tandis que le patriotisme de Kipling est militaire. Mais c'est la partie morte de son œuvre. Dans ses romans Kipling est un grand poète.

Une habitude veut, pour quelques années encore, qu'on appelle particulièrement poète l'artiste qui écrit en vers. Le gouvernement a profité de cette habitude pour avoir une fois de plus raison contre Kipling romancier, et pour élire le plus remarquable des poètes lyriques de la génération qui a succédé à Tennyson et à Browning. C'est un grand aristocrate, de naissance, de goût et de talent ; un ouvrier consciencieux comme l'étaient nos Parnassiens ; et un admirable musicien du vers. Et si la question suivante était posée : quels sont les trois plus grands poètes *anacréontiques* qu'a produits l'Angleterre ? on pourrait répondre : Herrick, Landor et Robert Bridges.

Il fut réjouissant d'assister à la découverte de Francis Thompson par les gens du monde. Il était beau d'entendre le snob parler de Francis Thompson (qu'il connaissait de la veille) comme de son poète favori. Mais le snob avait-il compris *Daisy*, *The Poppy* et les poèmes sur les enfants ? Oui. Eh bien ! le snob était absous de son snobisme.

Il y avait une bêtise à dire : " Francis Thompson était catholique ; donc il n'était pas bien-pensant. " Il a fallu que ce soit la *Revue Anglaise* qui la dise. L'article de M. Austin Harrison est pénible à lire. Aveuglé par son joug politique, le critique se trompe presque constamment. Il commet des erreurs énormes, comme celle qui consiste à dire que F. Thompson est un poète anti-sexuel ; alors que toute son œuvre est inspirée par ce qui est au fond le sentiment sexuel pur, et alors que ses comparaisons, ses allusions, son vocabulaire, sont presque impudiquement sexuels. Pour lui, les mystères de sa religion ne sont que d'*autres* formes d'un même amour. Il est pénible aussi de voir citer en opposition avec le poème de Thompson : " Cherchez-moi dans les chambres d'enfants du ciel ", une *Berceuse* de Richard Middleton, sans doute pleine de bonnes intentions, mais qui ne fait pas grand honneur à l'auteur du *Vaisseau Fantôme*.

Les autres sottises prévues : " anti-moderne, à l'écart de son temps, sans contact avec la vie " ont été entendues à leur tour au milieu du triomphe du poète. Mais justement le hasard a fait que Francis Thompson est le *seul* poète moderne qui ait connu et vécu la vie du peuple, et du peuple le plus déshérité. Il a fait un stage de plusieurs années dans les dernières classes du prolétariat ; il a été un sans-travail. C'est peut-être pour cela qu'il est si éloigné du socialisme des millionnaires de la *Revue Anglaise*. C'est peut-être pour cela qu'on sent chez lui cette résistance latente à ce qu'on nomme " l'ordre étatiste " ; et la résolution de l'individu moderne à chercher sa justice et son dieu sans tolérer d'intervention morale ; et la même poussée

lente, grave, sans cris, mais insondablement révolutionnaire, qui rejette l'impérialisme de Kipling. Il est fou de prétendre que le mysticisme de Francis Thompson est un mensonge, ce qu'on appellerait " un essai de conservation ou de reconstruction sociale ". Il est trop évident qu'il était déclassé, et projeté au-delà de toutes considérations économiques, politiques ou morales. Et c'est par cette espèce d'anonymat — un homme de la foule, avec son mystère, est toujours différent de ce qu'on pensait — et cette façon d'être libre, et méfiant, et fermé, et secret, d'être avant tout un homme intérieur, chercheur entêté de son bien suprême et de sa réalisation complète, de sa *sainteté*, c'est par là qu'il est si moderne et si près de nous.

V. L.

***

LE NAPOLÉON DE NOTTING HILL, par *G. K. Chesterton*, traduction de *Jean Florence* (Edition de la Nouvelle Revue Française, 3 fr. 50).

Il sera curieux de voir si le succès en France de G. K. Chesterton répond décidément à la réussite chez nous de Kipling et de Wells. Si par hasard il n'en était pas ainsi, voici peut-être à quoi il faudrait réfléchir. Wells rencontrait de plain pied un public français façonné par la lecture de Jules Verne. On était intéressé de retrouver, transposées sur un plan littéraire plus élevé, des émotions vieilles et jeunes. Rudyard Kipling présentait au public étranger la figure de l'Angleterre qui l'inquiétait, qui vivait le plus intensément pour nous : celle de force, d'énergie, de conquête ; il nous rendait vivant ce que nous avions intérêt à connaître de l'Anglais. Le cas de Chesterton est assez différent. Celui qui demande surtout à une œuvre la composition plastique, la solidité, l'enchaînement harmonieux dont est fait un tout organique, partout bien en chair, sans parties molles ni mortes, celui-là mettra Chesterton bien

au-dessus de Wells et de Kipling. Par l'art de disposer l'intérêt, de tenir le lecteur en haleine, ses romans égalent certes Walter Scott, Dickens et Stevenson. Et voilà, direz-vous, la qualité qui doit, mieux que toute autre, le faire réussir. Attendez. Si Chesterton est aussi fort que Walter Scott, si le *Nommé Jeudi* vaut, au point de vue que nous disons, *Quentin Durward*, c'est au sens où Sarcey disait que Sophocle était aussi fort que d'Ennery, et qu'*Œdipe Roi* valait bien les *Deux Orphelines*. Sophocle a tout de même quelque chose de plus, qui fait qu'il plaît moins aux admirateurs des *Deux Orphelines*. Et Chesterton, pour triompher près du public français, doit tourner ou franchir deux obstacles, qu'il porte en lui, et qui sont lui : le premier d'être un maître de l'humour, et le second d'être un maître de la plus subtile pensée. L'humour de Chesterton se montre, plus encore que celui de Dickens, entièrement, strictement anglais. Et sa philosophie, bien qu'il répudie ailleurs le pragmatisme, se place au cœur de ce pragmatisme, si inhérent aujourd'hui à la pensée anglo-saxonne, et devant lequel l'intelligence française ou allemande (malgré Nietzsche et Bergson) manque vraiment de surfaces de contact.

Je parle ici d'humour et de philosophie comme s'ils pouvaient chez Chesterton se séparer ; mais l'essence de son humour est de se manifester par une philosophie, et, dans le *Napoléon de Notting-Hill*, l'humour se prend lui-même pour sujet de réflexion philosophique. Le livre est la réflexion d'un humoriste sur l'humour, sur sa nécessité dans la nature humaine, sur ses limites et ses complémentaires : " Nous sommes ici, déclare celui de ses deux héros qui personnifie l'humour, nous sommes ici en un lieu élevé, sous le ciel libre, c'est ici comme le pic de la libre fantaisie, le Sinaï de l'humour. " Et la merveille profonde du roman, c'est que ce Sinaï de l'humour est un Sinaï. Des lois éternelles, la loi éternelle, le Décalogue lui-même en tant qu'il est gravé sur la pierre angulaire de l'humanité, s'y dromulguent. Le roman peut se paraphraser ainsi : Faisons

cette supposition, qui eût ravi Renan dans une belle extase, que le Sinaï biblique ait été en réalité un Sinaï de l'humour, — que l'Eternel ce jour-là ait voulu se désennuyer et s'offrir un spectacle avec ses comédiens ordinaires d'alors, les Juifs, à peu près comme le public parisien auquel ces messieurs fournissent aujourd'hui son théâtre. Supposez qu'à la question du chœur racinien :

Sinaï, Sinaï, quelle nuit sur ta face !
Dis-nous pourquoi ces feux et ces éclairs...

la montagne interpellée réponde : " Pour le plaisir d'un artiste transcendant. Il y a un humoriste là-haut. Ces feux sont ceux de la rampe et ces éclairs sont un divertissement de cinquième acte. Moïse amuse l'Eternel. L'Eternel, qui a lu le *Paradoxe sur le Comédien*, s'étonne même que Moïse se prenne au sérieux, qu'il ne voie pas l'envers du théâtre, qu'il soit moins raisonnable que ce peuple autour du veau d'or. L'Eternel qui, pour être humoriste, n'en est pas moins un bon diable, a même pitié de cet Hébreu, et lui laisse entendre qu'au fond tout cela c'est pour rire. Mais Moïse, lui, ne rit pas, et le voici qui répond à l'Eternel. " (Maintenant c'est Chesterton que je vais citer) — qui, à cet avertissement : " Supposez que je suis Dieu et qu'après avoir tout fait j'en ris ! " répond : " Supposez que je suis un homme. Et supposez encore que je donne une réponse qui brise jusqu'à votre rire. Supposez que je ne ris pas de vous, que je ne blasphème ni ne maudis. Mais supposez au contraire que, dressé sur le sol, de toutes les forces de mon être, je vous bénis pour le paradis des simples que vous avez fait. Supposez que je vous loue, avec toute la douleur de l'extase, pour la plaisanterie qui m'a procuré la joie terrible que j'ai eue. Si en jouant ce jeu d'enfant nous lui avons donné le sérieux d'une croisade, si nous avons arrosé votre ridicule jardinet du sang des martyrs, d'une *nursery* nous avons fait

un temple. Et je vous demande, au nom du Ciel, qui y a gagné ? ”

Dieu, dans le roman de Chesterton, c'est l'humoriste Auberon Quin, devenu roi, et le Moïse de Notting Hill, qui est aussi le Napoléon de Notting Hill, c'est le candide, le naïf, le héros Adam Wayne. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si Wayne porte ce prénom. Dans Adam Wayne Chesterton a personnifié l'homme, l'homme qui est toujours neuf, imprévisible, absolu à chacun de ses instants vrais, à chaque heure où il est soulevé par l'enthousiasme, la foi, par ce qui paraît proprement humain. Mais Adam Wayne est, comme Adam sans Eve, l'homme incomplet. Savoir se détacher de soi, savoir jouer librement de soi-même, posséder cette mobilité, ce rire des flots, cette couronne de roses riantes qu'est l'humour (souvenez-vous de Zarathoustra), cela aussi fait l'homme véritable, s'incorpore à son métal sonore de Corinthe. Le génie de Chesterton, cela dont il constitue, par une projection naturelle et nécessaire, l'homme vrai, c'est l'ironie et c'est la foi qui chacune à leur tour se portent l'une l'autre et s'élèvent plus haut, c'est la foi dans l'humour alternant avec l'humour de la foi ; c'est la vie qui crève en riant comme des cerceaux de papier les catégories logiques, les fausses et rectilignes prophéties, et qui par ce mouvement même prouve qu'elle est la vie ; et le roman s'achève par la conscience claire de cette vérité. Auberon et Wayne font les deux moitiés nécessaires du cerveau humain, les dernier mots du livre fournissent à la fois la parodie et le retour de ce qui termine le *Paradis perdu* de Milton : “ Dans la lumière crue du matin, Auberon hésita un moment. Puis il fit de sa hallebarde le salut réglementaire, et ils partirent tous deux vers le monde inconnu. ”

Le *Napoléon de Notting Hill* a, mieux encore que le *Nommé Jeudi*, ce caractère des œuvres géniales, par lequel elles sont placées à un carrefour de vérités en apparence divergentes et sans contact, font toucher intuitivement dans ces vérités des

formes, des traductions d'une même vérité, des attributs d'une même substance, qui est la découverte même, ou l'acte propre du livre. De là on comprend parfaitement comment Chesterton, de même que Claudel, a été amené à s'installer dans le catholicisme ainsi que dans la vérité centrale, vivante, d'où tout le reste rayonne, pareil aux avenues de l'Arc de Triomphe, en branches d'étoile. Et le meilleur commentaire à donner d'une telle œuvre, ce serait de la voir, comme entre deux glaces, multipliée par les traductions qu'elle autorise et qu'elle évoque.

Le philosophe qu'est Chesterton se trouve bien curieusement transposer sur le plan du roman humoristique une des démarches les plus abstraites et les plus audacieuses de la philosophie cartésienne. C'est l'hypothèse du Dieu trompeur que je veux dire. Parmi toutes les raisons de douter qu'accumule le doute hyperbolique de Descartes, figure celle-ci : Et si ce que je tiens pour le plus assuré et le plus ferme m'était persuadé par un Dieu trompeur qui aurait ses raisons pour m'abuser, ou plutôt qui m'abuserait sans raisons, puisqu'étant Dieu ses raisons c'est son action et rien d'autre ? *Sit pro ratione voluntas.* — Et l'on sait comment Descartes sort de là. Dieu peut me tromper, mais en me trompant, s'il me trompe il fait encore que c'est moi qui suis tro mé, que je pense par le fait même que je suis trompé, que je suis moi, que je suis. Le pouvoir d'un Dieu trompeur, quelles que soient les ressources infinies et la subtilité de sa tromperie, n'a pas de prise sur le *Cogito*,

Et ce qui brise un monde expire aux pieds d'un homme !

Ce Dieu trompeur c'est le Roi Auberon Quin : " La mascarade incongrue que sa malice railleuse avait enfantée le dépassait, le dominait pour embrasser l'univers. Là était le normal, là était le sain, là était la nature ; et lui-même avec toute sa raison, avec tout son détachement, avec sa redingote noire, il était l'exception à la règle, il était la contingence méprisable, il n'était qu'un point noir perdu dans cet univers d'écarlate et d'or. "

Ainsi il est de l'essence du Dieu trompeur de ne pas exister, (comme, dans la preuve ontologique, il sera de l'essence du Dieu véridique d'exister). Il est de son essence de ne pas exister, puisqu'il ne peut pas tromper jusqu'au bout sa créature, puisque, dans le moment même où il la trompe en tant qu'elle pense telle ou telle chose, il ne la trompe plus, il ne peut absolument la tromper en tant qu'elle sait, qu'elle pense. Et s'il y a quelque chose qu'il ne peut absolument pas, il n'est pas Dieu, C. Q. F. D. Et pourtant c'est l'hypothèse de ce Dieu trompeur qui a déclenché la vérité, l'autorité du *Cogito*. C'est d'elle que naît ce *Cogito* d'où vont naître à leur tour par la puissance de la déduction toute la métaphysique et toute la physique, “ cet univers d'écarlate et d'or ”. Le Dieu trompeur n'est plus comme Auberon Quin qu'un point noir perdu dans un coin dialectique de cet univers, le Dieu trompeur n'est plus qu'un Dieu de la Triste Figure, isolé comme don Quichotte dans un monde qui n'est plus le sien. Il est exclu, semble-t-il, par les nécessités mêmes de l'être. Et pourtant il n'est jamais exclu complétement ; ayant été, il ne cesse pas d'être, de demeurer malgré tout présent dans la pensée, incorporé non à vrai dire à l'être, mais au mouvement de cette pensée.

C'est cela que déclare le dernier chapitre du *Napoléon de Notting Hill.* Sans cette hypothèse possible de Dieu trompeur, le cartésien ne cesserait pas de penser, mais saurait-il, pour l'avoir *éprouvé*, qu'il pense ? Quel exercice, quelle gymnastique autre que le doute, avec le Dieu trompeur du doute, lui aurait donné la conscience de la vérité dans l'acte qui la découvre, d'une vérité non déposée automatiquement, mais trouvée, inventée, acquise par toute la personne active et tendue ? “ Où est-il, le jean-f... qui n'a jamais eu peur ? ” disait Turenne. Où est-il, l'ignorant qui n'a jamais douté ? Où est-elle la brute qui n'a jamais ri ? Que serait le courage sans la peur, la science sans le doute, le sérieux de l'homme sans son rire ? Rire est le propre de l'homme, et ne pas rire aussi.

Dans les *Objections aux Méditations* il est reproché à Descartes d'avoir installé l'hypothèse de son Dieu trompeur avec une telle force, que malgré tout il ne peut plus s'en débarrasser, et que toute sa philosophie bâtie sur un sol meuble reste menacée d'un scepticisme latent. Descartes se défend comme il peut, et tâche de montrer que le *Cogito*, puis les preuves de l'existence de Dieu éliminent irrévocablement son hypothèse provisoire. Est-ce bien sûr ? Et le Dieu des preuves logiques, plus clairvoyant que son philosophe, ne l'entendons-nous pas qui, dans la dernière page de Chesterton, parle a son collègue du doute provisoire, au trompeur et à l'humoriste: Excusez-moi, lui a dit celui-ci.

Excusez-moi, dit-il en lui parlant tout bas.
Je soupçonne entre nous que vous n'existez pas.

Et c'est le Dieu de la quatrième Méditation qui lui répond, sous ce nom, qu'il a pris ici, d'Adam Wayne : " Dans les jours sombres et tristes, vous et moi, le pur fanatique, le pur satirique, sommes nécessaires... Nous avons élevé les cités modernes à la hauteur de cette poésie que l'on sait, pour peu qu'on connaisse l'homme, infiniment plus commune que même le lieu commun... Le rire et l'amour sont partout. Les cathédrales, bâties en un temps où l'on aimait Dieu, sont pleines de blasphèmes grotesques. La mère ne cesse de rire de son enfant, l'amante ne cesse de rire de l'amant, la femme du mari, et l'ami de l'ami. Auberon Quin, trop longtemps nous sommes restés séparés : venez, partons ensemble. Vous avez une hallebarde et moi une épée. Partons pour nos voyages à travers le monde, puisque nous en sommes les éléments essentiels. "

L'esthétique allemande de l'ironie, celle de Schlegel, Solger, Tieck, à laquelle manquèrent seulement des œuvres géniales, avait reconnu un peu laborieusement dans le rire, l'humour, l'ironie, le doute, la négation, un ressort nécessaire de la création et de la vie. Elle avait adopté et divinisé à l'excès le Méphisto de *Faust*. Chesterton reprend ces voies, en philosophe

plus réfléchi, plus discipliné, en artiste plus nerveux, plus conscient, plus original. Ainsi les Allemands ont dans leurs traditions (et je n'ai rien dit de Heine) de quoi goûter un des deux plus grands écrivains anglais vivants. En France cela est peut-être pour la plupart un peu plus difficile. S'il en est pourtant qui ont coutume de choyer, comme un faisceau d'œuvres rares, offertes (c'est la dédicace de l'*Eve Future*) *Aux rêveurs, aux railleurs*, ces quatre livres que sont l'*Eve Future* de Villiers, *Paludes* (et joignez-y le *Prométhée mal enchaîné*) de Gide, les *Moralités Légendaires* de Laforgue, le *Jardin de Bérénice* de Barrès ; s'ils considèrent comme les harmoniques égales d'une même note délicate et profonde certaine rêverie et certaine raillerie, je crois que ceux là ne dénieront pas à Chesterton, dans un tel chœur, la place la plus cordiale et la plus fraternelle.

A. T.

***

CHARLES DICKENS, by *Algernon Charles Swinburne* (Chatto et Windus, London, 1913).

M. Henry Davray, dans un des derniers *Mercure*, a écrit sur ce *Dickens* posthume de Swinburne quelques lignes qui me paraissent d'une excessive sévérité. De ces pages consacrées à la louange du grand romancier anglais, il ne veut retenir que cette phrase : “ Par le côté littéraire et sentimental de son œuvre, Dickens était un type de sa génération et de sa classe ; par le côté comique et pathétique, tragique et créateur, il n'était pas un homme de son époque, mais de tous les temps. ” Je sais bien que cette phrase est à peu près la seule où Swinburne, en authentique représentant du génie concret d'une race, a exprimé un jugement général... Mais, précisément, j'aime que son *Charles Dickens* soit, plus qu'une étude critique, un poème. Petit livre ésotérique, qui n'apprendra rien à qui, déjà, n'aime Dickens “ comme un enfant ” — ce mot délicieux

est de M. Abel Hermant — mais qu'à mes heures dickensiennes il me plaira d'ouvrir comme un bréviaire. De quelle ardente et pathétique voix Swinburne élève son action de grâces au dieu de la fiction anglaise. Il faudrait tout citer, — en anglais: telle page sur Cruikshank, l'illustrateur, rival de Phiz, des *Sketches by Boz* et d'*Oliver Twist* ; telle autre sur *Our Mutual Friend* et surtout sur l'un des principaux personnages de ce livre, Rogue Riderhood, " cette nauséabonde et malsaine épave des rebuts les plus pourris de la Tamise ; " telle autre encore où le génial poète accable de retentissantes invectives Matthew Arnold, ce " Triton de goujons, " coupable de n'admirer pas sans réserve Dickens, etc., etc... Pages animées d'une sorte de ferveur violente ou de furie sacrée, d'un "dynamisme" extraordinaire, et dédaigneuses, certes, de toute abstraction, de tout intellectualisme, mais riches de sens concret, et d'un style éclatant.

Plus équitable que M. Davray me paraît être M. de Wyzewa qui, au cours d'un bel article, écrit : " On chercherait vainement, d'un bout à l'autre de la très intéressante étude de Swinburne sur *Charles Dickens*, le moindre essai d'une définition totale du génie du romancier, ou même la moindre trace d'un jugement d'ensemble sur son œuvre. Après nous avoir répété, par manière de préambule, que Dickens sera toujours proclamé " le premier Anglais de sa génération ", — à quoi il ajoute maintenant son regret de ne pouvoir découvrir, dans cette génération, aucun génie de la trempe de Shakespeare ni de Victor Hugo, — le critique improvisé se met aussitôt à examiner tour à tour, suivant l'ordre de leurs dates, les principaux récits de l'illustre conteur. Encore les stations qu'il fait successivement devant chacun de ces récits ne sont-elles jamais pour les considérer d'un point de vue " objectif ", ou, si l'on veut " critique " : Swinburne se contente de nous dire quels sont, dans telle ou telle œuvre, les personnages qu'il préfère, et puis de nous esquisser à sa façon les figures de ces personnages, avec une

justesse de trait, une force de modelé, et, par dessous tout cela, une chaleur continue de tendresse ou de haine, qui suffisent à racheter, — sinon peut-être à nous faire oublier, — les limites trop étroites de son horizon. "

Ce n'est pas un article que j'écris ici sur le *Dickens* de Swinburne. Je n'ai pas d'autre objet que de signaler ce livre à l'attention des Dickensiens et d'inviter à le lire. On me permettra donc de me borner à traduire, pour terminer, quelques pages qui donneront le ton de l'ouvrage :

" Dickens avait indubitablement raison, qui préférait *David Copperfield* à tous ses autres chefs-d'œuvre. Il n'y a que les imbéciles pour croire qu'un grand écrivain est incapable d'apprécier la supériorité de l'un de ses ouvrages sur les autres et de discerner et préférer le plus beau et le plus riche produit de son activité créatrice ; mais, quand nous avons prêté l'oreille aux revendications de *Martin Chuzzlewit* et procédé à leur examen, il reste que, dans cet inégal et irrégulier chef-d'œuvre, le génie comique et tragique de Dickens s'élève parfois au dessus de tout. Ni fils d'Adam ni fille d'Eve, sur cette terre de de Dieu, pour parler comme M. Carlyle, n'aurait pu supposer qu'il fut possible, oui, humainement possible, de rivaliser avec l'indicible perfection que présente l'éloquence de Mrs Quickly dans ce qu'elle a de meilleur... Cependant, aucun lecteur dont l'intelligence dépasse le niveau de ceux qui préfèrent à Shakespeare le Parisien Ibsen et le Norvégien Sardou ne peut contester que Mrs Gamp s'est élevée à cette inimaginable et triomphale suprématie.

" A la première entrevue qu'il nous est donné d'avoir avec l'adorable Sarah, sa nature si divinement altruiste et que nous n'aurions su exprimer, s'épanche tout entière dans ces mots d'une simplicité savoureuse et sublime : " Si je pouvais ensevelir tous mes chers semblables sans qu'il leur en coûtât un sou, je le ferais, tellement je les aime." Et nous pensons au petit Tommy Harris et au petit soulier de laine rouge qui l'étranglait ; à cette

circonstance où Mr Harris, son père, chercha silence et abri dans une niche de chien vide ; à la réflexion mortellement blessante que ce même Mr Harris laissa échapper à la naissance de son neuvième ; aux sentiments religieux, qui sont le tout de la vie ; à Mr Gamp et à sa jambe de bois, et au précieux petit Gamp : aux calculs et aux constatations de Mrs Gamp touchant la proportion des naissances et des décès ; à ses vues sur l'urgence des voyages en bateau, qui anticipent sur celles de Ruskin et des derniers dissidents de l'évangile de la vitesse et de la religion du mécanisme ; à l'inventaire de la poche de Mrs Harris ; à l'incroyable incrédulité de l'infidèle Mrs Prig ; nous pensons à toutes ces choses et à beaucoup d'autres encore, et c'est avec un rire inextinguible et une admiration débordante que nous élevons une infinie action de grâces au plus grand poète ou créateur comique qui ait jamais vécu pour illuminer la vie des autres hommes et la rendre par sa féconde intervention plus joyeuse et plus belle qu'il n'aurait été possible de la rêver...

"... Quand à *David Copperfield*, nous ne pouvons pas ne pas accueillir avec des applaudissements empreints de la plus ardente gratitude le don le plus précieux peut-être qui nous ait été conféré par la splendide et inoubliable libéralité de Dickens. Ce livre, du premier chapitre au dernier, est indubitablement, aux yeux de tous ceux dont la perception dépasse celle d'une taupe, l'un de ces chefs-d'œuvre à quoi le temps ne peut qu'ajouter un nouveau charme et un inestimable prix. La composition en est aussi solide et harmonieuse que celle de *Tom Jones*, le modèle le plus parfait et certainement le plus inaccessible que l'on puisse trouver. J'avouerai même que le célèbre chef-d'œuvre du rayonnant et tonique génie de Fielding, s'il est supérieur sur certains points, ne l'emporte pas sur tous. Tom est un type d'enfance brave et de généreuse et virile jeunesse beaucoup plus complet et plus vivant que David. Mais même le lustre de Partridge est pâle et lunaire au regard de la gloire de plein midi de Micawber. Blifil est un venimeux

coquin plus vraisemblable que ne l'est Uriah ; et Sophie Western n'a d'égale qu'Amélia, cette autre héroïne du même père littéraire... Mais, quelque vaste et fécond qu'il soit, le génie de Fielding n'aurait jamais conçu ni une figure comparable à miss Trotwood, ni un groupe tel que celui des Peggotty. Et aurait-il aussi aisément imaginé et évoqué à nos yeux le magnifique décor de *David Copperfield* avec son premier plan de rues et de bords de routes et son fond de mer tragique ?...

" L'histoire des *Grandes Espérances* a droit à une place éminente à côté de celle de *David Copperfield*. Ce sont les deux grands chefs-d'œuvre jumeaux du maître... Des deux petits garçons qui se racontent, David Copperfield est le meilleur petit bout d'homme, quoiqu'il ne soit pas le plus réel. Mais, de tous les premiers chapitres, il n'y en a aucun qui puisse être mis en balance par son mélange d'humour, de terreur, de pitié, de fantaisie et de vérité avec celui qui confronte l'enfant et le forçat dans les marais au crépuscule. Sans compter que l'histoire est incomparablement la plus belle des deux ; il ne peut rien y avoir de supérieur, s'il y a quelque chose d'égal, dans toute la série de la fiction anglaise. Et, excepté dans la *Foire aux Vanités* et les *Newcome*, si même ces deux livres peuvent prétendre à faire exception, il ne saurait être assurément montré un nombre égal de figures vivantes et immortelles. La tragédie et la comédie, le réalisme de la vie et sa rêverie se trouvent fondus avec une vigueur et une habileté de main quasi-shakespeariennes. Avoir créé Abel Magwitch, c'est être, en vérité, un dieu parmi les créateurs de figures impérissables. Pumblechook est mieux réussi et plus drôle et plus vrai que Pecksniff. Joë Gargery est digne de l'admiration et de l'amour et d'un Fielding et d'un Sterne. M. Jaggers et ses clients, M. Wemmick et son père et sa fiancée sont des figures telles qu'aurait pu les créer Shakespeare, si la destinée l'avait fait vivre de notre temps. De quel autre homme ou dieu les créatures peuvent-elles mériter un pareil éloge ? "

C. V.

LETTRES ALLEMANDES

INFLUENCE DU THÉATRE FRANÇAIS SUR LE THÉATRE ALLEMAND DE 1870 A 1900, par *Paul Fritsch* (Paris, Jouve).

Il faut distinguer dans l'apport français en Allemagne entre ce qui est de la culture et ce qui est de l'exportation. Paris a toujours été le fournisseur des plaisirs des capitales allemandes. De sorte que l' " influence " du théâtre français sur le théâtre allemand se réduit pour une bonne part à une exploitation adroite des pièces à succès du boulevard.

Dans la liste des pièces françaises jouées en Allemagne en 1878 — on n'en compte pas moins de 132 — Augier, About, Balzac, Coppée, Dumas, Hugo, Meilhac et Halévy, Molière, Murger, Sand, Sardou, Scribe, Sue, Verne, voisinent sur l'affiche. A Berlin en particulier le public avait jusqu'en 1848 entendu régulièrement deux fois par semaine une troupe d'acteurs français subventionnés. Puis vinrent jusqu'à la veille de 1870 des tournées, subventionnées elles aussi. La guerre jeta un froid et ce n'est guère que vers 1876 que la consommation allemande reprit, on sait dans quelles proportions. Brieux, Donnay, Capus, Hervieu, Mirbeau, Prévost, Maeterlinck, Rostand ont remplacé les anciens noms. Le public est demeuré le même : il veut être amusé. Quelle que soit la véhémence des attaques qui reviennent régulièrement dans la presse allemande contre " la tyrannie française sur la scène allemande ", quel que soit l'effort des écrivains nationaux épris de leur art, la " piquanterie " française l'emporte et, à de certaines années, le quart des droits d'auteur versés en Allemagne a passé en France. Le malheur est que nous n'y gagnons rien. Les philistins qui se sont ébaudis à la représentation retournent chez eux en se frottant

les mains : " So sind wir nicht ! Nous ne sommes pas comme ça ! " Même les meilleurs des critiques, les plus intelligents, un Kerr par exemple, nous en jugent mal en tant que nation et cherchent chez Donnay de quoi illustrer leur thèse d'une France décadente, où les " Spätlateiner " sont représentés comme des gens qui flageollent sur leurs jambes, sans force pour le bien ni pour le mal, affaiblis et souriants, déplumés, byzantins, " enveloppés de l'insaisissable odeur que répandent les fleurs étiolées des cultures mourantes... Mais il faut être capable de goûter le pâle charme de ces figures, leur sublimation ; il faut des organes qui sentent, goûtent, apprécient cet impondérable et fuyant parfum de cadavre — avant de les pouvoir repousser. " (Alfred Kerr, *Das neue Drama.*)

Si quelques Français forcent leur estime — on ne saurait nier sa dette tout entière — c'est qu'ils ont en eux "den Willen zum Germanischen ", la volonté d'être germaniques, " la force des races neuves, non usées ".

C'est là tout un aspect de la question de l'influence française, qu'il faut soigneusement démêler de l'autre. C'est à ce genre d'apport que M. Fritsch a consacré son étude. D'une part il relève les pièces à succès de 1870 à 1900. Nous ne le suivrons pas dans cette longue énumération. — D'autre part il dresse la liste des habiles, des courtiers d'influences qui ont tout à la fois entretenu le " goût " allemand par leurs critiques et leurs traductions, et exploité l'appétit de leurs compatriotes, leur soif de mousseux.

Les années 1876 à 1884 furent leur belle époque. Le parvenu allemand se ruait au plaisir. Après tout l'effort du XIXe siècle une détente se produisait. Un peuple grisé de l'ivresse grossière des triomphes politiques et économiques clamait sa volonté de jouir. Il n'était momentanément plus de place pour l'austère recherche, pour les artistes, pour les écrivains de race. Paul Lindau, Oskar Blumenthal occupaient la presse et la scène. Sous couleur d'art, avec la prétention

d'introduire en Allemagne la comédie de mœurs, Paul Lindau faisait acclamer les *Lionnes Pauvres* d'Augier au Residenz-Theater (où sur 336 représentations en 1877-78, 227 étaient consacrées à des pièces françaises). Puis lui-même fabriquait du Dumas, du Sardou, du Scribe. Tout en se faisant le chevalier de la moralité française, il combattait l'*Assommoir* au même titre que des farces ordurières, telle *Niniche*. Zola traduit et accommodé à l'allemande était dénoncé au Reichstag comme mettant en danger la moralité publique. Comme autrefois lorsqu'ils " débarbouillaient ce polisson de Béranger, qui aimait se traîner dans l'ordure, afin de pouvoir le présenter au vertueux public allemand : der gesitteten deutschen Lesewelt", les nouveaux Allemands ne toléraient le vice parisien que passé à l'eau de Cologne, musqué et gazé.

Ajoutez quelques recettes de la cuisine dramatique, la chasse à l'effet, les calembours équivoques, il n'en fallait pas plus pour faire salle comble.

La réaction ne commença que vers 1884 avec les frères Hart qui dans leurs *Assauts critiques* dénoncèrent moins l'influence française — ils étaient acquis à la cause naturaliste — que la désolante nullité des amuseurs publics, qu'ils fussent allemands ou français. Ils prêchèrent le retour " au grand sérieux ", se firent les apôtres d'un art moderne, social, qui s'attaquerait aux graves problèmes que suscitait le nouvel état politique et reflétant la vie contemporaine allemande aiderait à la formation d'une culture nationale. Plus peut-être que leur effort et celui de Bleibtren, de Conradi, de M. G. Conrad qui tout en prônant les Français débitait sur eux de monumentales âneries, la tournée du Théâtre-Libre d'Antoine à Berlin en 1887 favorisa les tentatives de Hauptmann. En 1890 grâce à Harden et à Otto Brahm le Théâtre-Libre de Berlin était fondé. *Vor Sonnenaufgang* lança Hauptmann qui jusqu'aux *Weber* fit triompher le naturalisme en Allemagne. A sa suite Sudermann, le profiteur, avec un mélange d'effets à la Dumas

qu'il avait pillé et de hardiesses naturalistes, monnayait les nouvelles doctrines : *Die Ehre*, *Sodoms Ende* éblouissaient les Allemands ; *Magda* revenait en France sans qu'on reconnût les modèles parisiens.

Mais vers 1893 déjà l'influence de Zola, des Goncourt, de Becque commençait à baisser. La revue *Freie Bühne* (plus tard *Neue Deutsche Rundschau*, maintenant *Neue Rundschau*) s'était, dès sa fondation en 1890, déclarée " bien disposée pour le naturalisme, prête à faire un bout de chemin avec lui ", sans cependant vouloir lier cause commune. De Paris arrivait Herman Bahr. Il en rapportait le symbolisme. Hauptmann devait bientôt faire jouer *Hanneles Himmelfahrt*, *Die versunkene Glocke*. Schlaf qui, en collaboration avec Holz, avait écrit *Papa Hamlet*, le manifeste du " naturalisme conséquent ", dénonçait à son tour l'abus de réalisme. Nietzsche depuis 1890 avait fait son chemin. L'impressionnisme allemand de physiologique devenait psychologique. Les uns réagissaient avec Zarathustra contre le " petit faitalisme " et la décadente impuissance à résister à une suggestion. Les autres s'abandonnaient à leurs sensations, cultivaient avec cette effrayante et naïve conséquence qu'on ne trouve que dans le Nord, leur impressionnabilité morbide. La place était prête pour Maeterlinck. Hartleben qui avait oscillé entre Zola, Albert Giraud et Mürger, traduisit l'*Intruse* en 1898. Un snobisme nouveau était né. Hofmannsthal lui doit son succès.

Ceux qui tiennent la scène maintenant ? Des éclectiques, comme Schnitzler, auxquels nous prenons plaisir pour ce que nous retrouvons en eux de français agrémenté de je ne sais quel parfum exotique, munichois ou viennois.

Le véritable théâtre allemand n'est pas là et nous ne sommes pas éloigné de partager l'opinion de M. Fritsch lorsqu'il conclut : " Au total l'influence française après 1870 n'a été d'aucun profit pour la comédie allemande... " Mais il faut la chercher ailleurs.

F. B.

DIVERS

LE CHARTISME, par *Edouard Dolléans* (Floury 2 vol.).

Cet ouvrage est l'histoire du mouvement social qui, de 1830 à 1848 travailla l'Angleterre. Il nous intéresse parce que le chartisme fut en partie la mise en œuvre de quelques idées nées de notre Révolution, et parce que nous vivons aujourd'hui sur des principes sociaux pour lesquels il a, pour la première fois combattu. Par sa longueur et par le détail où s'attarde la documentation, ce livre intéresse surtout les économistes. Mais quiconque est curieux de la psychologie d'un grand mouvement populaire peut trouver ici une abondante source de renseignements. Les portraits des chefs, un Lovett, un Feargus O'Connor, un Bronterre O'Brien, sont bien dessinés, et l'on discerne, dans ce mouvement général, l'apport de chacun parmi la grande poussée populaire. Il appartient à d'autres d'examiner la valeur technique de ce livre. D'un point de vue tout littéraire, il nous intéresse parce que c'est un ouvrage qui a, si l'on peut dire, digéré sa documentation. Aucune note au bas des pages, pas d'appareil critique à la fin du volume. Tout a passé dans le récit. Un homme qui n'est pas spécialiste peut lire ces deux volumes. C'est là, de la part de l'auteur, un effort de bon goût et de politesse qui mérite qu'on le signale.

J. S.

***

THÉÂTRE DU VIEUX COLOMBIER.

Depuis que nous avons exposé ici nos projets, des résultats ont été obtenus, dont il faut que tous nos amis soient instruits. La voix qui s'élevait pour la défense et la rénovation de l'art dramatique français à éveillé de nombreux échos. Nous pouvons dire que, sur ce point, nos espérances ont été dépassées. Non

seulement la grande presse, sans qu'il ait été besoin de la solliciter, nous a marqué son approbation et sa sympathie, mais encore plusieurs de ses représentants se sont mis spontanément à notre disposition pour soutenir nos efforts durant la campagne qui va s'ouvrir. Avant qu'aucune publicité proprement dite n'ait été entreprise, nous avons eu la preuve que nous ne nous étions pas illusionnés en faisant fonds sur ce premier contingent d'amitiés qui devait appuyer notre marche en avant. *Chaque jour* le courrier nous a apporté et nous apporte encore des lettres enthousiastes, des offres de coopération désintéressée, des renseignements propres à faciliter la diffusion de l'entreprise, des demandes d'abonnements et de cartes permanentes. Ces lettres ne viennent pas seulement de Paris. Elles arrivent de tous les points de la France, et même de l'étranger. Quelques unes sont signées de grands noms. La plupart — il en est qui nous ont profondément émus — proviennent d'artistes obscurs, d'étudiants, de travailleurs pauvres qui parfois glissent sous l'enveloppe, en s'excusant de ne pouvoir mieux témoigner leur zèle, un mandat de quelques francs ! Les noms de ces amis-là ne s'effaceront pas de notre souvenir. Que chacun deux trouve autour de lui quelques partisans nouveaux, que ceux-ci en persuadent d'autres à leur tour, et voilà le signal donné, la bonne nouvelle proclamée ; voilà la force réveillée, qui, grandissant, se multipliant, nous assurera la victoire.

C'est le 15 octobre que le Théâtre du Vieux Colombier ouvrira ses portes. Le premier spectacle se composera d'*Une femme tuée par la douceur* de Thomas Heywood, contemporain de Shakespeare, et de l'*Amour Médecin* de Molière.

Nos matinées poétiques commenceront en novembre ; donnons-en dès maintenant le programme :

PREMIÈRE SÉRIE

1° XII[e] siècle : La *Chanson de Roland*, le *Roman de Raoul de Cambrai*, le *Roman de Tristan*, le *Roman de Lancelot*, *Chansons pour la Croisade;* UN FRAGMENT DU MISTÈRE D'ADAM.

2° XIII[e] siècle : *Le Sacre de Louis le Débonnaire ; Lais* de Marie de France ; *Chansons* de Thibaut ; Rutebœuf ; UNE SCÈNE DU JEU DE ROBIN ET MARION.

3° XIV[e] siècle : *Le Roman de la Rose* ; le *Roman du Renard* ; Fabliaux ; ballades de Froissard ; Guillaume de Machault etc. ; UNE FARCE.

4° XV[e] siècle : Eustache Deschamps ; Alain Chartier ; Charles d'Orléans ; Villon ; LE FRANC ARCHER DE BAGNOLET.

5° Lemaire de Belges, Marot, Ronsard et la Pléïade ; UNE SCÈNE D'UNE TRAGÉDIE DE JODELLE.

6° D'Aubigné, Mathurin Régnier, Malherbe ; les tragiques pré-cornéliens envisagés comme lyriques.

7° Théophile, Tristan, Racan, Corneille, les burlesques.

8° Racine, Boileau, La Fontaine, Molière ; UNE SCÈNE DE QUINAULT.

9° J. B. Rousseau, Voltaire, les poètes galants, André Chénier.

10° Lamartine, Vigny, Musset et les poetæ minores ; Desbordes-Valmore, Sainte-Beuve etc. ; UNE SCÈNE DE LA COUPE ET LES LÈVRES.

11° Victor Hugo.

12° Leconte de Lisle, Gautier, Banville Hérédia, Baudelaire.

DEUXIÈME SÉRIE

1° Mallarmé et Verlaine.

2° Rimbaud, Laforgue, Corbière, G. Kahn, Elskamp.

3° Verhaeren : UNE SCÈNE DU CLOÎTRE.

4° Moréas, Tailhade, Samain, H. de Régnier, Van Lerberghe.

5° Vielé-Griffin : PHOCAS LE JARDINIER.

6° Claudel : LA CANTATE.

7° Jammes : LE POÈTE ET SA FEMME ; Péguy : UNE SCÈNE DE JEANNE D'ARC.

8° Gide : BETHSABÉ.

9° Signoret, Valéry, Ch. Guérin, M[me] de Noailles, etc.

10°, 11°, 12° trois matinées consacrées aux œuvres poétiques les plus récentes.

*
* *

Nous redonnons ici une dernière fois la liste des pièces que nous projetons de mettre à la scène pendant la saison 1913-1914.

PROGRAMME

THEATRE ANTIQUE :

Eschyle . . . . . . *Agammemnon*
Euripide . . . . . . *Les Troyennes*

THEATRE FRANÇAIS

1° Répertoire Classique :

Molière . . . . . . *Don Juan*
Molière . . . . . . *L'Avare*
Molière . . . . . . *Sganarelle ou le Cocu imaginaire*
Molière . . . . . . *L'Amour Médecin*
Racine . . . . . . *Britannicus*

2° Pièces Modernes — A. Reprises :

Alfred de Musset . . *Barberine*
Prosper Mérinée . . .
(Théâtre de Clara Gazul) *L'Occasion*
Henri Becque . . . . *La Navette*
Jules Renard . . . . *Le Pain de Ménage*
Georges de Porto-Riche *La Chance de Françoise*
Tristan Bernard . . . *Daisy*
Georges Courteline . . *La Peur des Coups*

B. Premières Représentations :

Francis Vielé-Griffin. . *Phocas le Jardinier*
Paul Claudel . . . . *L'Echange*
André Suarès . . . . *La Tragédie d'Electre et Oreste*
Henri Ghéon . . . . *L'Eau de Vie*
Jean Schlumberger . . *Les Fils Louverné*
Alexandre Arnoux . . *Le Lien*
Jacques Copeau . . . *La Maison Natale*

THEATRE ÉTRANGER (ancien et moderne)

William Shakespeare. . *La Nuit des Rois*
traduction nouvelle de Théodore Lascaris

Thomas Heywood . . *Une femme tuée par la douceur*
traduction inédite

Henrik Ibsen . . . . *Rosmersholm*
traduction nouvelle d'Agnès Thomsen

Stanislas Wyspianski. . *Les Juges*
traduction inédite d'Adam de Lada et Lucien Maury

G. Bernard Shaw. . . *Une Comédie*
traduction d'Henriette et Augustin Hamon

Ces pièces alterneront sur l'affiche à raison d'au moins trois par semaines.

MATINÉES POÉTIQUES :

A côté de ces spectacles qui occuperont toutes les soirées et la matinée du Dimanche, le THEATRE DU VIEUX COLOMBIER donnera le jeudi après-midi, des matinées poétiques où une conférence précédera des lectures, des récitations et, si le sujet le comporte, des représentations d'œuvres lyriques. Le programme comprendra vingt-quatre matinées, douze consacrées au passé, du XIIe au XIXe siècle, de la *Chanson de Roland* à Baudelaire ; et douze autres, alternant de semaine en semaine avec les précédentes, consacrées à la poésie contemporaine, de Mallarmé et Verlaine aux productions les plus récentes.

LES REVUES

REVUES FRANÇAISES.

Nous lisons dans l'OPINION du 16 Juillet sous le titre suivant : *M. Anatole France et le problème de la culture* des pages remarquables, encore qu'un peu tendancieuses, de M. Henri Massis. Nous citons quelques lignes de sa conclusion :

Impuissant à embrasser tout l'homme dans son infinité, il en a regardé et noté telle partie, puis telle autre, soulignant de son ironie leurs différences et leurs oppositions, nourrissant son scepticisme de leurs contradictions, pour en fin de compte les tourner en ridicule. Il y trouve à vrai dire " un copieux triomphe de briseur d'idoles, mais il empoche peu de richesses réelles ". Et c'est pour l'invention un triste emploi que de simplifier, d'appauvrir les motifs des actions humaines, au lieu de nous en rendre a variété et la conplication plus intelligibles.

Ainsi cette intelligence même est-elle courte et n'embrasse-t-elle que ce qui est visible au premier coup d'œil. Elle donne le change par un air de pénétration philosophique dont on retire tout de suite de la satisfaction. Mais ne prenant point les choses à plein, elle ne perçoit qu'une simple nomenclature d'occurences. Bientôt elle se trouve désolée et se fait fuyante et oblique. M. France a bien vu dans quel cercle de solitude tombait l'homme qu'aucune passion, qu'aucune vérité n'oriente. " On se lasse, dit-il, on ne se donne plus. On se retire, on est trahi et ce qui est le plus cruel encore, on trahit. C'est alors qu'on se sent envahi par un grand dégoût de soi et des autres. Mais l'intelligence reste debout sur la ruine des passions. On ne s'attache plus qu'à comprendre et à expliquer. On ne prend plus la parole que pour raconter en curieux, sans flamme et sans trouble. "

D'aucuns se désespéreraient devant ce terme du scepticisme. M. Anatole France en fait une distinction, une qualité très fine. A propos d'*Adolphe* il écrit : " On a beaucoup reproché à notre héros

cette sorte d'impuissance qui le condamnait à ne s'attacher à rien, à ne renvoyer ainsi qu'un miroir brisé, que des images mutilées ; on a fait peser sur lui, comme une disgrâce et une malédiction, cette fatalité de son caractère. Mais est-on bien sûr qu'il n'y ait pas dans cette disgrâce même, la preuve d'une distinction rare de l'esprit, qui prend en dégoût les vulgarités, les sottises, les misères triviales qui tôt ou tard se trahissent ou éclatent en toute chose..."

Ainsi cette intelligence trouve son dernier mot dans le déni. Loin de voir là je ne sais quelle " excroissance démesurée de la faculté compréhensive ", nous sommes bien plutôt disposés à n'y voir qu'une sorte de rétrécissemment. C'est faire de l'intelligence un emploi contre nature que d'en user seulement pour détruire et pour nier. D'elle-même elle aspire à affirmer, c'est-à-dire à être. Elle nous est donnée pour agir, pour éclairer nos sentiments et non point pour les obscurcir et nous éloigner de la vie.

Pas plus que nous ne donnons le beau nom de culture à ce qui tend à dissocier les liens humains, nous n'appelons intelligence, ce jeu pervers qui se fait un plaisir de bouleverser et s'achève dans le mépris. " Rien de ce qui est plaisir, disait Renan, le Renan de 1840, rien de ce qui est plaisir, n'est intellectuel ; il faut entièrement et absolument bannir ce mot du domaine de l'intelligence. " C'est une question aussi de savoir si l'art même peut s'en accommoder. Nul ne songera à contester le goût de M. Anatole France et sa phrase ravira toujours le grammairien, l'ami de la rhétorique qui est au fond de tout Français lettré. Ce n'est pas, certes, le moindre de nos étonnements de voir son style si harmonieux et si joli, quand sa pensée est si contradictoire et si incertaine. Mais seules sont fortes et originales dans leur forme les œuvres qu'une conviction profonde à inspirées.

C'est peut-être là une des principales raisons pour lesquelles M. France n'a jamais fait, à proprement parler, " œuvre d'art ". Mais Montaigne non plus et aussi bien Voltaire. Le scepticisme est malgré tout la moitié du génie français.

* * *

Dans la même revue, au numéro du 6 septembre, voici

comment M. Jean de Pierrefeu parle du nouveau livre de M. Paul Adam :

Stéphanie, puisqu'il faut enfin parler d'elle, est un bloc nouveau jeté par cet infatigable lanceur de blocs dans le marais des lettres. Depuis qu'il écrit, c'est-à-dire depuis qu'il est né, si j'en juge par le nombre de ses ouvrages, ce robuste écrivain a accumulé plus de blocs qu'il n'en faut pour bâtir une ville. Or, par un sortilège étrange, tant de matériaux accumulés ne forment qu'un vaste chantier. Pour lier toutes ces pierres, les grouper en édifices, les aligner en avenues, les disposer en places spacieuses, il lui eût fallu la lyre harmonieuse d'Amphion, le plus économe des architectes. Spectacle un peu décevant que ce paysage de chaos, vision d'une Exposition internationale de tous les goûts modernes, destinée à n'être jamais achevée. Ici, un amas de grosses pierres marque la place où devait s'élever un temple de la richesse ; là le Palais des Colonies érige ses murs en terre battue où gisent en vrac des collections exotiques ; plus loin, un temple ; çà et là, au hasard, un temple byzantin, une chapelle nietzschéenne, le pavillon de l'Empire, la maison du Peuple, le Palais de l'Industrie, un vélodrome, un stade etc. etc.

Et selon M. de Pierrefeu, Paul Adam serait notre Balzac "à l'image de notre époque brouillonne ".

Notre Balzac incohérent, scientiste et social, colonial, exotique et cosmopolite, à la fois secondaire et primaire, et maintenant traditionnel, moraliste et bibeloteur.

*
* *

Il faut feuilleter les nombreuses pages d'iconographie que le numéro de juillet de l'Art Décoratif consacre à l'œuvre de Camille Claudel. La vie, la nervosité, la souplesse qui caractérisent la moindre de ses maquettes, assurent à cet artiste une place de premier rang dans la sculpture de ce temps. Son frère, Paul Claudel, donne une nouvelle rédaction de l'article paru voici une dizaine d'années dans la revue l'*Occident*. Il oppose l'art de Camille Claudel à celui de Rodin.

Tandis qu'une figure de celui que j'ai dit, demeure compacte

et morte sous le rayon qui la colore, un groupe de Camille Claudel est toujours creux et rempli du souffle qui l'a "inspiré;" l'un repousse la lumière ; l'autre dans le milieu de la pièce claire obscure l'accueille comme un beau bouquet. Tantôt, avec la fantaisie la plus amusante, la figure ajourée la découpe et la divise comme un vitrail. Tantôt concave, par le concert profond des jours et des ombres encloses, elle acquiert une espèce de résonnance et de chant.

* * *

Critique littéraire :

Sphinx lépidoptères au vol variant
Tour à tour couleur de l'Ornéade
Des Panthaïs, des Vulcains et de l'Atropos
Du Morpho-Ménélas, de la Danaïde,
De l'Amaryllis et de la saturnie
Du Polyommate Despar ou du Papillon Flambé
Tout à coup il devient quelque immatériel Argus
Qui poudroie et semble nimber d'idéal
Ses ailes d'un bleu violet
Flammées de vert
Ocellées d'ocre
Et cernées d'or.
Et voilà qu'au milieu des Elus, ses précurseurs,
Il tourbillonne ainsi qu'une immense fleur de punch
Dont s'éclairerait la dernière et verdâtre
Bombance d'un gargantuesque festin de rêve
Au pays des Burgraves.
Apollinaire est un fastueux danseur.

C'est ainsi que M. Paul Napoléon Roinard rend compte des poèmes de Guillaume Apollinaire dans la PHALANGE d'août.

Au même numéro un article de Jean Florence, qui rapproche la philosophie de Bergson de celle de Renouvier, duquel M. Julien Benda vient de s'avouer le disciple. De l'huile sur le feu...

* * *

POÈME ET DRAME, *atlas international des arts modernes*, résume en

quelques traits la physionomie des revues littéraires d'aujourd'hui.

A la *Nouvelle Revue Française*, écrit M. Barzun, Claudel et Mallarmé règnent non moins despotiquement. La loi de la maison ne peut être transgressée, à mi-chemin d'une tradition néo-classique mortelle et d'un néo-symbolisme chrétien que nous croyons intolérable à la majorité de notre génération.

La Phalange, le *Mercure de France* ne sont pas mieux traités. Comme on nous connaît mal !

* * *

MEMENTO :

— *La Revue Bleue* (23 août) : " Erik Gustav Geijer ", par Lucien Maury.

— *L'Olivier :* " Eugène Fromentin ", par Bernard Barbery.

— *La Revue Critique des Idées et des Livres :* " l'Actualité de Descartes ", par M. Gilbert Maire.

— *La Renaissance Contemporaine :* "Les sources de l'expression française ", par Maurice Privat.

— *Le Revue de Paris :* " Sophie et quelques autres ", par Jacques Boulenger. — " Galatée, " par F. Vielé-Griffin.

— *Le Divan :* " Le Miroir de la Mer ", par Joseph Conrad.

— *L'Occident* (juillet) : " Histoire de la Vieille Maison Moisie ", par M. Léopold Chauveau.

* * *

REVUES ALLEMANDES :

Le premier Salon d'Automne allemand, organisé par la revue DER STURM, dont le directeur est Herwarth Walden, s'est ouvert à Berlin le 20 Septembre et durera jusqu'au premier Novembre. Soixante artistes, peintres et sculpteurs, y prennent part. Ils représentent les pays les plus différents : Amérique, Bohême, Allemagne, France, Hollande, Inde, Italie, Autriche, Roumanie, Russie, Suisse, Espagne. Mais tous se rattachent aux tendances artistiques les plus modernes.

LE GÉRANT : ANDRÉ RUYTERS.

Imp. SAINTE CATHERINE, Quai St-Pierre, 12, Bruges (Belgique)

THÉATRE DU VIEUX COLOMBIER

Veuillez m'inscrire pour

carte permanente

abonnement, première série

abonnement, deuxième série

abonnement, troisième série

abonnement à une loge de 4 ou 6 places

abonnement aux matinées poétiques, première ou deuxième série *

NOM ....

ADRESSE ....

Signature : **

* *Effacer l'une ou l'autre indication.*
** *Prière d'adresser cette feuille à M. l'Administrateur du Théâtre du Vieux Colombier, 21, rue du Vieux Colombier, Paris, VIe*

THÉÂTRE DU VIEUX COLOMBIER

Vous pouvez envoyer de ma part* / sans me nommer *le programme de la saison 1913-1914, aux personnes dont les noms suivent :*

NOMS	ADRESSES

Signature et adresse : * *

* *Effacer l'une ou l'autre indication.*

La Nouvelle Revue Française

PARAIT LE 1er DE CHAQUE MOIS

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT

France, Alsace-Lorraine, Belgique et Luxembourg :

Un an, 15 frs. — Six mois, 8 frs.

Étranger :

Un an, 18 frs. — Six mois, 10 frs.

Pour les membres du corps enseignant en France : 10 Frs.

Abonnement sur papier de luxe (France et Étranger) : 25 Frs.

Les quittances présentées à domicile seront majorées de 0 fr. 50 pour frais de recouvrement.

Il sera fait, sur leur demande, *aux nouveaux abonnés d'un an du tarif ordinaire* le service gratuit des matières en cours de publication à la date de leur abonnement.

SOMMAIRE du N° 57.

JACQUES COPEAU : Un essai de rénovation dramatique : le Théâtre du Vieux Colombier.

RENÉ BICHET : Poèmes.

ALAIN-FOURNIER : Le Grand Meaulnes (III).

Chronique de Caërdal, par ANDRÉ SUARÈS.
(*Pèlerins de Sion*)

NOTES par HENRI GHÉON, JEAN SCHLUMBERGER, JÉRÔME ET JEAN THARAUD, ALBERT THIBAUDET :

LA LITTÉRATURE : *La Disgrâce de Nicolas Machiavel,* par Lucas Dubreton. — *Essais de critique littéraire et philosophique,* par René Gillouin. — *Le Roman,* par Jean Müller.

LA POÉSIE : *Les Vivants et les Morts,* par la Comtesse de Noailles.

LE ROMAN : *Nouvelles Asiatiques,* par le Comte de Gobineau. — *Laure,* par Emile Clermont.

LE THÉATRE : *Petits Dialogues sur le théâtre et l'art dramatique,* par Edmond Sée. — Le Théâtre d'Hellerau.

LA PEINTURE : A propos des Degas de la Galerie Manzi. — Au Musée du Louvre.

DIVERS : Le Théâtre du Vieux Colombier. — L'Edition monumentale d'*Une Saison en enfer.*

LES REVUES.